

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Blanche Neige

L.P. Sicard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L.P. SICARD

LES CONTES
INTERDITS

BLANCHE
NEIGE



BLANCHE NEIGE



L.P. SICARD

A·A
éditions

Avertissement : Cette histoire est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des gens, des lieux ou des événements existants ou ayant existé est totalement fortuite.

Copyright © 2017 L.P. Sicard

Copyright © 2017 Éditions AdA Inc.

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Révision linguistique : Daniel Picard

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Émilie Leroux

Conception de la couverture : Mathieu C. Dandurand

Photo de la couverture : © Getty images

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89786-143-8

ISBN PDF numérique 978-2-89786-144-5

ISBN ePub 978-2-89786-145-2

Première impression : 2017

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives nationales du Canada

Éditions AdA Inc.

1385, boul. Lionel-Boulet

Varenes (Québec) J3X 1P7, Canada

Téléphone : 450 929-0296

Télécopieur : 450 929-0220

www.ada-inc.com

info@ada-inc.com

Diffusion

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

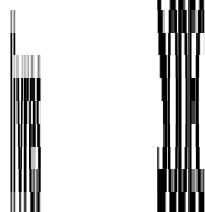
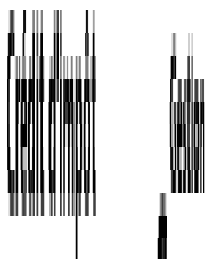
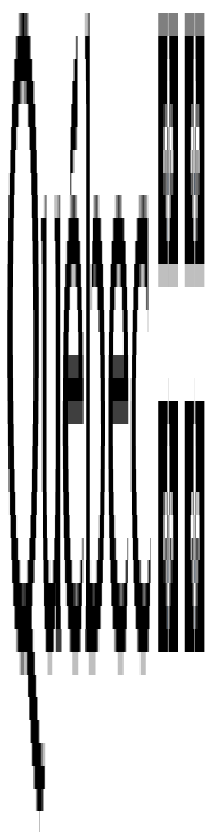
31750 Escalquens — France

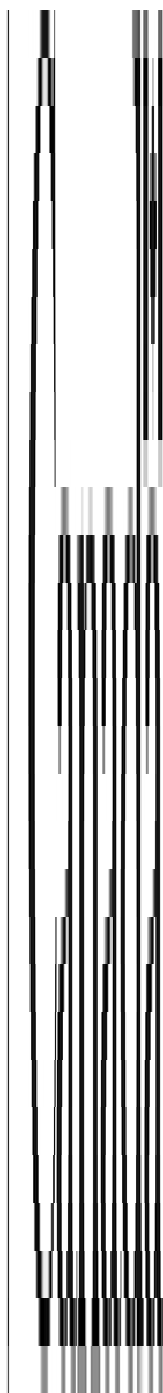
Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

Imprimé au Canada





Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Conversion au format ePub par:



www.laburbain.com

*À cette obscurité rampant dans nos cerveaux,
Ainsi qu'à ces esprits qui hantent les caveaux ;
Aux cauchemars que nous faisons plus que rêver,
Humblement, je dédie ce conte dépravé.*

L.-P. Sicard

Liste de lecture

Darkness, Peder B. Helland

Dark Forces, Peder B. Helland

Ominous Wind, Peder B. Helland

Darkness — Tense Dark Orchestral (album), Gothic Storm

Crime Scene — Minimal Crime Underscores (album), Gothic Storm

« À l'avenir, garde-toi bien et ne laisse entrer nul être vivant quand nous n'y
sommes pas ! »

— Les frères Grimm

Ce roman est une adaptation
du conte des frères Jacob et Wilhelm Grimm.

Chapitre 1

J'ignorais depuis combien de temps je me trouvais à l'institut psychiatrique de Fort Orée ; les jours s'y ressemblaient tant que la monotonie s'emparait de chacune de mes facultés, y compris celle de compter. Ses couloirs blancs aux néons grésillant se succédaient sans l'ombre d'une différence ; les tuiles du plancher n'étaient décorées que des traces laissées par les semelles des plus dégénérées qui se débattaient et que l'on traînait aux salles capitonnées ; les seules fenêtres qu'on y trouvait donnaient invariablement sur une autre pièce de cette prison où résonnaient les cris comme au fond d'une caverne dépourvue de sortie. Je n'avais pas revu le ciel depuis si longtemps qu'il s'effaçait de ma mémoire ; le seul contact que je parvenais à trouver avec l'extérieur, avec ce monde à présent défendu, était les bruits étouffés des branchages qui se balançaient au vent dans la forêt que je savais voisine de l'institut — il fallait, pour en percevoir les sons, me coller l'oreille à la seule brique fissurée du renforcement qui me servait de chambre. Parfois, si la chance me souriait, je parvenais à entendre le pépiement d'un oiseau qui, je le croyais, nichait sur le toit du bâtiment. Chaque fois cependant, un hurlement ou une alarme ; les roues des chariots chargés d'instruments qui bourdonnaient sur le plancher tandis qu'on les traînait vers quelque cellule où convulsait une patiente ; les coups envoyés contre les innombrables portes en fer qui sonnaient tel un roulement de tambour au sein d'une guerre ; ou encore des pleurs hystériques ensevelissaient les faibles bruits qui me parvenaient de la nature. Et pourtant, ces moments où je me retrouvais seule avec moi-même, étendue sur cet inconfortable matelas qui portait les marques des précédentes détenues, entre ces quatre murs étroits et sous ce plafond qui me séparait des étoiles, représentaient mes plus grands moments de quiétude. Il m'arrivait, en rapportant la maigre couverture sur mes épaules frissonnantes, de frémir d'un indicible bonheur ; j'étais là seule ; personne ne viendrait m'interroger, me toucher, m'abuser jusqu'au prochain lever du jour que je devinais à peine. Or ainsi qu'en toute chose ici-bas les joies se

montrent plus brèves que les malheurs, d'horribles cauchemars invariablement relayaient ces courts instants de sérénité, et l'on m'extirpait à chaque aurore de mes songes glauques tel un mourant de sa tombe.

Je me réveillai ce jour-là au grincement de la clé dans la serrure de ma cellule, comme à l'habitude. Mes yeux, aveuglés par l'éclat des tubes luminescents, reconnurent néanmoins la silhouette de l'infirmier qui se chargeait de ma personne. Nous nous connaissions bien, lui et moi ; je le savais intègre, et il me savait inoffensive, indépendamment de ce qu'en disaient mes rapports. Cela ne l'empêchait toutefois pas d'avoir toujours en sa main gauche le bâton télescopique avec lequel il lui arrivait de maîtriser les plus violentes d'entre nous — pour avoir fait connaissance avec quelques-unes de mes codétenues, certaines avec l'esprit suffisamment aiguisé pour nourrir une confiance durant de nombreuses années en vue d'une vengeance qui s'enflammerait au premier dos tourné, je savais cette précaution de mise. Il s'appelait Thomas, comme le montrait l'écusson sur sa blouse blanche.

— Bonjour, Émilie, me salua-t-il en déposant au pied du lit les usuels vêtements que nous devons toutes porter. Comment vas-tu aujourd'hui ?

Je ne pouvais chaque fois m'empêcher de croire que ces politesses étaient forcées ; comment pouvait-on faire preuve d'autant de douceur et d'affabilité face à une femme telle que moi ? J'avais beau être jeune, me savoir belle encore, ne serait-ce qu'en raison des compliments que je m'attirais naguère, il me semblait si naturel de me mépriser au vu de ma situation. Mon visage gardait les traces d'un épuisement et de détresses perpétuelles ; ma chevelure rêche, qu'on me coupait périodiquement avec la froideur d'un embaumeur, tombait piteusement jusqu'à la hauteur de mes oreilles nues ; et mon corps était maigre de tous ces repas que je ne parvenais qu'à avaler au tiers. Il aurait pu me demander sur-le-champ de me dénuder devant lui, de m'agenouiller sous ses yeux malicieux, et je n'aurais eu d'autre choix que d'obéir. Une femme que l'on respecte en est une que l'on désire, et le désir n'existe pas lorsque persiste la contrainte d'obéir.

Mais il n'aurait jamais osé se salir les yeux d'une pareille immondice.

Pas lui.

— Je vais bien, merci, répondis-je en me redressant.

Nos regards se croisèrent brièvement — étant tous deux accoutumés à

la routine, il sut que j'attendais qu'il se détournât, ce qu'il fit aussitôt. Me laissant le peu d'intimité qu'il me fallait pour me redresser et enfiler mes habits, il s'appuya le dos contre le mur en levant le menton vers le plafond. Sa vision périphérique était certes informée de chacun de mes mouvements, mais sans plus.

— Merci.

Il me fit de nouveau face. Il ne lui était plus nécessaire de verbaliser les formalités : je tendis mes bras, qu'il menotta avec douceur ; ce geste me donna l'impression d'un baiser envoyé depuis des lèvres barbelées. Plongeant sa main au fond de l'une de ses poches, il en retira un petit contenant sans étiquette dans lequel il plongea l'aiguille d'une seringue. C'était chaque jour ainsi : une dose le matin et une dose le soir. Évidemment, la première fois que l'on avait tenté de m'injecter ce produit, je m'étais défendue à en mordre deux intervenants. Ce jour-là, la vue de cette aiguille ne me causait plus un pli ; elle me chatouilla le bras durant quelques secondes, et ce fut tout. Un simple hochement de la tête m'intima à suivre Thomas dans le dédale des blêmes couloirs. Quelques alcôves étaient déverrouillées, tandis que d'autres infirmiers se chargeaient de leurs patientes. D'après les cris et les coups qui fusaient de part et d'autre, je saisis mieux encore d'où venait ce respect que me témoignait Thomas.

Nous serpentâmes entre les chariots, les fauteuils roulants et les gardes de sécurité, qui jetèrent sur moi des yeux si austères que je baissai forcément les miens vers mes pieds. Des corridors furent franchis, des marches gravies, et je reconnus alors que ce chemin n'était pas habituel : on ne m'emmenait ni aux douches ni au petit-déjeuner. Mon estomac se noua, mes mains liées s'agitèrent : Thomas me conduisait jusqu'au bureau du médecin responsable de l'institut. L'infirmier, réalisant ma soudaine réticence à avancer, me fit passer devant, d'une légère poussée au haut du dos. Que me voulait-il encore ? Je n'osais alors même repenser à notre dernière rencontre il y avait une semaine, tant j'en étais ressortie horrifiée. Nous arrivâmes face à son élégante porte en bois taillé, où se trouvait son nom sur une plaque dorée.

Dr Charron.

Je tressaillis. Ce nom m'inspirait plus de stupeur qu'un blasphème à l'oreille

d'un prêtre. Mon infirmier cogna le bois du revers de la main à trois reprises. Nos yeux se croisèrent à nouveau ; involontairement peut-être, les miens s'embuèrent de larmes qui refusaient de couler. J'eus envie de lui prendre la main pour qu'il m'emmenât loin de là, pour qu'il me protégeât... Ce qui m'attendait était encore incertain en mon esprit ; à vrai dire, je n'avais gardé de chacune de nos rencontres que de vagues souvenirs évaporés dans l'immensité de mon inconscience. Ce qui me faisait tant frissonner alors, je ne le comprenais pas tout à fait. Ma tête ne se souvenait peut-être pas de chacun de ces instants, mais mon corps, invulnérable aux tourments et insultes, gardait en sa chair chaque réminiscence envolée vers le ciel où jamais ne brille d'azur. J'ignorais ce qui m'attendait tout en l'appréhendant, ignorais si j'en ressortirais vivante, cette fois. J'ouvris la bouche sans savoir que dire, lorsque la poignée cliqueta — je la vis tourner comme le barillet d'un revolver.

— Docteur..., fit simplement Thomas en inclinant brièvement la tête. Vous désiriez rencontrer Émilie.

— En effet.

Le Docteur Charron m'envoya un de ses plus perfides sourires. Il n'y avait pas une once de cet être hideux que je n'abhorrais : de ses sourcils broussailleux, teintés du même gris affreux que ses cheveux gras qui trahissaient son certain âge, jusqu'à son menton double, en passant par ses grosses lèvres gercées, tout inspirait en moi un indicible dégoût. Or rien ne s'avérait pire que ces yeux qui me regardaient avec en leurs pupilles la flamme du pouvoir qui scintillait terriblement — cette œillade n'aurait été en rien différente de celle que jette le chasseur au gibier au travers de sa visière, s'il n'avait été de la présence de l'infirmier encore à mes côtés.

— Vous pouvez disposer, dit-il à l'attention de Thomas sans détacher ses prunelles scintillantes des miennes. Je me charge d'elle et vous appellerai dès que notre entretien sera terminé.

Thomas pivotait sur ses talons lorsque Charron le fit s'immobiliser d'un bruit de gorge volontaire.

— Et dites au concierge que j'aurai besoin du local 121 demain à pareille heure, ajouta-t-il. Ce sera tout.

Cette pièce, je la connaissais fort bien. Bien que tous la considérassent comme le lieu présageant les pires souffrances morales, elle m'apparaissait ainsi qu'une oasis après le bureau du Docteur Charron. Ce dernier,

maintenant la porte entrouverte de son épaule grasse, étira plus encore ses lèvres en attendant que je prisse place sur la chaise qui m'était réservée. L'idée de lui envoyer mon genou dans l'entrejambe me traversa l'esprit et faillit tant me convaincre qu'un frisson nerveux parcourut ma cuisse droite, mais il me fallait me raviser — outre une brève satisfaction, ce geste à lui seul aurait rendu chacun de mes combats passés inutiles. Il était hors de question que je lui donnasse raison, fussé-je soumise aux pires tortures.

Comme lors de notre précédente rencontre, il avait pris soin de voiler chacune des fenêtres d'un tissu épais et complètement opaque. Sans l'unique lampe qui brillait sur son pupitre, nous aurions été dans des ténèbres entières. Me refusant toujours à m'asseoir sur la vétuste chaise en bois, je restai debout à attendre bêtement qu'on m'ordonnât de le faire. Déjà, mes genoux d'eux-mêmes se touchaient, mes orteils se tordaient dans mes chaussures éculées, et mes mains, moites et inutiles, glissaient sur mes pantalons. Ma tête était certes basse, or mes oreilles étaient bien tendues, et je perçus avec une incroyable acuité chaque son de ses mouvements. Les planchers craquaient sous son pas lourd, la porte grinçait imperceptiblement dans son mouvement vers sa fermeture, son nez large expirait un air profond et toxique. Enfin, pareil au coup de maillet condamnant à mort un innocent, j'entendis le loquet se rabattre sur le mentonnet. Je sursautai lorsque sa large main effleura le bas de ma hanche.

— Assieds-toi, ma belle.

Je déglutis avec difficulté en m'asseyant.

Je déglutis pour ne pas vomir.

Le cuir de son luxueux siège craqua lorsque s'y enfoncèrent ses fesses replètes. Il posa ses deux coudes sur le bureau et soutint son visage rondet de ses deux mains. Tant de fiel coulait dans mes veines qu'il me fut impossible de détacher mes yeux des siens. Si un regard pouvait tuer, Charron baignerait dans son propre sang.

— Combien de fois nous sommes-nous rencontrés, Émilie ? me demanda-t-il en haussant subtilement ses sourcils.

Je ne le savais pas. Je ne désirais pas répondre, de toute manière.

— Tu sais qu'il faudra, tôt ou tard, que tu me fournisses les réponses aux questions que je te pose. Il faudra, oui, que tu cesses de nier la vérité.

Il se redressa de moitié, approchant plus encore son corps du mien. Je parvenais à sentir son haleine qui, sans être nauséabonde, inspirait en moi

un innommable dégoût.

— Que fais-tu à Fort Orée ? me relança-t-il avec un aplomb qui me glaça le sang.

Je connaissais par cœur chacune des questions, à présent ; j'aurais aussi pu les énoncer moi-même. Ce que j'ignorais, dans la plus pure honnêteté de mon âme, était la réponse.

— Je souffre, eus-je l'audace de répondre.

— Et tu souffriras davantage, tant que tu ne voudras pas coopérer ! Sais-tu pourquoi tu es internée ? Quelles raisons ont fait de toi une détenue ? Laisse-moi te donner un indice : Fort Orée est un institut pour criminelles mentalement atteintes. De quel crime es-tu l'accusée ? Réponds-moi !

— Je ne sais pas !

Ma récente témérité s'était évanouie ; déjà, je sentais ma voix vaciller. J'aurais tant aimé qu'il puisse me croire : j'ignorais complètement la raison de ma présence entre ces murs ! Qu'avais-je fait ? Ma conscience me criait sans relâche qu'il s'agissait d'une erreur.

— Vous vous trompez..., dis-je d'un ton presque larmoyant. Je suis innocente... J'ai...

— Ah ! Oui, bien sûr..., ridiculisa le Docteur en repositionnant son échine contre le dossier de sa chaise. Nous le savons tous, Émilie, que tu es innocente ! Depuis ta naissance, tu as toujours été blanche comme neige !

Son sourire moqueur se tordit en un rictus véhément.

— Tu ne réalises donc pas que, sans ta réponse, tu risques de passer le reste de ta minable vie dans cet asile ? La première étape est de reconnaître ce que tu as fait : dis-le-moi !

Mon visage se mit à blêmir plus encore ; mes tremblements, à s'intensifier. Et je sus, d'après le relâchement de ses traits colériques, qu'il en était savoureusement satisfait.

— Peut-être est-ce là ce que tu souhaites..., lança-t-il énigmatiquement en se relevant.

Sa large main se déposa sur le bureau et glissa sur sa surface alors qu'il le contourna d'un pas lent. Dans cette position, la faible clarté de l'unique lampe ne me permettait pas d'apercevoir son visage.

— Peut-être, oui, que tu aimes cette vie, que cette peur est la dernière chose qui puisse t'animer, continua-t-il tandis que son index frôlait la surface de ma nuque froide. Peut-être que tu aimes sentir ma chair contre

ta chair, mes doigts glisser dans ta chevelure...

Il émergea de la noirceur en fondant sur moi — je poussai un cri de terreur et voulus me relever pour fuir à toutes jambes ce piège mortifère, mais sa poigne ferme s'attaqua à ma chevelure, qu'il tira sauvagement vers l'arrière. De son autre main, il plaqua contre mon visage un tissu imbibé d'un gaz quelconque, dont les vapeurs empoisonnées emplirent à grandes bouffées mes narines palpitantes. Je voulus crier à m'en déchirer les poumons, mais seuls des gémissements sourds parvenaient à franchir ses doigts enserrant violemment ma mâchoire.

— Shht, me souffla-t-il à l'oreille, la chaleur de sa bouche aiguillonnant le côté de mon visage. Si tu ne te souviens plus de ta vie passée, n'essaie pas de me faire croire que tu as oublié ce qui s'est produit lorsque tu as tenté de fuir la toute première fois que nous avons partagé un moment d'intimité...

Mon esprit était brusquement si embrouillé que je ne pouvais rien faire d'autre qu'écouter. Tout autour de moi se fondait dans l'obscurité ; je sentais qu'une partie de mon être était en train de mourir et que l'autre refusait de succomber. Je n'eus guère le temps de poursuivre mes réflexions, car ses bras vigoureux tirèrent les pieds de ma chaise qui pivota dans sa direction.

— Tu es la plus ravissante des femmes de ce monde, dit-il avec tant d'admiration que sa phrase perdit l'inclinaison menaçante qu'il avait voulu y donner en première instance. Lorsque je regarde ta photo en sachant que tu me rendras visite, je sens déjà ma bite durcir. Tu fais battre un sang neuf dans mes veines, et surtout dans une en particulier...

Il saisit ma main et l'envoya contre sa verge, dont je saisis toutes les formes saillantes et gonflées. Mes entrailles étaient broyées par la peur, l'impuissance et la colère. Je voulus la retirer, mais je ne pouvais rien contre la force avec laquelle il la maintint en place. Exerçant une pression à m'en tordre les doigts, il s'attira forcément des caresses en gémissant précocement du plaisir qu'il savait imminent.

— Tu sais, je dois avouer que cela me rassure de te savoir ignorante de ton propre passé. Ah ! J'en viens à espérer que tu t'entêteras bien d'autres années encore...

Il déboutonna sa chemise, déboucla sa ceinture et laissa tomber ses pantalons à ses pieds. J'en entendis rebondir longuement le métal sur le

plancher tel un écho. Ma respiration s'accéléra tout en se désorganisant ; je ne contrôlais plus rien de moi-même hormis mes yeux incessamment agités de trépidations. Mes bras pendaient de chaque côté de mon corps affaîssi ; j'avais perdu toute sensibilité de mes mains à mes orteils — un engourdissement se propagea dans tout mon corps ainsi que le plus inexorable opiacé. Je cherchai à parler, mais ma mâchoire pendante ne fit que bredouiller des ânonnements.

— Que dis-tu, Émilie ? me parvint la voix énergique du Docteur.

Ses bras puissants me soulevèrent — ma tête s'arqua vers l'arrière en raison de mes muscles qui ne répondaient plus, jusqu'à ce qu'elle heurtât le plancher froid où il me déposa. Ma vision s'imprégnait de toute la noirceur environnante ; j'y cherchais un point fixe de clarté auquel me raccrocher, mais l'impression de tourner dans un vide infini fut trop pénible à supporter pour mes paupières lourdes. Mon agresseur retira mon chemisier en salivant, exhibant ma poitrine blanche, puis chacun des vêtements au-dessous de ma taille, y compris mes bas qu'il porta jusqu'à son nez.

— Même ses pieds ont un parfum de lilas..., murmura-t-il pour lui-même, enivré.

À quoi bon s'adresser à moi, à présent ? Lui, mieux que quiconque, savait de quel trouble j'étais lénifiée. Mon état cataleptique ne fit qu'empirer au rythme de mes respirations saccadées — le vertige devint bientôt intolérable. Je commençai à hyperventiler, des sueurs froides coulant le long de mon échine. C'est ce moment que choisit mon assaillant pour grimper sur moi en posant ses larges mains sur mes seins et ses lèvres dans mon cou. Par la plus cruelle ironie, je ne parvenais à remuer un seul membre, mais sentais le moindre des siens ; son bas-ventre glissant sur mon pubis, son haleine tiède sous mon menton, ses jambes flageolantes entrecroisant les miennes... Son désir en pleine irruption, il ne savait où donner de la tête pour me posséder plus encore : il me serrait si fortement que je craignis qu'il ne broyât mes côtes et mes hanches. Ses dents mordaient mes mamelons avec plus de voracité qu'un loup, ses ongles transperçaient ma peau, ses dents fendillaient mes lèvres rouges...

L'intérieur de mes cuisses accusa un frottement humide qui précéda l'entrée râpeuse de sa verge dans mon intime orifice. À chacun des coups de son bassin, qui la faisait longer le conduit musculeux de mes tourments, je sentais une souillure se propager de plus en plus dans mes viscères,

comme une tache d'encre s'étend sur la blancheur d'une feuille vierge qui, dans toute son innocence, l'absorbe jusqu'à se désagréger. Et chaque envoi, plus profond encore que le précédent, semblait monter jusqu'à mon cœur qui sans ces pulsations horribles serait éteint d'exécration. Et son gland martela le col de mon utérus avec une telle violence que mes yeux se révoltèrent.

J'aurais voulu mémoriser chacun de ces gestes, chaque atome de cet individu ordurier, pour mieux dessiner ma vengeance latente, mais quelque chose en moi savait que je ne garderais nul souvenir de ces instants immondes. Sa gorge émit un gémissement guttural — il s'apprêtait à franchir le dernier mètre le séparant de l'orgasme. Cherchant à ajouter l'insulte à l'injure, il retira son pénis de mes entrailles et le porta sur le bord de mes lèvres entrouvertes. La moiteur de son organe pénétrant de force dans ma bouche me donna l'envie instantanée de vomir, cependant que mes muscles n'étaient pas à même de se contracter suffisamment pour régurgiter le dégoût qui fermentait en mon corps dépravé.

— Je veux que tu avales cette queue si profondément qu'elle se rende à ta cervelle, cracha-t-il en frémissant de pouvoir. Je suis sûr que ça te rafraîchira la mémoire.

Il étira ma mâchoire d'une main pour s'assurer que mes dents n'entraveraient pas la descente de son phallus le long de mon œsophage, puis donna libre cours à ses élans cruels. J'avais l'impression qu'on essayait sans relâche de me faire avaler la lame d'une épée émoussée — par je ne sais quel réflexe épargné des puissants psychotropes dont j'avais inhalé les mortelles vapeurs, mes mains menottées tentèrent de repousser son corps ventru pour ne pas trépasser du plus abject étouffement. D'un geste indolent, il les repoussa du coude et accéléra le rythme de ses poussées. Au bout d'un moment dont je ne saurais déterminer la longueur, un premier jet éclaboussa mon larynx — il poussa des jouissances excessives, des râles de satisfactions qui ne cessèrent qu'une fois jaillies de son gland toutes les sécrétions pâteuses qui glissèrent le long de ma gorge à vif.

Comme après un geste aussi banal qu'un soulagement de sa vessie face à l'urinoir, il se releva, revêtit ses habits, reboucla sa ceinture en cuir et reboutonna sa chemise en fredonnant une insignifiante ballade.

Et moi je restai là, étendue dans mon abandon ainsi qu'en un cercueil, enveloppée de la noirceur pour seuls draps, nue et morte de l'intérieur.

Mes paupières étaient désormais fixées contre mes yeux larmoyants. Les dernières forces vitales qui m'animaient se dissipaient. Le Docteur me rhabilla des pieds à la tête, moi, sa poupée favorite, me hissa sur une civière qui attendait ma venue dans le corridor et me traîna dans un recoin isolé de l'institut jusqu'à mon réveil.

Chapitre 2

Ce fut d'abord un terrible mal qui me tira des ténèbres où j'étais somnolente, une douleur au ventre atroce, une irritation de la gorge à m'étrangler. Je me tournai vivement et sursautai en constatant que je me trouvais sur une civière, en plein milieu de nulle part. Les néons qui me criblaient de leur lumière malade me convainquirent que je n'avais pas quitté l'enceinte de Fort Orée, que ce cauchemar se poursuivait toujours. Que m'était-il arrivé ? Je m'efforçai de remuer mon cerveau dans tous les sens, mais en vain. J'étais entrée dans le bureau du Docteur, mais ensuite... Encore une fois, mon corps était le seul témoin de mes mésaventures : en déposant une main entre mes jambes, je compris que j'avais été abusée — le seul effleurement de mes lèvres me confirma qu'on m'avait pénétrée de force, violente. Le goût fétide du sperme hantait ma langue, et mes douleurs étaient sans équivoque. Une rage incommensurable me fit crispier les poings et serrer des dents. C'était bien cela qu'il me faisait, chaque fois. Et je ne pouvais rien contre lui, et il le savait trop bien. J'ignorais lequel était le plus insoutenable : le dégoût de cet être abominable, ou le dégoût que j'éprouvais envers moi-même. Il m'était inconcevable, impardonnable, d'avoir, même malgré moi, assouvi les désirs de ce monstre ; inconcevable d'avoir eu son corps dans mon corps, sa semence fangeuse en moi. J'aurais voulu me doucher, me laver la bouche à l'alcool, me vider de mon sang souillé, me couper ces cheveux qu'il avait empoignés sauvagement, et fuir le plus loin possible. Des larmes fielleuses irriguèrent mes joues comme ma soif de vengeance s'étanchait d'une désespérance folle. Et je pleurai, pleurai jusqu'à ce que mes cris se répercutassent dans tous les couloirs. Deux infirmiers, alertés par mes cris, accoururent.

— Mais qu'est-ce qu'elle fait là, elle ? grommela le premier. Elle n'est même pas attachée...

— Je ne sais pas, répondit l'autre en s'emparant de l'arrière de la civière. C'est Thomas qui s'en occupe.

Sans plus attendre, ils m'immobilisèrent à l'aide des sangles du lit

mobile. Je n'avais ni l'intérêt ni la force de protester. Je fus conduite jusqu'à l'ascenseur, qui nous fit descendre au rez-de-chaussée. Nous arrivâmes dans la sobre salle à manger où étaient attablées la plupart des détenues. Une dizaine d'infirmiers et de gardes de sécurité étaient positionnés sur tout le périmètre de la pièce qu'éclairaient faiblement les néons au plafond de béton. Certaines patientes me dévisagèrent, d'autres m'ignorèrent entièrement – je doutais fort que celles-là eussent même été conscientes de mon arrivée. Thomas fut interpellé par les deux hommes qui se chargeaient de moi.

– Elle était au deuxième, près de la conciergerie, lui apprit son collègue sur le ton d'une remontrance.

– Je l'avais laissée aux soins du Docteur Charron, se défendit Thomas en fronçant les sourcils. Merci.

Mon infirmier me libéra de mes sangles et me fit asseoir sur la civière. Mes mains étant toujours menottées, je dus m'aider de mes coudes pour y arriver.

– Ça va, Émilie ?

J'avais tant d'admiration pour cet homme que, si je m'étais mise à pleurer de nouveau, ce n'aurait pas été de chagrin ou de colère, mais de reconnaissance. Devais-je lui faire part de mes soupçons ? Car malgré les maux dont souffrait mon corps tout entier, ma mémoire faisait face à un désert de souvenirs ; je n'aurais pu fournir d'exemples, de détails, de précisions... Et si m'ouvrir à Thomas était ce qui lui ferait changer d'opinion à mon égard ? S'il refusait de me croire, je risquais de perdre le dernier être de cet endroit qui me retenait de basculer vers la démence. Mes yeux s'embuèrent d'impuissance. Un effort inhumain me permit d'esquisser un sourire fugace.

– Oui, tout va bien.

Il me considéra quelque temps, comme s'il doutait de ma réponse, puis hocha la tête.

– Viens, il est l'heure de manger.

On me servit une assiette modeste composée de tranches de fruits frais et de gruau sans saveur. Sans surprise, je ne parvins qu'à avaler quelques bouchées de ce fade repas. J'épuisai les minutes qu'il me restait à observer ces femmes qui déjeunaient à leur table respective. Certaines se murmuraient d'incompréhensibles paroles en dévisageant leur cuillère ;

d'autres étaient simplement immobiles, le regard égaré dans un néant indéfinissable. Je n'avais rien à faire parmi ces détraquées, mais il ne fallait pas y penser ; c'était le seul moyen de préserver ma lucidité.

Je passai l'avant-midi à l'arrière des cuisines, à récurer des chaudrons et ranger des assiettes brûlantes dans de grands vaisseliers. Quel que soit le travail auquel j'étais affectée, je ne me plaignais pas, tant que j'avais la chance d'être seule. C'était fou comme des endroits tels que ceux-ci vous apprenaient les bienfaits de la solitude. Il m'arrivait de me parler à moi-même, souvent dans une langue étrangère que je ne maîtrisais pas tout à fait. Cela me donnait l'impression d'être en présence d'un autre que moi, et rien n'était plus soulageant que de quitter, momentanément et facticement, mon existence.

La journée s'écoula dans sa plus morose banalité — tant que nous savions nous occuper sans semer la panique ou nous attirer les foudres des infirmiers, on nous laissait tranquillement vaquer à nos occupations. Il m'arrivait fréquemment de me trouver un recoin dans la pièce où je pouvais m'asseoir et m'adonner à la lecture. Il y avait certes peu de livres à notre disposition, mais je savais qu'avec cette vieille bible à la couverture déchirée, j'avais encore bien des années à écouler.

Arriva enfin mon heure favorite, heure où chacune de nous revenait à son alcôve pour y passer la nuit. On me retira mes menottes, me souhaita machinalement bonne nuit, puis referma la lourde porte en fer derrière moi. Sous une lumière tamisée et dans le court instant de silence qui précéda les cris et le fracas des autres portails, je demeurai figée sur place — ce même saisissement, qui empoigne de ses doigts glacés la colonne vertébrale du suicidaire qui s'apprête à sauter dans le vide, m'assaillit. Je regardai la pièce qui n'avait pour unique mobilier qu'un lit défraîchi et je sus, par la plus ténébreuse des illuminations, que je devais en finir avec ma vie. J'en avais l'absolue certitude ; cette nuit m'apparaissait déjà longue comme une éternité, et nul ne sait revenir vivant de l'infini. Il me fallait trouver un moyen de m'ôter la vie, quel qu'il fût : je n'avais cure de souffrir, pourvu que la blessure me fût fatale. J'approchai mon oreille de la fissure présente dans la pierre : le frémissement des feuillages au-delà du mur m'appela, m'attendait. Un grincement parvint également à mon tympan attentif : il m'était aisé de reconnaître celui-ci, au nombre de fois où il m'avait empêchée de dormir. Ma voisine de cellule passait de longues

heures à s'aiguiser les ongles à même les briques de son cachot — elle m'avait dit un jour, en me présentant à huis clos la lame longue, cornée et mortellement effilée qui recouvrait le dessus de son pouce, qu'elle couperait bientôt la gorge d'un garde afin de prendre la fuite. Cette idée était loin d'être bête — il me serait possible d'affûter les miens pour me couper la jugulaire en douceur. Je m'assis sur mon matelas qui craqua malgré ma maigreur, et une autre solution, bien plus simple, me vint à l'esprit. Me couchant sur les pierres froides au sol, je me traînai jusqu'en dessous de ma couchette : là se trouvaient ressorts, plaques en fer et maintes autres pièces métalliques. Grâce à l'oxydation qui les rongerait, je n'eus aucune difficulté à en arracher quelques-unes, quoiqu'il en résultât un court vacarme qui fit écho dans le corridor. Un sourire se dessina sur mes lèvres — j'avais entre mes mains l'extrémité pointue d'un barreau de métal rouillé. Je me laissai retomber, légère comme le vent, sur mon matelas. Ce pieu avait en moi le même effet que la clé qui m'aurait mené à la sortie de cet asile, puisqu'il me permettait, lorsque bon me semblerait, de quitter cet endroit pour toujours. Il me fallait savourer cet instant de plénitude autant que possible — les dernières respirations d'un être sont si pleines de vie et de couleurs ! Je n'éprouvais plus aucun mal à imaginer le ciel étoilé par-delà le plafond craquelé. L'intouchable beauté du trépas me gonflait de bien-être. Sans douter de mes actes, sans une remise en question, j'approchai l'extrémité pointue du métal de mon poignet tendu et l'enfonçai dans ma chair. Ce fut plus difficile que je me l'étais imaginé : je dus choisir une meilleure poigne et déployer plus de force pour entailler les tendons. Une sensation indescriptible de froideur m'envahit. Je fis glisser la lame le long de mon avant-bras jusqu'à mon coude : le sang s'écoulant de ma plaie imprégna les draps où mon membre reposait. J'étais dans une transe si profonde que je ne perçus pas, dans le corridor, les pas venir dans ma direction — Thomas ouvrit la porte presque à la volée, son trousseau de clés tintant contre la poignée d'acier. Le vacarme ayant résulté de mes recherches d'un quelconque tranchant l'avait sans doute alerté. À demi endormie d'un sommeil dont on ne s'éveille pas, je le vis fouiller dans une de ses poches pour y retirer des bandages qu'il m'appliqua en toute hâte sur le bras. Demeurant sourd à mes protestations, il contint l'hémorragie, suite à laquelle il se positionna au-dessus de mon visage. Une étrange lueur brillait au creux de ses pupilles.

— Émilie, parle-moi ! me murmura-t-il vivement en me secouant légèrement les épaules.

Je soutins momentanément son regard, désespérée comme un comateux revient d'années d'absence — on ne pouvait suspendre un saut vers la mort en plein vol.

— Laisse-moi mourir, gémis-je en détournant ma tête vers le mur.

Je cherchai à ôter le bandage me recouvrant le bras, mais il retint fermement ce dernier. On allait ainsi m'enlever tous mes droits, y compris celui d'en finir avec ma propre vie !

— Je sais que tu es innocente, Émilie. Je le sais.

Ces mots transpercèrent ma chair et gagnèrent mon cœur immobile, comme une main tendue qui m'aurait saisie au milieu de ma chute. Et je me suspendis à ses lèvres, vivante lisière séparant la vie de la mort.

— Il me viole, soufflai-je d'une voix qui se brisa en mille éclats de douleur.

Il n'était guère nécessaire d'énoncer à haute voix l'hôte de cette immondice ; nous étions d'une telle connivence que je n'aurais eu qu'à battre des paupières afin que tout fût avoué et entendu.

— Mais je n'en garde aucun souvenir ! Il me drogue, Thomas !

Ne sachant que répondre à un aveu aussi lourd que celui-ci, il caressa tendrement mes cheveux noirs. Sa bouche cherchait des mots qui ne venaient pas ; son corps, des gestes qu'il n'osait non plus poser. J'eus l'impression que mes propres larmes s'écoulaient de ses yeux lorsqu'un pleur, presque invisible dans la pénombre, glissa le long de son visage.

— Quand je pense que, s'il n'avait été de ma garde cette nuit, nous t'aurions retrouvée morte à l'aube..., se désola-t-il en baisant l'envers de ma main. Plus personne ne te touchera, je t'en fais la promesse.

Il avait entamé son mouvement de recul en vue de se retirer de ma chambre lorsqu'il se ravisa, rapprochant une fois de plus son visage du mien.

— Promets-moi de garder espoir, Émilie. Promets-moi de rester forte ! Je reviendrai demain. Nous trouverons un moyen de te sortir de là.

Il déglutit, cherchant au creux de mes pupilles la réponse que je ne parvenais à lui offrir.

— Tu as déjà tellement souffert...

Inévitablement, son regard se posa sur mes pieds nus — il me fut inutile

de les cacher sous l'édredon ; il avait dû lire mon dossier médical en entier avant même de m'avoir rencontrée. Il ne faisait aucun doute qu'il savait tout des marques qui les enlaidissaient horriblement, de ces brûlures cicatrisées qui les couvraient jusqu'aux chevilles. Il en allait de même pour ces anciennes blessures que pour mes récentes affres : mon corps demeurait le seul héritage du passé, l'unique vestige d'un temps oublié, d'une mémoire défaillante.

— Et tu es infiniment trop belle pour mourir sans avoir revu le jour, conclut-il en déglutissant.

Thomas se releva décidément et prit la porte, me laissant une fois de plus seule avec mes tourments. S'il comptait véritablement me sauver, pourquoi ne m'emmenait-il pas maintenant loin d'ici ? Pourquoi ne franchissions-nous pas ces innombrables portails en fer qui me séparaient du monde ? Il en avait les clés ; il en avait la possibilité ! Une simple distraction aurait suffi pour détourner l'attention des gardes ! Quant à ces caméras qui ornaient chaque recoin, nous aurions pu les déjouer aisément ; il devait bien connaître ces endroits épargnés des infatigables yeux de verre ! Mon poing fermé se décontracta — l'acier ensanglanté se trouvait encore entre mes doigts crispés. Cet espoir ne représentait-il en somme qu'une souffrance de plus ? Même si les intentions de Thomas étaient pures, même si nous parvenions à nous enfuir de cet asile, où pourrions-nous aller ? Je me savais, où que je fusse, en perpétuel danger. J'utilisai mon poignard de fortune afin de couper le bandage qu'on m'avait appliqué au bras avant de le relâcher. Le métal rebondissant lourdement au sol m'attira les lamentations de la pièce voisine, d'où me vinrent des grattements sourds faits contre le mur. J'aurais aimé qu'une musique accompagne ces derniers instants de ma vie, qu'un chant mélancolique et serein berce mon envolée vers la nuit, mais il me fallut me contenter des raclements étouffés. Mon esprit se ferma comme la porte d'une crypte — il était temps, à présent, de m'assoupir.

Chapitre 3

Les roues des chariots se frottant au plancher de pierre, le fracas des portails ouverts puis fermés ainsi que les hurlements hystériques me tirèrent d'un repos duquel je n'aurais jamais voulu revenir. J'étais encore en vie.

J'étais encore prisonnière de ce corps avili.

Sentant ma pression chuter, je me mis à geindre ainsi qu'une enfant. Ma main maculée de sang séché courut le long du plancher à la recherche du pieu – cette fois, je ne me raterais pas ; cette fois, je me le planterais en pleine poitrine. Mon index repéra l'arme tant désirée, que j'empoignai fermement. Le sort n'ayant pitié de mes affres, la porte de mon alcôve s'ouvrit alors que s'entamait l'élan qui m'aurait achevée. J'aurais voulu ne plus obéir ; j'aurais voulu m'abandonner, laisser derrière moi ce corps souillé qui était le mien comme on renonce au navire qui sombre dans l'abîme. Et pourtant j'interrompis mon geste.

– LAISSEZ-MOI ! hurlai-je, le désespoir cédant à la folie.

Je ne désirais pas mourir observée par autrui ; il était hors de question que ma mort devînt un spectacle pour quiconque.

– Partez, je vous en supplie..., larmoyai-je en laissant retomber mon bras armé sur le côté du lit. Je veux juste mourir...

Mes yeux étaient si embués d'affliction que je ne vis Thomas s'approcher de mon grabat et se mettre à genoux.

– J'ai un plan, Émilie, me susurra-t-il à quelques centimètres de mon oreille. Tout ce qu'il me faut, c'est un peu de temps. Ce matin, tu es attendue au local 121. Tâche d'agir le plus normalement possible. Une heure devrait être suffisante. Allez, lève-toi.

Il avait deviné que je n'étais pas en état de me mouvoir et qu'une simple promesse ne suffisait à atténuer mon angoisse ; aussi me souleva-t-il du lit à l'aide de ses tendres bras. Lorsque je fus en position assise, il appliqua une solution désinfectante ainsi qu'une gaze stérile sur ma plaie.

– Ça va chauffer...

Mais je n'en avais que faire – la douleur était bien l'unique sensation

qui me confirmait que j'étais en vie. L'infirmier nettoya ma coupure avec attention, faisant glisser le tissu le long de mon bras immobile, puis me tendit ces éternels vêtements qu'il m'ordonna silencieusement de revêtir. Les manches de ceux-ci me recouvraient les membres supérieurs jusqu'aux poignets ; il y avait donc peu de chances que ma blessure fût au menu lors de mon interrogatoire.

C'était bien ce que j'allais subir, au local 121 : un interrogatoire.

Puisant une force que j'avais crue inexistante en moi, je me relevai, enfilai pantalons et chemisier, sans même me soucier du regard de Thomas. Ce dernier m'enserra les poignets des détestables fers, puis se mit en route. Dès que je posai un pied à l'extérieur de ma cellule, la détenue du cachot voisin, profitant d'une inattention de l'infirmier, me chargea par derrière : la force et l'effet de surprise eurent raison de mon frêle équilibre. Mes côtes percutèrent le plancher tandis que s'écriait la forcenée qui m'assenait des coups par-derrière.

– PUTAIN ! me cracha-t-elle au visage. TU N'ES PAS DE CE MONDE ! TU N'ES PAS D'ICI !

Les deux infirmiers se ruèrent sur mon assaillante et la remirent brusquement sur ses pieds. Tandis que l'un l'immobilisait de ses bras, le second lui injectait un tranquillisant. Quelques secondes à peine plus tard, elle retombait sur son fauteuil roulant, égarée dans l'abysse où errent les âmes éternellement perdues. Thomas, réalisant que j'étais toujours étendue à plat ventre, me porta secours. Après s'être oralement assuré que je n'avais rien de cassé, il s'excusa de cet événement, et nous quittâmes ensemble vers le lieu de mon rendez-vous. Cette pièce était identique aux salles d'interrogatoires des commissariats : les murs y étaient blancs, une table et deux chaises faisaient œuvre de mobilier, et un miroir sans tain, séparant deux pièces contiguës, renvoyait le ténébreux reflet de moi-même. Comme j'étais assise en attendant la vue de la psychologue dénommée Jasmine que je connaissais fort bien, je ne pus m'empêcher de contempler cette baie vitrée. J'y apercevais ma peau blanche comme celle d'un cadavre, résultat d'un temps indéterminable loin des rayons solaires ; mes yeux si assombris par les cernes creux qu'ils semblaient inapparents dans leurs orbites ; et mes cheveux d'ébène qui effleuraient mes épaules osseuses ainsi que l'ourlet de la robe ténébreuse habillant la Faucheuse. Malgré ce visible délaissement qui flétrissait mon apparence, mon visage gardait un inaltérable apport de

sa beauté d'hier — il m'aurait suffi d'être heureuse pour être belle.

Je savais, d'un instinct ineffable, que derrière ce postiche miroir le Docteur Charron me contemplait fixement — cette vitre, d'un côté comme de l'autre, renvoyait mon visage où se croisaient amèrement, comme à l'horizon la mer inaccessible et le soleil couvert de ses honteuses rougeurs, la joliesse juvénile et le précoce anéantissement. Bien que je ne pusse loger mes prunelles hargneuses dans les siennes, je fixai un point aléatoire de cette surface polie afin qu'il comprît que je savais qu'il était là, à savourer une fois de plus mon impouvoir et la volupté qu'il m'arracherait encore sous peu.

Le bruit de la porte s'ouvrant interrompit mes vengeances idéelles. La psychologue prit place sur la chaise qui me faisait face. Le soin apporté à son apparence contrastait on ne pouvait plus avec le mien, et je me mis à détester vertigineusement le crayon qui cerclait ses yeux et le baume rougissant ses lèvres. Un préposé apporta un ensemble d'appareils qui m'était familier : il s'agissait d'un polygraphe. J'avais eu quelquefois à le subir, bien que l'on eût systématiquement refusé de m'en partager les résultats. Visiblement, ceux-ci avaient dû être insatisfaisants, puisqu'il s'avérait nécessaire d'en faire à nouveau l'utilisation.

— Bonjour Émilie, me dit-elle sobrement. J'ai quelques questions pour toi aujourd'hui, et j'aimerais que tu y répondes le plus honnêtement possible.

À mesure qu'elle m'expliquait le déroulement de notre entretien, le préposé s'affairait à me brancher de la tête aux pieds à la machine : ma conductance cutanée, ma pression sanguine et mes fréquences cardiaque et respiratoire n'échapperaient pas à cet appareil. On dut pour ce faire rouler l'une de mes manches ; par chance, ce fut du côté épargné du pieu de métal. Lorsque tout fut mis en place et qu'elle eut l'autorisation d'entamer le questionnaire, la psychologue cligna maintes fois des yeux en me toisant, puis reporta son regard hautain sur ses feuilles.

— Quel âge as-tu, Émilie ? me demanda-t-elle avec la sécheresse d'un bourreau.

La notion du temps en était une qui avait depuis fort longtemps quitté ma conscience. Je n'aurais su dire alors quels étaient mon âge ou le nombre de jours me séparant de ma liberté passée.

— Je ne sais pas.

Elle inspira de la même manière qu'on expulse un soupir en faisant claquer sa langue contre son palais. Me méprisant de toute sa personne, elle passa à la deuxième question.

— As-tu déjà commis un crime, Émilie ?

— Je ne sais pas.

Mon interrogatrice tiqua. Je la vis échanger un regard avec le préposé, qui supervisait le détecteur de mensonges avec attention.

— Te souviens-tu de ton enfance ? En pensant à ta jeunesse, te vient-il des images, quelles qu'elles soient ? Il peut simplement s'agir d'une maison, d'un jouet, d'un oncle...

Je déglutis, m'efforçant d'offrir la réponse la plus juste pour éviter de m'attirer une fois de plus son dédain.

— Tout est flou, répondis-je, évasive.

Jasmine fit un signe au préposé que je ne saisis point, suite à quoi elle s'adressa de nouveau à moi d'une voix nouvelle ainsi qu'avec cette proximité qu'ont parfois les plus intimes amis.

— Émilie, si tu savais comme je cherche simplement à t'aider... Si je te parlais des « bagues rouges », cela te dirait-il quelque chose ? À ces mots rien, absolument rien ne te vient à l'esprit ?

Malgré la bienveillance de cette femme en laquelle je croyais, je fus contrainte de secouer la tête malgré moi. Les « bagues rouges » ne me disaient absolument rien. Les doigts de sa main aux ongles dorés se posèrent sur un objet déposé sur le coin de la table et qu'elle porta à mes yeux.

— Qui est-ce ? me demanda-t-elle à voix basse.

Je n'éprouvais aucune envie de me prêter à son jeu ni n'en voyais l'intérêt. Et pourtant j'obtempérai : il s'agissait d'un cadre fin qui habillait une photo. Mon diaphragme fut secoué d'un sanglot naissant lorsque je me reconnus dans le portrait. J'étais jeune. En remarquant à quel point j'étais ravissante, je ne pus empêcher une larme de s'écouler de mes yeux noyés dans le passé jusqu'à s'écraser contre le verre. Mes cheveux longs ondulaient à mes épaules comme l'écume de noires vagues, mes grands yeux verts pétillaient en dépit du malheur qui semblait les habiter, mon septum nasal arborait un anneau doré... J'avouai cependant que mes vêtements laissaient à désirer : j'étais si peu habillée qu'il était aisé, pour tout œil attentif, de détailler mes épaules, les flancs de ma poitrine mise en

relief, les courbes de mes hanches ainsi que le haut de mes cuisses. Dans le haut de cette photo se trouvait par ailleurs un nom qui n'était pas le mien : Clarimonde, ainsi qu'un certain numéro de téléphone. Qu'est-ce que tout ceci signifiait ?

— C'est moi, articulai-je douloureusement.

En arrière-plan, un soleil radieux bercé par l'azur et ses nuages paraissait. J'éprouvai le besoin d'y déposer mes doigts tremblotants. J'ignorais quel était le but de me torturer la mémoire en me présentant cette photo de moi. Cherchait-elle à réactiver dans mes tréfonds des souvenirs qui n'existaient pas ? Au cœur de mon admiration teintée d'incompréhension, elle ôta de mes mains tremblotantes mon portrait et revint à son inutile questionnaire. Hormis lorsqu'elle me demanda si j'écoutais véritablement les questions qu'elle me posait, j'eus chaque fois la même réponse à lui offrir : je ne savais rien de mon passé, aussi rapproché pût-il être. Lorsque l'interrogatoire fut achevé, elle rejoignit sans m'adresser un mot de plus le préposé, qui lui tendit les résultats en secouant la tête. La première réaction de la psychologue fut de s'assurer que le matériel avait été correctement installé — elle tâta les fils, les électrodes et chacune des ganses.

— Comment est-ce possible...

Elle jeta négligemment les résultats sur la table face à laquelle j'étais toujours assise et se mit à faire les cent pas, me fournissant le temps et la distraction parfaite pour y jeter un rapide coup d'œil : il n'y avait, pour toute écriture, que de simples lignes sans la moindre anfractuosité. Réalisant le peu de professionnalisme dont elle faisait preuve, la psychologue tenta de se ressaisir : elle empoigna d'un geste empreint de colère les feuilles qui se froissèrent sous ses ongles vernis, puis quitta le local, talonnée aussitôt du préposé qui se grattait nerveusement le cuir chevelu. Lorsque résonna le bruit de la porte se refermant contre la bordure de fer, je me rappelai que ma solitude n'était pas véritable — derrière cette glace devait encore m'épier ce monstre que je m'horripilais à deviner. De toutes mes forces, j'aurais lancé ma chaise vers cet horrible miroir afin de le réduire en miettes, afin d'en saisir un fragment pointu et de trancher la gorge au Docteur Charron jusqu'à ce que tous les murs qui l'entoureraient fussent peints de son sang, jusqu'à ce que son cœur, dans toute sa détresse, cessât enfin de projeter des jaillissements écarlates sur la tapisserie. Mais enfin, je me doutais que cette

paroi vitrée était indestructible ; je n'aurais fait en somme qu'une folle de moi et accru son plaisir de me contempler me débattre inutilement ainsi qu'en des sables mouvants.

Au sortir du local 121, je retrouvai Thomas, qui semblait anormalement agité. Je craignis que son plan pour mon évasion n'eût déjà rencontré son premier obstacle. La simple vue de son visage hébété me donna la brusque envie de lui envoyer mon poing au visage — sa douceur et sa gentillesse m'apparurent alors si dérisoires, si faibles, que j'aurais préféré qu'il me gifle, qu'il m'agrippe violemment les hanches et m'accule de force plutôt que de le constater aussi désarmé et répugnant.

— Je l'ai vu, me dit-il d'un murmure agité tout en me conduisant à l'écart. Il te regardait, Émilie, je ne saurais dire comment... Il... Il avait une main dans ses pantalons, se masturbait lorsqu'il te fixait... Il susurrail de ces atrocités que je n'oserais répéter. Je te crois entièrement, ajouta-t-il avec un sérieux qui me décontenança. Viens, il faut absolument que je te dise ce qui s'en vient...

Mon opinion envers Thomas s'éclaircit à ces mots, et j'éprouvai tout de suite une énorme gratitude envers cet homme. Notre discussion dut en revanche être interrompue, comme des pas et des voix provenant d'un corridor perpendiculaire nous parvenaient avec une intensité croissante. Il remua bruyamment son trousseau, repéra la clé qu'il cherchait et déverrouilla une serrure au hasard. Nous pénétrâmes dans une salle de rangement où des produits de nettoyage empestaient l'air humide et lourd. Il actionna l'interrupteur, qui fit projeter la lumière épileptique d'un néon dysfonctionnel dans la pièce étroite.

— Le Docteur m'a demandé de te conduire à son bureau suite au dîner, mais je ne le laisserai pas faire, cette fois, me dit-il en plongeant une main dans une de ses poches.

Il en retira une seringue à demi gorgée d'un liquide jaunâtre et me la tendit. Ayant encore mes poings liés l'un à l'autre, je ne sus momentanément qu'en faire, mais quelques gymnastiques de mes doigts suffirent à la glisser dans ma manche, là où elle serait à l'abri de tous les regards.

— Prends garde, m'avertit-il en pesant chacun de ses mots. Il s'agit d'un puissant tranquilisant, et il y en a suffisamment là-dedans pour plonger une baleine dans le coma.

Son exagération, bien que banale dans un contexte aussi tendu, eut l'effet de la plus frivole plaisanterie. Je me surpris à sourire ; mes lèvres se craquelèrent – depuis combien de temps ne les avais-je pas étirées ?

– Dès qu'il osera lever la main sur toi, n'hésite pas une seconde : plante-la-lui dans la cuisse ou le bras. Quelques secondes suffiront pour le mettre à terre.

En voyant une goutte de sang perler sur ma lèvre, il y apposa délicatement un bout de tissu. Le désir insoutenable de l'embrasser me fit tressaillir. D'une manière inconsciente, mon menton s'éleva subtilement vers le sien.

– Je déverrouillerai la porte située au bas des escaliers que nous emprunterons pour nous rendre jusqu'au bureau du Docteur, poursuivit-il en détournant la tête pour ne pas succomber à mon invitation muette. Il n'y a là qu'un garde ; je me chargerai de détourner son attention.

Il me fit de nouveau face et prit mon visage entre ses mains. Mon corps et mon âme lui appartenaient.

– Et fuis, fuis aussi loin que tu le pourras.

Notre discussion s'acheva aussi abruptement qu'elle avait débuté. Nous quittâmes la pièce vers la cafétéria. Encore étourdie de tous ces événements qui s'entassaient dans ma tête dans le plus complet des désordres, on me désigna un emplacement vacant à une table sur laquelle on déposa le même repas qu'au jour précédent. La seringue recelée à mon poignet gênait mes mouvements, si bien que, prétextant une envie de vomir, je n'avalai pas une bouchée du gruau. Seule parmi la foule de criminelles forcenées que des hommes par dizaines devaient en permanence contenir, j'attendis dans un flegme qui m'inquiétait moi-même le moment crucial de ma liberté, ou de ma perpétuelle condamnation.

Chapitre 4

Thomas était bien plus nerveux que je ne l'étais ; il sifflait tandis que nous longions les corridors, habitude que je ne l'avais jamais vu adopter jusqu'à cet instant. Le bâtiment était truffé de caméras ; aussi s'apprêtait-il à prendre d'énormes risques en en déverrouillant l'une des portes. Sans l'ombre d'un doute, on le pointerait du doigt suite à mon évasion. Nous arrivâmes face à la fatale porte, sur le bois de laquelle l'infirmier fit cogner ses jointures. Nous eûmes le temps d'échanger un ultime regard, dans lequel un amour inavouable et l'écho d'une vie jamais vécue scintillèrent misérablement. Un déclic précéda l'ouverture grinçante de la porte et le détestable visage du Docteur Charron, qui souriait comme à son exécrable habitude.

– Voici votre patiente, Docteur, fit Thomas en baissant son visage livide.

– Merci, je te la ramène dès que nous aurons terminé notre petit entretien, répondit l'intéressé d'une voix mielleuse. Entre, je t'en prie, ajouta-t-il à mon attention.

Il s'apprêtait à esseuler l'infirmier lorsqu'il interrompit son geste.

– En fait, Thomas, j'aimerais que vous restiez avec nous un moment, dit-il mystérieusement. Je suis persuadé que vos connaissances nous seront d'une aide précieuse.

C'est ainsi que nous entrâmes tous trois dans le bureau du Docteur, dont les fenêtres étaient, comme le jour précédent, voilées de leurs draps obscurs. Je le soupçonnais d'avoir une idée horrible en tête, bien que je n'osasse y penser. Charron craqua une allumette dont il fit s'embraser la mèche d'une unique bougie dans la pièce au somptueux mobilier, suite à quoi il prit nonchalamment place sur un sofa situé dans un coin. Se croisant les jambes, il nous considéra, les deux sourcils haussés sur son front gras, comme attendant je ne savais quoi.

– Alors, mes amis, mettons-nous fin à ce petit jeu tout de suite ? suggéra-t-il bonnement sans croire nécessaire de préciser ses intentions.

Je cherchai le regard de Thomas, mais ce dernier semblait si nerveux

qu'il ne parvenait ne serait-ce qu'à remuer un cil.

La bonhomie qu'il transpirait fut foudroyée par une innommable véhémence — ses yeux impitoyables se rivèrent vers les miens avec une telle animosité que j'en eus le sang glacé ; j'eus l'impression qu'à tout moment la gâchette d'une arme me pointant serait enfoncée.

— Ôte maintenant ce que tu caches dans ta manche. Et ne me le fais pas répéter.

Un frisson me parcourut l'échine.

— Je n'ai rien dans ma manche, répondis-je de pied ferme, tendant mes poignets menottés vers lui.

Le Docteur éclata d'un rire sombre en secouant la tête.

— Émilie, Émilie... Tu es peut-être la plus belle femme de cet institut, mais tu es aussi sotte et débile que toutes ces meurtrières sans âme ni nom que tu côtoies. Enlève cette seringue de ta manche, immédiatement !

Mon souffle fut sapé lorsqu'il empoigna un revolver jusqu'alors attaché à sa ceinture. Les lueurs tremblotantes des bougies se reflétèrent sur le canon de l'arme à feu lorsqu'il le dirigea vers moi.

— ENLÈVE LA SERINGUE ! hurla-t-il si férocelement que je vacillai.

— Jette-la, me souffla Thomas d'une voix tremblante.

Je laissai l'aiguille saillir de ma manche, sans parvenir à m'en départir. Quelque chose en moi me criait, plus fortement encore que la voix du Docteur, qu'il me fallait à tout prix garder cette arme avec moi. Comment il avait été mis au courant de notre plan m'échappait encore ; avions-nous été aperçus, ou encore entendus ? Je doutais fort qu'il ne se trouvât, dans cette salle de rangement où Thomas m'avait remis la seringue, une caméra dissimulée au plafond. Quoi qu'il en fût, nous avions été coincés pitoyablement et nous n'avions d'autre choix que d'en payer le prix. Le revolver toujours adressé à mon front, le Docteur esquisssa un sourire que les flammes chatoyantes illuminèrent.

— Chère Émilie, tu viens de me donner une idée ! s'amusa-t-il en agitant mollement son arme comme s'il s'agissait d'un vulgaire jouet. Étant donné que tu refuses de renoncer à cette seringue, je vais t'ordonner autre chose...

Lorsqu'il obliqua la tête vers Thomas, je crus apercevoir le visage du diable.

— Tu vas ficher cette aiguille dans sa jambe, Émilie, et enfoncer la

pompe jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une goutte. FAIS-LE !

Je restai pétrifiée, ne pouvant me résoudre à détruire moi-même le dernier espoir qu'il me restait. Le déclic du chien que son pouce abaissa me fit trembler de la tête aux pieds.

— Je te laisse trois secondes, me menaçait-il en me jetant un œil torve. Trois... Deux...

Je cherchai une réponse sur le visage de Thomas, mais ce dernier se contentait de fixer le plancher comme le condamné, sur l'échafaud, attend la tombée de la guillotine. Le temps tournait au ralenti ; mon esprit agité passa d'un geste à l'autre dans le plus complet des désordres.

— Un...

Dans un élan de panique, j'étendis mon bras droit, approchai l'aiguille de sa jambe et la lui plantai rudement sur le côté de la cuisse. Thomas grogna de douleur tandis que le liquide jaunâtre se déversait dans son sang. Je n'avais pas encore retiré la fine tige métallique de sa chair qu'il titubait : après une vaine tentative de maintenir son équilibre en s'appuyant au mur, il s'effondra brusquement au sol, renversant dans sa chute quelques livres qui reposaient sur une table adjacente. Le bruit qu'émit son crâne en frappant le plancher me fit pousser un cri de panique. J'avais le sentiment terrible qu'il ne survivrait pas à une aussi forte dose de sédatif.

— Nous voici de nouveau seul à seule, persifla Charron avec morgue. Maintenant, tu vas lui retirer ses vêtements.

Un frisson me parcourut la tête, dressant chacun de mes cheveux ; ma pression chuta, mes jambes ramollirent. J'en avais la certitude, à présent : cet enfer n'en était qu'à ses premières flammes. Sentant des larmes me monter aux yeux, j'obéis à son ordre, me refusant à imaginer ce qu'il m'obligerait à faire ensuite. J'abandonnai même l'idée d'une solution — une seule et minuscule flexion de son index suffirait à me faire exploser la cervelle, et je ne l'aurais jamais laissé, en plus d'avoir volé ma vie, en faire autant de ma mort. Alors que je retirais la blouse de Thomas, identique à quelque cadavre à l'exception d'un cœur qui battait faiblement, puis ses chaussures, un remords insupportable m'assaillit : celui de ne pas m'être achevée la nuit précédente, de ne pas avoir eu la force de m'assurer une mort certaine plutôt que de laisser au destin l'ultime veto. Si mon corps s'était vidé de tout son sang, Thomas n'aurait pas à subir ce châtiment injuste qui ne faisait que débiter...

– Continue..., se délecta sombrement Charron en désignant de la bouche de son arme le sous-vêtement de l'infirmier.

Empoignant faiblement de mes deux mains menottées son caleçon, je retirai ce dernier en le faisant glisser le long de ses jambes immobiles, dévoilant son sexe que je n'osai regarder. Chose faite, je redressai mon tronc sur mes genoux, déposant mon regard embué sur les fenêtres voilées dans l'attente du prochain ordre.

– Je me suis toujours demandé, Émilie, s'il était possible qu'un homme inconscient puisse entrer en érection, poursuivit-il impassiblement. Je veux que tu lui sucés la bite jusqu'à ce qu'elle soit aussi solide que la mienne hier.

Il marqua une courte pause, haussant nonchalamment ses épaules.

– Ah ! C'est vrai, que dis-je ! Tu ne t'en souviens pas ! Ne t'inquiète pas... lorsque ce sera mon tour d'être amusé par tes petites lèvres, je promets cette fois d'épargner ta mémoire...

D'un geste impatient, il me rappela ce qu'il attendait de moi : je me tournai vers le corps nu de Thomas en frémissant. Je pris quelques secondes pour chercher aux alentours une arme, quelle qu'elle fût, avec laquelle je pourrais espérer prendre le Docteur par surprise, mais ne distinguai rien, dans l'obscurité épargnée des lueurs des bougies, de satisfaisant. Résignée, j'approchai ma bouche tremblotante de cette verge flasque et la cueillis avec un indicible dédain : en enroulant la chair tiède de ma langue réticente, j'eus l'impression d'avaler une géante larve de force. Désirant en finir au plus vite, je m'activai à contrecœur avec une vigueur rebutante. Au rythme des mouvements de mon cou et de ma langue, je m'efforçai de fermer les yeux et forçai mon esprit à ne plus réfléchir. Malgré tous mes efforts, le résultat ne fut pas celui que j'espérais : son corps ne répondait pas. J'accélérai la cadence, gémissant de honte et de désespoir, tandis que mes larmes s'écrasaient sur le ventre inerte de Thomas.

– C'est d'un ennui ! se plaignit le Docteur en décroisant ses jambes. N'as-tu pas passé toute ta vie à faire ceci ? N'étais-tu pas de ces fillettes sans âme qu'on achète aux rayons des bordels et qui ont sucé plus de queues qu'elles ont tété de biberons ? Pitoyable. Arrête-moi ce spectacle ridicule ; il est temps de passer à la deuxième étape.

J'écartai mon visage couvert de sillons pleureurs, un filet de salive reliant ma bouche au corps de l'infirmier ainsi que des chaînes ligotant deux

asservis. Que me voulait-il encore ? Mon esprit se ferma — j'abandonnai d'un seul coup le dernier espoir qu'il me restait, j'abandonnai l'idée d'une mort parmi le lointain bruit des feuillages bercés des vents. Il pouvait bien me tuer, faire ce qu'il voulait de mon corps ensuite ; que m'importait, maintenant.

— Il y a un couteau, dans le tiroir juste derrière toi. Je veux que tu le prennes.

Ces mots parvinrent à mes oreilles ainsi qu'une musique jouée dans les profondeurs d'un océan où je me noyais lentement. Avais-je halluciné ? Mon bourreau m'offrait un couteau ! J'ouvris de mes mains le tiroir en question : dans la noirceur, je repérai des doigts la lame courbe d'un canif que j'approchai de ma poitrine ainsi que le plus précieux trésor.

— Arrache-lui le cœur, m'ordonna sèchement le Docteur d'un ton sans réplique.

J'observai la poignée du couteau, où se trouvaient déjà mes empreintes, puis la gorge de Thomas. Dans mon for intérieur, je sus que cette fois, je n'obéirais pas ; j'aurais tranché ma gorge bien avant de couper la sienne. J'en étais à faire mon ultime prière lorsque mon genou effleura les vêtements de l'infirmier : j'y décelai le trousseau de clés, parmi lesquelles se trouvait celle qui aurait su libérer mes poignets de leur entrave. Le peu de lumière émanant des timides chandelles me permit de glisser mes mains dans les poches de son pantalon — afin de couvrir le bruit des clés s'entrechoquant, je heurtai volontairement des pieds le bas d'une armoire en gémissant d'une feinte douleur. Le canif dans une main, le trousseau dans l'autre, je penchai mon corps au-dessus de Thomas. Ayant passé des heures à forcer en vain le minuscule loquet de mes menottes, j'en savais précisément la forme et mis le doigt aisément sur la clé d'un similaire aspect.

— Dépêche-toi ! s'impatienta mon tourmenteur. Si j'avais voulu assister à tes lamentations, j'aurais choisi un moyen fort plus simple et rapide, crois-moi ! Dépose cette lame sur sa poitrine !

Ces mots furieux me donnèrent tout juste le bruit qu'il me fallait pour couvrir le cliquetis de la clé décadenassant mes bracelets métalliques. Ne cherchant pas à me dévoiler de sitôt, je les maintins en place — il me fallait trouver une solution, et vite ! Afin de ne pas attirer les soupçons, l'arme blanche que je tenais fébrilement s'approchait de plus en plus de son

thorax. Il ne me restait plus que quelques secondes d'attermoisement...

Sans crier gare, je me retournai et lançai de toutes mes forces le canif dans la direction du Docteur : la lame pivota mortellement dans sa trajectoire, mais rata de peu sa cible ; la poignée du couteau heurta de plein fouet le vase, qui éclata en mille éclats d'argile, situé juste derrière son visage. Dans tout le tapage qui en résulta, je me ruai avec l'impétuosité d'une lionne sur lui : les quelques mètres qui nous séparaient furent franchis l'instant d'un clignement de paupières.

L'unique bougie vola dans les airs et s'éteignit, nous plongeant tous dans l'obscurité.

Une violente détonation retentit.

Une fumée discrète s'échappa du canon reculé.

Trente épées auraient bien pu me transpercer les flancs de toute part, rien n'aurait su freiner cet élan au terme duquel mes mains osseuses et désormais libérées de leurs fers s'enroulèrent autour de sa gorge criarde. Je ne distinguais plus rien de ce qui m'entourait — nous nous retrouvâmes bientôt tous deux au sol, aveuglés et assourdis par la fureur. De mon genou, je parvins à immobiliser son bras, à l'écraser jusqu'à ce que le revolver ne tombe de ses doigts. Je fus étonnée de réaliser qu'il ne se débattait guère ; c'était à croire qu'il s'était évanoui ! Mais mon esprit était trop brouillé pour en avoir le cœur net — je me démenais dans un vide immense, attaquant tout ce qui se trouvait en travers de mon chemin. Je déployai une force infiniment excessive pour étrangler la gorge qui était prisonnière de mes mains : je voulais sentir mes ongles en transpercer la peau, s'enfoncer dans sa chair ; sa trachée se broyer... Il me fallait percevoir chacun de ces gémissements étouffés, chaque mouvement désordonné de cette gorge pulvérisée. Ma rage était telle que je ne pus contenir plus encore ce cri bestial qui se fraya un chemin entre mes dents serrées d'effort — et je hurlai, longtemps, tandis que mes pouces s'enfonçaient complètement dans son gosier. Du sang gicla sur mon visage. Je devinai que les yeux de mon infâme victime s'étaient révoltés — je n'aurais su décrire le sombre plaisir duquel je m'enivrais alors, mais je maintins la pression sur sa gorge bien longtemps après qu'il eut rendu l'âme, s'il en avait une. Je voulais que les marques de mes doigts s'imprimassent à jamais sur sa peau déchiquetée, ainsi que la flétrissure des condamnées — mes doigts n'étaient-ils pas, en ce jour, le fer incandescent du jugement ? Lorsqu'enfin, délaissant mon

emprise mortifère, je reculai de quelques pas, un rire sinistre s'empara de moi, rire que je ne pus contrôler d'aucune manière et qui dura plusieurs minutes. Au terme de cet esclaffement, mon talon effleura l'arme à feu qu'on avait relâchée, et je la glissai à ma hanche. Y avait-il autre chose qui pourrait m'être d'une quelconque utilité lors de ma latente évasion ? L'obscurité m'empêchait de fouiller convenablement les lieux, et le temps qu'il m'aurait fallu pour ôter ces opaques rideaux était fort trop précieux ; inutile d'ouvrir quelques tiroirs dont j'apercevais vaguement les contours : le seul objet qui attira mon attention fut le briquet qu'utilisait Charron pour allumer ses cigares, ainsi que le canif que je repérai tout près de la bougie. L'idée de déchirer les draps opaques, seuls obstacles me séparant désormais de la lumière du jour, me traversa l'esprit, mais je n'avais plus une seconde à perdre. Je jetai également un coup d'œil à mi-chemin entre la désolation et l'indifférence sur le corps étendu de Thomas dans l'obscurité. J'aurais aimé lui porter secours, l'emmener avec moi, mais pour combien de temps encore allait-il s'enfoncer dans cette artificielle somnolence ? Allait-il seulement se réveiller ? Armée jusqu'aux dents, je quittai le bureau du Docteur sur la pointe des pieds, le silence habité du seul bruit de succion du sang sur mes semelles qui accompagnait chacun de mes pas. Je crus entendre derrière moi quelque murmure, mais ne m'en souciai point. J'ouvris attentivement la porte, étudiai les deux côtés du corridor, puis m'engageai vers l'escalier au pied duquel Thomas avait déverrouillé la porte de sortie. Je me rappelai qu'il était également censé distraire les gardes postés à cet endroit ; il me faudrait, inévitablement, trouver une solution d'urgence lorsque ceux-là m'apercevraient. Ma respiration accélérant plus encore, je portai ma main droite à ma hanche pour y trouver la poignée du pistolet engravée d'une rosette de monture. En descendant posément l'escalier, je me retrouvai face à une caméra qui dardait vers moi son œil infatigable : devais-je me précipiter ? Devais-je maintenir le silence d'une progression lente ? La panique s'empara de moi, et je me mis à dévaler bruyamment les marches quatre à quatre. J'empoignai fermement le revolver, l'index effleurant la détente parée à toute éventualité. Lorsque j'atteignis enfin le rez-de-chaussée, je me retrouvai dans un long corridor au bout duquel deux portes massives et métalliques indiquaient la sortie.

Un garde, droit devant, m'aperçut. N'ayant pas encore réalisé que j'étais armée, il allongea son bâton télescopique en s'approchant de moi. Ses yeux

s'écroulèrent d'effroi lorsqu'il aperçut les traînées sanguinolentes que laissaient mes chaussures derrière moi, ainsi que le pistolet qui s'éleva agressivement vers lui. Il fit un geste nerveux du bras afin de se munir de sa propre arme à feu, mais mon avance était irréductible. Sans qu'une seule hésitation ne ralentît mon passage à l'acte, j'enfonçai la gâchette. La détonation qui s'ensuivit déchira le silence avec tant de force que j'en restai longuement assourdie ; une traînée de flammes jaillit du canon qu'un fort recul fit s'élever dans les airs. Du sang éclaboussa le mur sur lequel le garde s'affaissa avant de s'écrouler de tout son long au sol. Sans ralentir la cadence, j'enjambai cet homme au front transpercé comme s'il ne s'était agi que d'une bordure de trottoir, puis atteignis enfin l'ouverture : j'actionnai la poignée qui émit, fortuitement, le déclic espéré ; Thomas avait véritablement pris soin de la déverrouiller ! Je poussai la lourde porte de mon épaule, déclenchant aussitôt une violente alarme qui résonna sur mes tympans encore secoués du coup de feu.

Le soleil étincelait dans l'azur qui s'étendait à perte de vue.

Le jour s'étalait sous mes yeux dans toute sa beauté.

Cette lumière était si vive que je dus protéger mes yeux éblouis de mon bras. L'ineffable légèreté qui m'enveloppa n'était en rien comparable à toute autre chose ici-bas dans ce monde. Chaque douceur de l'air inodore emplissait mes narines battantes ; la fraîcheur du vent caressait chaque centimètre de ma peau comme les plus doux baisers. Rien n'aurait à cet instant pu décrocher ce sourire à mes lèvres. L'air que j'inspirais était si pur et léger que je secouai la tête pour mieux savourer la plénitude d'être enfin libre. Je savais bien qu'à rester ainsi immobile, on ne tarderait pas à me rattraper et me jeter à nouveau dans les ténèbres de l'institut. Pourtant, il m'était si difficile de remuer mes jambes ; il y avait tant de détails de ce naturel décor desquels m'éblouir que j'en restais complètement subjuguée.

J'entendais des pas, de plus en plus nettement, venir dans ma direction. L'alarme sonnait encore. Une première larme de joie embua mes yeux émerveillés. Était-ce ainsi que je voulais en finir avec ma vie ? Je n'aurais trouvé de plus beau décor pour la fin d'une aussi laide existence — j'approchai le canon du revolver de ma tempe, fermai les paupières pour cette fois que je voulais la dernière. C'est à ce moment qu'une fenêtre, derrière moi, éclata abruptement : je sentis perler tout autour de moi ses fragments vitreux comme une pluie d'étoiles en plein jour.

— PARS ! me cria la voix exaltée de Thomas depuis le deuxième étage. VA-T'EN, AUSSI LOIN QUE TU LE PEUX ! JE NE POURRAI JAMAIS TE PARTAGER !

Je me retournai vivement : son visage m'apparut par-delà la fenêtre réduite en miettes. Comment avait-il pu reprendre connaissance aussi rapidement ? L'envie d'en finir se dissipa de mon être. Je lui envoyai toute la reconnaissance que peut transmettre un regard, ayant la certitude qu'il viendrait, tôt ou tard, me rejoindre où que je fusse, et je pris la fuite à toutes jambes.

Chapitre 5

Je franchis d'abord le stationnement, louvoyant entre les véhicules immobiles, me heurtant parfois aux rétroviseurs et pare-chocs en travers de mon chemin. Un premier coup de feu tonna dans le lointain, et je perçus en sursautant la balle ricocher contre l'asphalte à quelques mètres de moi. L'idée de répliquer en tirant à mon tour fut abandonnée sur-le-champ : d'une part, je disposais d'un nombre limité de munitions, et mon avance était si mince que chaque seconde m'était précieuse, vitale. Devant moi, une route se faufilait entre la forêt qui m'entourait sur 360 degrés ; l'emprunter aurait signifié une mort certaine. Il ne me restait plus qu'un seul choix : franchir l'orée des bois et courir en espérant que le sort me serait favorable.

Pour une fois.

Une vingtaine de mètres séparaient le stationnement des premiers arbres. Mon corps était secoué de tels tremblements que je craignis de perdre l'équilibre. Dès lors que je quittai la protection des automobiles, de multiples tirs sifflèrent autour de moi. Plus que quelques mètres...

Bénéficiant d'une bonne vitesse, je traversai le fossé profond que je n'avais jusqu'alors pas remarqué : mon corps voltigea comme défilait sous mes pieds en suspens l'eau boueuse de la fosse, puis se heurta durement au sol. Le souffle court, je parvins à me remettre sur pied en m'agrippant aux arbrisseaux qui garnissaient la lisière de la forêt. J'étais sourde à tous ces cris lancés dans mon dos, à tous les tirs qu'une considérable distance rendait imprécis, ainsi qu'à cette sempiternelle alarme ; seule la voix de Thomas faisait écho dans ma conscience.

Va-t'en, aussi loin que tu le peux.

Je gagnai enfin les troncs massifs et les feuillages denses qui projetaient une ombre dans laquelle je pouvais aisément me camoufler. Mes pieds bruissaient du fauchage des couches de feuilles mortes au fil de ma course folle. Haletante, j'enjambai de multiples racines tortueuses tout en préservant mon équilibre et mon rythme ; peu m'importaient ces branches

qui me fouettaient incessamment ! Je n'avais qu'un objectif en tête : courir et ne jamais plus m'arrêter. Le terrain abrupt décrivait tantôt des montées, tantôt des descentes qui me forcèrent à maintenir constamment mon regard rivé sur mes pieds. Pierres, racines et trous représentaient des obstacles incessamment renouvelés sur mon chemin. L'épuisement me gagna rapidement — depuis combien de temps n'avais-je pas couru ? Mais la volonté était plus puissante que la fatigue ; la résilience, plus tenace que mes jambes transies d'acide lactique. Les feuillages humides eurent tôt fait de mouiller chaque fibre de mes vêtements ; il fut de plus en plus difficile de reprendre mon souffle, mais je courais, courais toujours sans m'arrêter.

Je dus me pencher pour éviter des rameaux épineux, que je sentis malgré ma tentative d'esquive effleurer mon dos ; mon pied s'embourba dans une boue recouverte de feuilles desséchées, me faisant trébucher ; et des pierres, à demi ensevelies, endolorirent mes orteils et talons. D'énormes rochers se mirent en travers de mon chemin ; il me fallut éviter des précipices, des ruisseaux et des ronces menaçantes. Bientôt, les cris succombèrent au silence de l'immensité verte ; j'avais enfin distancé mes poursuivants ! Pourtant, j'étais infiniment loin de me savoir en sécurité et ne ralentis guère la cadence. Après avoir écarté d'une main des branches couvertes de toiles, je traversai une étendue clairsemée où quelques fleurs, comme des bijoux échappés du ciel, poussaient parmi les herbes hautes. De me savoir incapable d'en humer les secrets parfums fut ainsi qu'une épine d'amertume plantée dans un cœur. Le soleil entamait sa descente vers les profondeurs célestes, peignant d'ocre et de mordoré la toile azurée lorsque je dus, malgré l'irréelle beauté de cette clairière, m'engouffrer de nouveau dans les bois. Armée de l'énergie de la certitude, je poursuivis hargneusement ma course, escaladant une basse paroi rocheuse et franchissant un second ruisseau. Il m'était plus aisé de progresser en position légèrement accroupie, de telle sorte que ma tête se faufilât sous les branchages. Une accumulation d'épines au sein d'un amas de conifères me donna l'impression d'un élégant désert, au bout duquel je dus forcément écarter de mon passage des branches cassantes qui obstruaient l'unique passage vers quelque sommière.

Lorsque la flore devint moins encombrante, que je pus me redresser sans craindre d'être égratignée, je fis un constat effarant : cette clairière était la même que celle où je m'étais enchantée des fleurs multicolores. Ces

dernières, sous le jour s'assombrissant, avaient replié leurs anthères au creux de leurs corolles fragiles. Avais-je tourné en rond ? Sans la moindre balise, il était pratiquement impossible de maintenir un cap dans une nature aussi drue que celle-ci. Ne désirant pas m'éterniser dans cet endroit qui me donnait des frissons, je me plongeai de nouveau sous les feuillages. La notion du temps en étant une que je ne maîtrisais plus, je n'aurais su dire combien de temps se perpétra ma fugue, mais ce ne fut que lorsque l'ombre des frondaisons se fit engloutir par une obscurité plus noire que je m'immobilisai enfin. Il était à présent impensable de poursuivre, étant donné que je ne distinguais pas même ce qui se trouvait à moins d'un mètre de moi. J'étais hors d'haleine, étourdie. Le fait de m'arrêter me rappela d'un coup combien j'étais épuisée. Je m'adossai à l'arbre le plus près et me laissai glisser jusqu'à terre, mon revolver s'échouant de mes doigts couverts de sueur et de boue. Ma bouche était sèche ; mon estomac, vide ; que n'aurais-je pas donné pour une gourde emplie d'eau ? Le froid nocturne s'immisçait au travers de mes vêtements en lambeaux – tremblais-je de froid, d'épuisement ou de douleur ? Car je sentais bien que tous les muscles de mon corps étaient élancés de crampes douloureuses ; mes jambes étaient si rigides qu'il m'était impossible de les détendre. Je m'évertuai à les masser, mais ne parvins qu'à atténuer superficiellement mes souffrances. Un seul arrêt, et me voilà incapable de me relever ; je n'aurais jamais dû ralentir.

Je cessai de me débattre et prêtai l'oreille : hormis le chant lointain de criquets, un silence angoissant rampait entre les troncs dissimulés dans les ténèbres opaques. D'un seul coup, la précarité de ma situation me frappa : j'étais au beau milieu d'une forêt, en pleine nuit, par une température chutant ; affamée, assoiffée, essoufflée... Or rien ne m'apparaissait aussi désespérant, eu égard à ces nombreuses tares, que d'avoir réanimé en moi le goût de vivre.

Un craquement dans les bois.

Une branche cassée.

Je repris aussitôt possession de mon arme que je tins si craintivement que la crosse rugueuse se frottait à ma poitrine. Quoiqu'attentive que je fusse, le son de ma respiration accélérée couvrait tous les bruits environnants. Il y avait bien un détail dont je n'avais pas fait mention, dans la cruelle accumulation de mes affres : j'étais pourchassée. La menace ne

montra plus un autre signe, mais j'étais loin, infiniment loin de la croire éloignée. Je braquais incessamment le canon de mon revolver dans un sens, puis dans l'autre, dans le plus insupportable des hasards. Dans ma détresse, je croyais apercevoir des formes et des couleurs se mouvoir entre les arbres, que je ne devinais que par les teintes plus claires. Combien de temps cela allait-il durer ? La nuit venait de tomber ; vraisemblablement, de longues heures me séparaient des premières éclaircies. Boire attendrait ; me nourrir attendrait : il me fallait survivre.

Deuxième craquement, plus net, à ma droite.

Et des feuillages remués.

D'un geste commandé par les réflexes, mes deux mains pressées contre la poignée de l'arme à feu bifurquèrent dans cette direction. Une goutte de sueur perla sur ma tempe — j'avais soudain insupportablement chaud. Ma main gauche délaissa le métal glacé de mon arme et se posa délicatement sur la terre humide où j'étais assise. Il me fallait quitter ce lieu ! J'essayai de me relever, mais mes jambes refusaient de répondre. Le mieux que je pus faire fut de ramper, mais alors les racines représentaient un obstacle considérable à ma progression. Résignée, je me remis en position assise, exactement là où je m'étais trouvée quelques secondes auparavant. En balayant l'horizon étroit et enténébré de mes yeux écarquillés, un frisson me parcourut le corps : chacune des silhouettes spectrales des arbres que je décelais dans l'ombre s'était déplacée ; les troncs n'étaient plus là où je les avais aperçus, peu avant ! Je restai, ce qui me parut longuement, pétrifiée. M'attendant à voir les arbres remuer de plus belle en mouvant leurs racines à fleur de terre, je fus presque étonnée de constater leur inertie — attendaient-ils que je me retournasse ? Cette idée me fit soupirer ; depuis quand la nature était-elle malicieusement mobile ? Plus mes halètements s'accumulaient, plus ma gorge s'asséchait ; mon corps m'était lourd à supporter, des étoiles fugaces commençaient à embrouiller ma vision.

Un grognement prolongé me fit pousser un cri d'effroi.

Mon index était secoué de tels frémissements que je craignis d'enfoncer involontairement la détente du revolver sur lequel se répercutaient mes tremblements avec une intensité décuplée. Il ne s'agissait pas d'un être humain, là était la seule chose dont j'étais dorénavant certaine. Une bourrasque se heurtant bruyamment aux feuillages me fit me retourner, ahurie. Mes yeux étaient agités de balayements frénétiques dans leur

constante recherche d'un autre signe de la menace. L'écorce de l'arbre sur laquelle j'étais appuyée émit une subtile crépitation — le bois rugueux, ainsi que la main d'un squelette, me caressa l'épaule. Sentant mes entrailles dévorées par la terreur, je m'écartai vivement de ce conifère, plongeai à plat ventre — qui m'avait touchée ? Qui était derrière moi ? Qui se jouait de moi ? Sans surprise, l'écorce suintante de sève était bien en place ; malgré mes observations troublantes, je savais bien que les arbres ne pouvaient ainsi s'agiter.

Mon briquet !

J'extirpai de ma poche le petit allumoir que j'actionnai sur-le-champ. Une clarté vive émana de la solitaire flamme qui se dressa face à la noirceur. Bien que je pusse, grâce à cette lumière, observer ce qui se trouvait à proximité, rien, au-delà d'un mètre, n'était distinguable. Quelle que fût cette bête qui se nourrissait de ma peur, je ne l'apercevrais que lorsqu'elle bondirait sur moi. Je tournai mon minuscule flambeau vers la gauche, puis vers la droite ; le feu faisait naître tout autour des ombres qui bougeaient en suivant sa cadence. Cette danse macabre des ombres prit une tournure inquiétante, lorsque certaines d'entre elles se mirent à suivre un rythme indépendant : les corps opaques se transformèrent, se joignirent ou se divisèrent. Incapable de mettre fin à la flexion de mon pouce, qui prolongeait la valse du flambeau, je vis chacune des ombres sur le sol se muer en des formes humaines, qui se mirent en marche vers moi, lentement, ainsi qu'une armée de revenants. Je cherchai infructueusement autour de moi le phénomène pouvant expliquer cette irréelle anormalité, car je le savais bien, maintenant : cette forêt était hantée ! Les soldats de brume élevèrent leurs bras avec un synchronisme complet, qu'ils pointèrent vers l'arbre derrière moi. Le feu cherchait-il à me montrer un indice ? Afin d'en avoir le cœur net, je pivotai sur moi-même : une sève rouge, identique au sang, coulait le long de son écorce à grosses gouttes épaisses. Par la lueur flageolante de mon briquet, j'aperçus, à l'arrière de mon épaule, ce même sang imbiber mes vêtements déchirés. Frappée de dégoût, je voulus retirer ma blouse — le tissu, comme si la sève tentait de pénétrer dans ma chair, s'était collé à ma peau, et ce ne fut pas sans une douloureuse déchirure que je parvins à ôter mon vêtement souillé. Peu m'importait le froid ambiant et l'humidité qui l'empirait : j'avais chaud comme en plein enfer.

Ma flamme s'éteignit lorsqu'un vent se leva en sifflant par chaque

fissure qu'abritait la forêt. Il semblait provenir de tous les sens simultanément ; les branchages se tordaient vers les cimes comme des corps écartelés. Des tourbillons d'épines, ici et là, virevoltaient avec tant d'énergie que je craignis qu'elles pussent me transpercer la peau. Cherchant à me protéger de ces déferlements, je m'enveloppai de ma blouse que j'avais naguère jetée au sol. Le rugissement du vent rageait en emportant même les cailloux dans son sillage. Je me croyais au bout de mes peines lorsqu'un éclair tonna dans son éclat aveuglant de lumière ; le sol trembla si fortement sous moi que de ma position assise je perdis légèrement l'équilibre qu'il me fallut maintenir de mon coude éraflé. Et lorsque gronda longuement le tonnerre, je crus entendre le grognement d'une créature à quelques mètres de moi.

Le vent cessa subitement.

Une accalmie. Un silence.

Comme une enfant abaisse sa couverture sous ses yeux au terme d'un cauchemar qu'elle croit bien réel, j'ôtai ma blouse en lambeaux de mon visage. Je revis, voilés d'obscurité, ces mêmes troncs d'arbre face à moi. Ils s'étaient à nouveau déplacés, regroupés, et formaient à présent une sorte de mur, une ligne bien droite. La poignée du revolver glissait dans ma paume moite. Je tâtai la terre de chaque côté de moi afin de mettre la main sur le briquet que j'avais échappé, en vain ; les bourrasques avaient dû l'emporter là où je ne l'aurais jamais retrouvé. Je profitai de cet instant pour évaluer l'état de mes jambes : mes muscles étaient crispés comme un ciment qui se fige. Un bruit étrange se rendit à mes oreilles attentives : on aurait dit des dents qui s'entrechoquaient. Je fermai ma mâchoire, pensant que ce bruit provenait de mon propre grelottement de peur ; le claquement n'en devint que plus prononcé. Tout à coup, un halo de lumière apparut droit devant moi, réfléchi sur le métal étincelant du canon de mon arme à feu : une créature immonde avait ses prunelles éteintes dardées fixement sur les miennes. Ses lèvres cyanosées, l'enflure généralisée de son visage livide, de même que ses cheveux mouillés et couverts d'algues et de débris trahissaient une mort par noyade — il ne faisait nul doute, au vu de cette apparence repoussante, que cette femme, si elle n'était guère déjà morte, était sur le point de trépasser. Je reconnus, à travers la hideur de ce corps repoussant, je ne savais quoi de familier, ce qui n'enlevait rien à l'effroi qu'il m'inspirait. Elle poussa un râle grinçant en faisant un pas claudiquant dans

ma direction. Sa colonne vertébrale, horriblement fracturée, s'élevait plus haut encore que sa tête ; des lambeaux de chair provenant de ses jambes et de son dos tailladés glissaient dans son sillage ainsi que la traînée d'une robe en peau nécrosée. Un élan d'adrénaline parcourut mes veines assoupies lorsque la créature exhiba sa dentition pourrie dans un hurlement sinistre, et je me redressai d'un bond, insensible aux crampes qui me mordaient les jambes.

Fuir. Aussi loin que je le pouvais.

Je contournai l'arbre à la sève sanguinolente, prenant garde à ses hautes racines, tandis que grognait de plus belle la noyée qui me pourchassait. Ce fut une impasse qui se dressa devant moi : tous ces arbres qui s'étaient mus devaient s'être déplacés de nouveau, puisqu'ils formaient alors une barrière infranchissable. Où que se portât mon regard, je ne vis que cette cloison de bois se prolonger dans l'obscurité. Je fis volte-face, en proie à la plus ébranlante panique que puisse supporter le corps humain, braquant mon pistolet à la tête du monstre qui boitillait dans ma direction. Plus que quelques mètres nous séparaient ; je n'avais plus d'endroit où fuir, ni même reculer. Quelque chose m'empêchait de tirer.

Qui était cette femme ?

Bien que doutant de son identité, il n'y avait aucun doute quant à ses intentions : lorsqu'elle fut suffisamment près de moi, elle éleva ses deux bras où s'étendait la gangrène pour les porter à mon cou. Incapable d'appuyer sur la détente, je laissai la noyée me griffer la peau que ma blouse déchirée avait laissée nue, me rouer de coups si violents que mon diaphragme fut écrasé ; mes poumons d'un seul coup se vidèrent de leur air, et tandis que ses poings osseux me brutalisaient d'autant plus qu'une bague scintillait à ses doigts, son horrible cri fouetta mes tympans. Mes paupières clignèrent, mon corps ploya, puis mon index fléchit : dans un fracas assourdissant, le revolver cracha une balle qui transperça le crâne ramolli du cadavre marchant. D'excessives éclaboussures d'un sang verdâtre jaillirent vers le ciel — des gouttes innombrables me tombèrent dans les cheveux qu'elles engluèrent. Partout sur mon corps s'écrasait cette égoutture dégoûtante ; c'était à croire qu'en lui éclatant la cervelle, j'avais crevé le ciel où fermentaient depuis des siècles les carcasses putréfiées des anges. En détournant mes yeux de cette averse immonde, force fut de constater que l'infâme macchabée s'était volatilisé. Un second éclair, dans

son fracassant rugissement, déchira le ciel et s'abattit à mes pieds dans toute l'insolence qu'il avait de s'attaquer à ma petitesse parmi les hautes cimes. Mon corps fut projeté dans les airs, comme si mon pied s'était posé sur une mine, et j'ouvris à nouveau des yeux transis d'effarement.

Je me trouvais ailleurs.

L'écoulement d'un ruisseau clapotait tout près de ma tête enchevêtrée dans les herbes. En voulant inspirer pour reprendre mon souffle, une poignante douleur me ramena à la réalité : mon sternum était encore écrasé contre un rocher à demi enfoncé dans le sol, et dont l'excroissance la plus effilée broyait mon plexus. Gémissant de douleur, je me laissai retomber sur le côté. Mon corps entier me causait une vive souffrance. Un bref examen des alentours me confirma que le clapotis ne venait pas d'un ruisseau, mais des continuels écoulements de l'eau de pluie, qui longeaient la pente escarpée au bas de laquelle j'étais échouée. La clarté fugace et aveuglante d'un éclair illumina la côte qui gardait les traces de cette chute dont je n'avais aucun souvenir ; au sein des feuilles mortes recouvrant le sol, des traînées boueuses indiquaient précisément le passage de mon corps. Que m'était-il arrivé ? Et cette défunte, avait-elle été réelle ? Je disloquai le barillet du revolver que je trouvai à mes côtés pour en évaluer le contenu. Des six balles qu'il pouvait contenir, il en restait quatre.

Le Docteur en avait tiré une.

Le garde avait reçu l'autre en pleine tête.

Et le monstre ?

Vraisemblablement, je venais de traverser le plus horrible et réaliste cauchemar de ma vie.

Serrant des dents dans une tentative désespérée de contenir ma souffrance, je parvins à me mettre en position assise. Il me fallait boire. Mes mains jointes, maculées de terre et de sang, firent office de vase percé pour contenir la pluie de l'orage. L'eau, d'après ce que j'en discernais dans la noirceur mourante, était claire et limpide. Quelques gorgées me confirmèrent que cette averse était pure, en plus de me procurer je ne savais trop quelle aura de protection. J'avais l'impression, en effet, que la pluie m'entourait tel un bouclier, qu'aucune créature n'oserait se montrer tant qu'elle durerait. Le bruit n'était plus suspect ; il était constant. Trempée des cheveux aux bas, je me laissai bercer par l'orage comme par les bras de mère Nature.

Je reprenais enfin mon souffle.

Chapitre 6

Le soleil n'était pas encore levé par-delà les frondaisons que ses premiers rayons perçaient l'obscurité comme des glaives d'or ; la noirceur fut chassée par la pénombre. Bien que l'averse se fût dissipée, mes vêtements — ou ce qu'il en restait — étaient si trempés que j'eusse pu les tordre pour m'abreuver. La lumière me permit d'étudier plus attentivement les alentours : j'étais au bas d'un ravin, parmi des pierres, des souches et quelques ossements charriés par les crues. De toute évidence, je n'étais pas le seul être vivant à s'être fait surprendre par ce précipice par le passé. Un tissu prisonnier d'une branche ballottant telle une rouge oriflamme attira mon attention : en l'arrachant, je reconnus ma propre blouse. Désormais importable, elle était de plus souillée d'une matière visqueuse et écarlate, qui lui conférait cette couleur m'ayant captivé l'œil. Par endroits, le sang, s'il en était, s'était coagulé en minuscules ellipses ; de par leur aspect résineux, elles auraient aisément pu être confondues à de l'ambre. En plissant les yeux, je notai qu'à l'intérieur de certaines d'entre elles se trouvaient, pareils à de minuscules fossiles, des cils, des cheveux et des fragments d'ongles.

Je fis un tour sur moi-même, indécise quant à la direction à emprunter. Il importait plus que tout que je ne tournasse plus en rond ; mes jambes ankylosées ne supporteraient pas un autre jour de course effrénée. Vraisemblablement, j'avais glissé du haut de ce ravin ; c'était donc dire que je venais de cet endroit. Le haut de la vallée encaissée me semblait plus sombre que tout le reste de la forêt, comme si les rayons solaires ne parvenaient à y entrer. Des images confuses de la nuit refirent surface dans mon esprit encore troublé. Ces mêmes frissons qui me firent trembler firent se dresser une fois de plus les poils sur mes bras couverts d'entailles. Une partie de cette forêt était hantée ! Je ressentis soudainement l'urgence de m'éloigner le plus possible d'ici. En suivant mes traces imprimées dans la boue jusqu'au lieu de mon éveil parmi les débris avalés par le ravin, j'entendis des couinements saccadés. Ayant encore vives en ma mémoire les apparitions qui avaient failli me tuer dans mes songes, je brandis illico

mon revolver. J'avais encore quatre balles à tirer.

Et cette fois, je n'hésiterais pas à fusiller quoi que ce fût.

Le cri aigu se répéta plusieurs fois, me fournissant plus d'indices que nécessaire pour en déterminer la provenance. C'est parmi un amoncellement d'ossements encore charnus que je l'aperçus : une colombe, dont la patte était coincée entre deux pierres, gémissait farouchement en essayant de se déprendre. D'après son état, je devinai qu'elle était prisonnière depuis plusieurs jours : elle n'avait plus que quelques plumes sur les os et semblait si fragile qu'un seul coup de pied l'eût brisée. Une légèreté s'empara de moi — par une inexplicable sollicitude, le fait de me savoir moins misérable que cet animal me rendit moins amère.

— Qu'est-ce que tu fais là ! m'égayai-je avec cette voix qu'ont les mères devers leurs petits-enfants. Es-tu perdue ?

Je m'approchai lentement, soucieuse de ne pas lui causer un pire affolement. Attitude curieuse pour un tel animal, ce dernier soutint mon regard comme s'il parvenait à comprendre chacun de mes mots. La tête basse, la colombe donna doucement du bec à quelques reprises à la main que je lui tendis. J'aurais tant aimé lui offrir de quoi se mettre sous la dent ; or j'étais moi-même affamée et n'avais aucune provision.

— Fais attention, je vais soulever la roche qui te fait du mal.

J'avais, depuis aussi longtemps que l'attestait ma fragile mémoire, témoigné d'un plus grand respect pour les animaux que pour les êtres humains ; ces premiers n'étaient motivés, d'après ce que j'en savais, du moins, que par l'instinct de survie. Même les plus carnassiers des fauves avaient un immense respect de la vie ; leur cruauté n'était pas cruelle ni violente leur violence. Les hommes, depuis toujours et à jamais, étaient quant à eux encrassés par la concupiscence et la haine, legs empoisonné d'une conscience profonde et vulnérable. J'en avais subi les preuves les plus suffisantes et irréfutables qui soient.

Du coin de l'œil, je crus voir imperceptible la colombe hocher la tête. La pierre était grandement plus lourde que je me l'étais imaginée ; tenter de la soulever me confirma une fois de plus le piteux état dans lequel se trouvaient tous mes muscles. Avec un bruit de succion, l'encombre fut extirpé de la boue — la colombe n'attendit pas pour s'écarter du danger. Sa démarche boiteuse témoignait d'une douleur, voire d'une foulure, mais elle parvenait néanmoins à marcher encore sur ses deux pattes. Je me serais

attendue à ce qu'elle prît la fuite séance tenante — son comportement s'avéra des plus singuliers : le columbidé s'assit comme face à son maître en attendant que je ne relâchasse la pierre en expulsant tout l'air contenu dans mes poumons. Nous nous fixâmes par la suite mutuellement ainsi que des amis de longue date qui se retrouvent. Elle poussa un pépiement impatient en agitant sa tête soyeuse. Voulait-elle jouer ? Cherchait-elle à me transmettre un message ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? l'encourageai-je d'une douce voix tout en m'accroupissant pour m'approcher de sa petite hauteur.

Elle gazouilla de nouveau, me causant un froncement de sourcils. Son cri aigu avait eu l'intonation d'une parole, comme provenant d'une voix étouffée par des dizaines de hurlements. En revanche, je n'aurais pu identifier les mots qu'on cherchait à me transmettre dans cette langue étrangère.

— Répète ! dis-je, fascinée. Répète ce que tu dis !

La colombe battit faiblement de ses ailes fanées. On aurait dit qu'elle voulait s'assurer de notre intimité, qu'elle sentait une présence autre parmi les bois.

— Suis ! glapit l'animal. Suis-moi !

Cette fois, cela ne faisait plus aucun doute : cet oiseau blanc avait l'étrange faculté de parler. Malgré ma subjugation, je hochai affirmativement la tête. En réponse à mon approbation, il fit demi-tour et se mit en route entre les arbres. Je me serais attendue à devoir courir à toute vitesse pour le suivre ; sa petite taille lui permettait aisément de parcourir un terrain aussi impraticable que celui-ci. Or, il avançait à mon rythme, se refusant à s'aider de ses ailes, s'assurant régulièrement que j'étais toujours près de lui en obliquant sa petite tête. Quelquefois, le soleil se faufilait entre les feuillages denses. J'en profitais pour me baigner dans sa lumière caressante — j'étais fort loin de m'être lassée de cette douce chaleur qui m'enserrait comme les bras du ciel. Par ailleurs, après une nuit aussi horrible que celle que j'avais traversée, je ne voulais pas perdre une seule seconde de cet ensoleillement par lequel toute peur s'évanouissait. Je ne devais en revanche pas me soumettre à la tentation de fermer les yeux pour mieux savourer ces instants de liberté, car il me fallait faire preuve d'une vigilance constante pour éviter d'écharper plus encore mes bras — n'ayant le torse vêtu que d'un soutien-gorge, chaque branche représentait un potentiel danger. Pour

la première fois depuis mon évasion de l'institut, je me sentis suffisamment en sécurité pour ranger mon revolver. Mes doigts avaient été crispés si longtemps autour de sa poignée qu'ils en gardaient une certaine fragilité. La colombe et moi avançâmes un long moment. Bien sûr, je n'avais aucune idée de l'endroit où elle me conduisait, mais je n'avais non plus de raison de me méfier. Ne lui avais-je pas sauvé la vie ? Je m'arrêtai plus tard lorsque nous croisâmes de petites baies. Une ramification rougeâtre, presque violette, s'achevait par des fruits blancs ressemblant à des bleuets sauvages. C'était un arbrisseau merveilleux. Désirant d'abord m'accroupir, je tombai forcément assise, mes jambes peinant à supporter le poids de tout mon corps dans leur flexion. Mes deux cuisses reposant contre le sol humide, je cueillis quelques-unes de ces baies laiteuses dans ma main comme autant de perles brillantes. Mon compagnon s'approcha de moi, renifla ma trouvaille. D'après sa réaction, je devinai que ces fruits risquaient également de tomber dans son estomac. Je savourai la chair juteuse et insipide d'une baie — leur amertume et les noyaux nombreux rendirent cette expérience gustative déplaisante et me convainquirent de m'en départir. Pour la première fois depuis notre rencontre, j'osai poser ma main sur le plumage doux de la colombe. Elle répondit à mes caresses en se couchant à mes côtés.

Nous méritions, elle et moi, une pause.

Péniblement, je me relevai pour trouver un coin plus confortable : non loin de là, je repérai un rocher bordé de bosquets qui nous offrirait un peu d'intimité et une protection contre les regards — je ne devais surtout pas oublier qu'à cette heure, on devait mener des recherches intensives pour me retrouver. Aussi fus-je étonnée de ne pas avoir encore aperçu d'hélicoptères traverser le ciel. D'un geste naturel, je plongeai ma main au fond de ma poche et en retirai mon briquet pour allumer un feu. Ce n'est qu'une fois dans mes mains qu'il me causa un curieux sentiment — ne l'avais-je pas égaré, la nuit dernière ? En l'observant, je notai la présence d'algues — je le sus d'après l'odeur marine qui s'en dégageait — et de cheveux coincés dans la molette — ces derniers étaient bien trop longs pour être miens ! Et que dire des algues... je doutai fort que celles-ci se fussent trouvées là alors que le Docteur Charron l'avait en sa possession. J'enflammai la minuscule mèche imbibée d'essence avec succès ; il fonctionnait malgré ces étrangetés. C'était tout ce qui m'importait, à

présent.

Je n'aurais jamais eu l'idée d'allumer un feu en pleine nuit, ni même en plein jour, étant donné que la fumée seule risquait de révéler l'endroit où je me cachais, mais je savais qu'avec du bois sec je parviendrais à contenir l'échappement de particules en suspension. Ce ne fut toutefois pas aussi facile qu'escompté : en raison de l'orage, la plupart des souches et des branches étaient encore gorgées d'humidité. Tandis que j'étais affairée à trouver du bois, mon compagnon vagabondait de son côté. Lorsqu'un amoncellement de bois suffisant fut érigé, j'ajoutai de l'écorce que j'embrasai. Les premières flammes eurent un effet apaisant ; il n'y avait que le feu pour reconforter autant sans parole. Mes yeux se perdirent dans ses couleurs chatoyantes. Je pris place sur un coussin moelleux de mousse verte. Quel bonheur ce fut de retirer mes chaussures et bas trempés ! L'air glissait entre mes orteils comme s'ils en avaient été privés durant des décennies. Cette ivresse me donna l'envie de me dénuder tout entière : je me dévêtis de mes pantalons et sous-vêtements. Chaque brise était une caresse envoûtante ; je savourais enfin la liberté à travers chaque atome de mon être. Le fait d'être nue et de me savoir à l'abri du moindre regard avait un étrange pouvoir affriolant. Je me tordis de volupté contre la mousse qui chatouillait mon dos ; la douleur de mes entailles et meurtrissures s'évanouit face au plaisir que j'éprouvais. Mon corps m'appartenait enfin. Je voulais le redécouvrir, l'apaiser, le satisfaire — après avoir été l'objet de satisfaction d'un désir qui n'était le mien, la jouissance était un plaisir qu'il me fallait réapprendre à vivre plutôt qu'à forcément offrir. J'avais cette impression de trouver un objet cher égaré depuis des années ; cette idée vague était à bien des égards comparable à la vue du soleil après une éternité de ténèbres. Mes doigts caressèrent doucement mes lèvres lubrifiées ; la tendresse m'était d'amoureuses paroles susurrées dans une langue étrangère, mais dont l'inclinaison douceuse, pareille à une mélodie langoureuse à laquelle nulle oreille n'est indifférente, la rendait intelligible. J'appris de nouveau ce que c'était que d'être respectée ; la violence et l'érotisme se scindèrent ; l'azur et la noirceur se dissocièrent de ce ciel rougeoyant où se consumait mon existence. Quel bonheur de se combler soi-même ! Mes doigts effleuraient mon clitoris avec la légèreté d'une plume, je frémisais de plaisir. La chaleur des flammes de concert avec le feu qui brûlait en mon sein éveillèrent une partie de moi que je croyais à

jamais éteinte. Ne pouvant contenir ce reflux de volupté, j'empoignai dans un spasme mes seins de ma main libre. Mon cou arqué vers l'arrière poussa un long gémissement ; mes jambes se tordaient de délice. Il aurait fallu plus que des mots pour décrire la légèreté qui m'enveloppa ; des images confuses de pays que j'ignorais, d'après-midi près de la mer, de palmiers balancés par le vent, de montagnes et de récifs accompagnèrent la montée de l'orgasme. Simultanément, je me retrouvais partout au monde où régnait le bonheur, où chantait la beauté. Chaque souffle que j'expirais avec enivrement était ce vent qui balayait les cimes. Et ma gorge poussa des cris de plaisir ; je sentais mon corps s'enfoncer dans la mousse soyeuse jusqu'à se mêler à la terre. Cette mort était la plus belle que j'eusse vécue.

Ce fut à ce moment que revint la colombe — en l'apercevant, je n'éprouvai aucune gêne de ma nudité. Toute tension, toute douleur s'étaient dissipées. Je me redressai, fraîche comme une fleur éclos. Mon compagnon tenait quelque chose en son bec — lorsqu'il fut près de moi, je constatai qu'il s'agissait d'un écureuil. On m'avait apporté le petit-déjeuner ! Il déposa sa proie sur le sol, me contemplant ensuite avec fierté. Jamais je n'aurais cru qu'une colombe pût s'en prendre ainsi à des petits mammifères ; disposait-elle seulement de griffes ? Quant à ce bec, je doutais fort qu'il pût tuer quoi que ce fût — à coup sûr, cet écureuil fut trouvé mort. Certains auraient peut-être été répugnés à l'idée de consommer ce rongeur. Quant à moi, je n'hésitai pas une seconde avant de saisir le canif parmi mes vêtements empilés près du rocher qui me servait d'abri. Sans trop savoir ce que je faisais, je coupai d'abord la queue du petit mammifère, puis sa tête. L'amusement que me procurait cette boucherie improvisée m'étonnait. Afin de procéder à l'éviscération, je plantai la pointe de mon canif dans son minuscule thorax, que je sciai méticuleusement. D'un geste dépourvu de toute réticence, j'ôtai les organes inutiles de son abdomen. Quant à sa fourrure, la dépecer m'apparaissait trop laborieux ; je repérai une branche solide avec laquelle embrocher l'écureuil. Les flammes se seraient chargées du reste.

L'odeur de la chair qui rôissait m'allécha. La générosité de la colombe m'apparaissait d'autant plus admirable qu'elle était aussi affamée que moi. La branche léchée par les flammes menaçant de se rompre, je retirai mon repas du feu. Difficile de dire si la cuisson était adéquate : l'extérieur était carbonisé, alors que l'intérieur était encore saignant. Mais qu'importait !

J'attendis qu'il refroidît, puis en engloutis une première bouchée.

La chair était molle, d'une texture qui s'apparentait à une pâte crue. Le goût était désagréable, mais mon estomac gargouillait tant que j'aurais sans doute pu avaler un bien pire repas. N'ayant guère jeté de branches supplémentaires, notre petit feu s'éteignit de lui-même tandis que je mâchais les dernières bouchées de viande. Malgré le peu de nourriture dont je disposais, je choisis d'en garder quelques morceaux que je rangeasse dans le fond d'une de mes poches. Peu m'importait qu'ils salissent mes vêtements ; ces derniers étaient déjà maculés de boue et de sang. Le temps était venu de reprendre la marche.

Après avoir revêtu mes vêtements (ou ce qu'il en restait), j'emboîtai le pas de la colombe qui progressait avec la même assurance entre les arbres. Il était infiniment plus agréable d'errer dans la forêt en plein jour. Malgré tous mes efforts pour éloigner ces images de ma conscience, je revoyais fréquemment cette morte qui m'avait attaquée au courant de la nuit. Ce cauchemar avait eu l'air si réel... Longtemps, mon corps aurait gardé dans sa chair le souvenir de ces frissons, de cette main osseuse et froide s'agrippant à lui, de ce sang glacial qui l'avait aspergé...

Parfois, la colombe s'arrêtait pour pointer son bec d'un côté ou de l'autre. Visiblement, elle suivait une piste. Tandis que la plupart des animaux se fient à leur odorat, celui-ci semblait n'utiliser qu'une étrange mémoire. Il s'agissait là d'un autre mystère que je ne parvenais à élucider : pour une raison qui m'échappait encore, j'avais complètement perdu le sens de l'odorat. Je me demandai, approchant vainement mon nez percé d'une timide fleur s'étant frayé un chemin entre les feuilles mortes, si elle épandait le même parfum que ces baies amères que j'avais goûtées plus tôt cette journée-là.

Nous croisâmes un ruisseau auquel nous crûmes bon de nous abreuver. Je ne me rendis compte que ma gorge était à ce point sèche qu'en avalant mes premières gorgées ; je commençais à m'habituer à ce mode de vie. Le soleil se mirait dans les flots clairs qu'il recouvrait d'un rideau de diamants. La nature était un véritable trésor.

Autant j'appréciais cette promenade dans les bois, autant je redoutais la tombée latente de la nuit. Lorsque le soleil commencerait à se coucher, il me faudrait absolument me trouver un abri, fût-ce une caverne étroite. Malgré l'ombre que projetaient les feuillages ainsi que de gigantesques

parasols, j'avais chaud à suer abondamment. Ce fut accompagnée des gazouillements radieux des oiseaux que je traversai l'après-midi. Malgré les kilomètres parcourus, aucune trace d'un village ou d'une route n'avait été repérée ; plus d'un, dans ma position, aurait cru que cette forêt ne se terminait jamais. L'idée, que je jugeai d'abord idiote, à force de réflexions commençait à s'emplir de sens — et si l'institut était situé dans un recoin perdu, et que je marchais sans le savoir vers le nord ? Des semaines entières de marche pénible ne m'auraient conduite qu'à une végétation plus grêle et à des températures froides...

Le ciel prit une teinte orangée. Ce fut pour moi le premier signal : je sifflai pour que s'arrêtât la marche de l'oiseau, qui revint sur ses pas. Je m'accroupis face à lui en lui caressant chaleureusement les plumes.

— La nuit va tomber, lui dis-je, craintive. Nous devons nous trouver un abri.

Sa tête s'agita avec enthousiasme. Elle avait une idée en tête !

Chapitre 7

J'avais, naïvement peut-être, cru que mon guide n'en aurait eu que pour quelques minutes ; or nous marchions encore une heure après la formulation de ma requête. Le ciel s'obscurcissait, plus menaçant encore qu'une lame posée contre ma gorge. Quelquefois, la colombe s'immobilisait, pointait son bec inquisiteur vers les cimes. Elle avait, je devais l'avouer, perdu la piste qu'elle suivait ; nous errions depuis lors avec la même confusion, elle et moi. Mes appréhensions se confirmèrent lorsqu'elle se retourna vers moi après s'être arrêtée. D'un gazouillement dépité, elle m'informa qu'elle n'avait plus la moindre idée de la direction à emprunter. L'estomac noué, je repris la tête de cette marche sans fin en m'engageant une fois de plus dans les broussailles. La visibilité s'amenuisait à une vitesse effarante. L'inquiétude me fit presser le pas.

Le terrain boisé décrivit une pente à pic, que je n'aurais pu gravir sans l'aide des branches qui me servaient d'appuis. Essoufflée, désespérée, les brefs instants d'extase vécus plus tôt ce même jour m'apparaissaient si distants que je n'aurais su dire s'ils avaient été vécus dans une autre vie. Chaque énergie qu'épuisaient mes jambes et mes bras pour me mouvoir était plus douloureuse que la précédente ; mes muscles tendus recommençaient à me faire souffrir.

Je ne résisterais pas encore longtemps.

La colombe me suivait-elle encore ? Je n'en savais rien, ni n'avais-je la force de m'arrêter pour m'en assurer — étant bien au fait de mon état actuel, je savais qu'à prendre une pause, fût-elle de quelques secondes, je ne parviendrais jamais à me remettre en marche. Quant au bruit qu'auraient émis ses pattes s'enfonçant délicatement dans les feuilles mortes, il aurait été entièrement couvert par les feuillages que fouettait le vent qui se levait. La nuit s'annonçait, cette fois encore, impitoyable.

De la même manière que l'on retient la main d'un être cher tombé d'un précipice en sentant ses doigts glisser de plus en plus au creux de sa paume, je déployais un effort constant pour m'empêcher d'éclater en

sanglots et de me recroqueviller en position foetale, sachant que, tôt ou tard, je finirais par craquer.

Par ici...

Cette fois, ma tête se retourna vivement : ces mots avaient été murmurés tout près de mon oreille !

Que des feuilles projetées par les bourrasques.

Que des arbres tordus qui craquaient.

Et la colombe qui avait disparu.

J'avais dû confondre le bruissement du vent avec ces mots ; il n'y avait personne dans ces bois. Pourtant, doutant de mes propres convictions, je fis quelques pas vers la provenance de cet étrange murmure. Je parvenais mal à discerner les formes dans l'obscurité : était-ce un tronc calciné ? Un menhir couvert de lichen ? Je repris en main mon revolver, et de l'autre mon briquet que j'enflammai sans plus attendre.

Ce n'était ni une souche ni un rocher.

C'était l'entrée d'une grotte.

La chance me souriait-elle enfin ? J'en doutais encore : ce renforcement de pierre et de terre pourrait bien être le repaire d'une bête redoutable. Tremblante à l'idée de buter contre un nœud de vipères, j'approchai mon allumoir du sol pour en discerner les détails. La clarté de la flamme avait pour effet pervers d'assombrir plus encore tout ce qui se trouvait hors du rayon de son halo de clarté. La grotte, en plus d'être étroite, avait une paroi supérieure basse, de telle sorte qu'on ne pouvait y entrer qu'en se positionnant de côté et accroupi. La pierre effleurait ma poitrine et mon dos, mon visage s'engluait dans maintes toiles d'araignées sans que je disposasse de l'espace pour les en ôter. La panique s'empara de moi. Je voulus faire marche arrière : mon genou se heurtait incessamment à une proéminence rocheuse et ne pouvait remuer. De même, mon torse semblait trop large pour s'immiscer entre les parois que je venais tout juste de franchir !

« Contrôle ta respiration... Tout ira bien... », me dis-je sans me convaincre.

Un chatouillement m'horripila la nuque ; j'y sentais les longues pattes d'un insecte remuer, ses antennes frétiller. Comme je ne pouvais libérer mon affolement par des gestes, je poussai des cris de dégoût en cherchant par tous les moyens à hisser mon coude pour dégager l'insecte de mon

épaule. Indifférente aux saillies de la pierre qui ajoutèrent des entailles aux coupures déjà présentes sur ma peau, je m'extirpai du passage rétrécissant et me retrouvai à plat ventre à l'intérieur de cette caverne, où le bruit de mon corps percutant le sol froid fit longuement écho dans les profondeurs. Le renvoi des ondes sonores se répétant attesta l'immensité de ce souterrain. Ma chute avait été d'autant plus douloureuse que j'avais gardé en mes deux poings serrés mon briquet et mon arme à feu. Terrifiée, j'élevai à la hauteur de mes yeux le dispositif pyrotechnique et actionnai la molette : le feu projeta sa fidèle lumière tout autour. La section de la grotte où je me trouvais à cet instant était relativement restreinte : l'illumination flageolante du briquet suffisait à en dépeindre les murs, hormis le plafond et un passage qui s'enfonçait plus loin que je ne le voulais savoir.

Derrière moi, la fissure par laquelle j'étais entrée s'était entièrement refermée ; étais-je tombée de plus haut ? Quelques tours sur moi-même m'étourdirent. Cette caverne, de même que l'insidieuse forêt qui m'avait menée jusqu'ici, n'était pas normale ; je n'avais nul besoin d'en obtenir d'autres preuves. Je me tournai vers le tunnel, vers cette seule issue que j'aurais inévitablement à emprunter, comme l'on se tournerait vers son rival dans une arène.

Bien qu'essayant par tous les moyens de me convaincre de ma détermination et de mon courage, rien n'aurait su taire ma peur ni camoufler l'inquiétude que j'avais de ne jamais trouver la sortie de ce souterrain. Je ne pouvais distinguer les odeurs dont l'air était empreint, mais n'étais pas indifférente à sa lourdeur ; des picotements me firent éternuer, et je cherchais mon souffle avec un plus grand effort qu'à l'extérieur.

La flamme du briquet était mon plus grand allié ; mon seul. En plus de braver mes douleurs musculaires, je devais progresser aussi rapidement que possible, par peur qu'elle ne s'éteignît. Le passage s'enfonçait plus encore dans la terre ; la température, déjà insupportable, gagnait en degrés au fil de mon avancée. J'étais à ce point agitée qu'une goutte d'eau s'écrasant sur mes cheveux me faisait sursauter. Par moments, la lumière du briquet éclairait des insectes qu'elle effrayait. Je me méfiais de tout, y compris de ma propre ombre — comment savoir si elle ne se retournerait pas vers moi ? À cette pensée, j'observai ma réflexion ténébreuse sur le plancher de pierre ainsi qu'une ennemie. Je crus bon d'agiter mon bras armé, voulant m'assurer que l'ombre m'obéissait encore.

Mais l'ombre me devança !

Je n'avais pas bougé encore qu'un mouvement avait animé son bras. J'étais si pétrifiée, si près de m'évanouir, que je crus mon ombre plus vivante que moi. Qui était-

elle ? Que me voulait-elle ? La silhouette ténébreuse éleva tranquillement le revolver jusqu'à sa tempe, sur laquelle elle déposa l'extrémité du canon — mes deux bras pendaient pourtant de chaque côté de mon corps ! Mais il y avait pire, infiniment pire : dans ma détresse, je n'avais pas remarqué que je n'en avais plus possession ; mon arme avait disparu ! Poussant un cri de panique, j'éteignis mon briquet, pour que disparaisse l'ombre, et me mis à courir dans la noirceur ainsi qu'une aveugle. Je trébuchai, trébuchai encore — mon ombre, que j'avais crue évanouie sans la lumière, me pourchassait encore ; je le savais d'après ses râles incessants, d'après ses pas roulant contre le roc. Nombre de mes plaies se rouvrirent suite à mes chutes. Je ne pouvais continuer ainsi. La terreur au fond de la gorge, je freinai brusquement, mes pas glissant sur les pierres humides. Mes yeux ruisselants de larmes ne distinguaient rien dans les ténèbres qui m'encerclaient. Et mes oreilles... j'aurais voulu me les arracher pour ne plus entendre ces pas, maintenant boiteux, qui s'approchaient inexorablement.

— Qui êtes-vous ! hurlai-je de ma voix cassante.

Ce ne fut pas une question, mais une supplication qui ne trouvait ses mots, à laquelle seul mon écho rendit une réplique. Aux bruits des pas s'approchant se joignirent le glissement sonore des lambeaux de chair effleurant le sol, ainsi que les craquements osseux des membres désarticulés de cette femme cadavérique que je devinais à présent.

— S'il vous plaît..., gémis-je en larmoyant de plus belle.

J'élevai le briquet avec la lenteur de celui qui gravit les marches de l'échafaud — il me fallait affronter cette apparition, quoi que j'en pensasse —, puis l'actionnai en ne pouvant garder qu'un œil ouvert. Ce qui apparut d'abord dans ma vision fut des pieds, ou ce qu'il en restait, trempés dans une flaque d'eau miroitante qui couvrait toute la surface de la caverne : deux moignons, noirs d'une peau calcinée, semblaient avoir été déchiquetés par les crocs incandescents de démons affamés ; la raison de cette claudication devint de la plus horrible évidence. Craintivement, j'élevai mon regard, qui longea ce corps déformé, chaque détail de cette décomposition,

de cette chair noyée et pourtant vivante, jusqu'à ce qu'il croisât le sien, où scintillait cette même animosité qui m'avait tant effrayée la nuit passée.

Une diversion me permettrait peut-être de m'échapper ! Si ce monstre cherchait à me dévorer, les restes de la viande consommée plus tôt ce jour-là feraient un excellent appât. Je fis courir mes doigts tremblotants le long de ma poche saillante : elle s'y trouvait toujours ! Ma main se referma autour de la viande : naguère ferme, elle était à cet instant si molle qu'elle semblait une bouillie ; j'en retirai, perplexe, une poignée, mais ce que je vis me fit aller à l'encontre de ma propre raison ; cette viande était avariée depuis longtemps, si bien qu'une larve, tirée de son repas, remua entre mes doigts gluants et infects.

Prise sur le vif, je replongeai mes yeux au creux des prunelles du macchabée qui firent de mon imperceptible reflet leur prisonnier.

Qui était cette femme ?

Pourquoi ne la reconnaissais-je pas ?

J'en voulais tant à ma mémoire d'être aussi défaillante, tant à mon passé de me rejeter ainsi ! Malgré tous mes efforts, toutes ces heures passées à explorer les tréfonds de ma cervelle ces nuits à l'institut, rien n'avait ressurgi de tout ce qui précédait mon internement ! Elle se contentait de me fixer, se nourrissant de ma peur comme du plus savoureux festin.

Comme de la plus délicate entrée.

— Pourquoi trembles-tu ? prononça sa voix râpeuse. Es-tu si effrayante que ça ?

— Allez-vous-en ! Je vous en supplie, partez ! hurlai-je, le briquet menaçant de s'éteindre en raison de mon agitation convulsive.

— Comment pourrais-je m'éloigner ? Je suis partie depuis fort longtemps !

Le cadavre tordit ses lèvres bleues en un sourire grotesque. Elle boitilla un peu plus vers moi, ses genoux cagneux craquant par son insupportable démarche. L'importance vitale de me défendre avait déjà cédé au constat de l'impuissance, et je demeurai impassible lorsqu'elle s'accroupit vers moi. Alors que je me préparais à encaisser un autre coup, je fus étonnée de sentir la froideur de sa peau contre ma tempe. Elle voulait me dire un secret.

— Nous séparer, ma chère, ne ferait qu'échanger les rôles...

Je voulus lui poser l'une des multiples questions qui me vinrent alors,

mais une sibillance grinçante suivit sa dernière parole : des vers se tortillant dans tous les sens jaillirent de sa bouche difforme. Je les sentis fondre sur moi tandis que mon minuscule flambeau me glissait de la main, s'enrouler autour de ma tête, me mordre la peau... Criant à m'en briser la voix, je roulai sur moi-même, agitant follement mes bras afin d'ôter ces parasites que je ne parvenais qu'à effleurer, quoi que je fisse. J'avais l'impression qu'on m'arrachait des lambeaux de chair, qu'il ne restait plus que mon crâne là où s'était trouvé mon visage. Du sang par gouttes abondantes s'écoula de ma tête jusqu'à mes cuisses contusionnées.

Et la douleur quitta subitement mon corps, d'une manière si brusque et irréelle que je craignis d'avoir rendu l'âme. Toute sensibilité s'était évanouie de mon corps. Je voulus me redresser, mais je ne sentais ni le sol sous mes pieds ni les murs autour de moi ; je voulus regarder autour, mais il n'y avait pas une étincelle de lumière dans cet océan d'obscurité où je me noyais ; je voulus prêter l'oreille, mais je n'entendais pas même la subtile stridence du silence. Je me trouvais dans un désert des sens. Était-ce cela, mourir ? Ce n'était pas flotter dans l'apesanteur, car cela impliquait d'emblée une conscience de son corps — à cet instant, je n'étais ni lourde ni légère, je n'étais qu'une essence, prisonnière d'un vide dépourvu de toute force. Seule une partie de moi avait été épargnée de cette altération du monde et des choses : mon esprit.

J'étais déjà venue ici.

Où que fût cet endroit, je n'y venais guère pour la première fois.

Où était-ce que je ne l'avais jamais quitté ?

Ainsi qu'une réponse à mon questionnement, un rayon de lumière poignit dans le lointain. Il aurait aisément pu être confondu avec un éclair interrompant sa descente pour s'émerveiller du ciel avant de s'écraser ; ses ramifications étaient identiques à celles d'un arbre à l'envers qui plongerait ses racines dans l'obscurité pour y puiser la lumière. Mon être, ou ce qu'il en restait, s'imprégna de sa brillance à l'instar d'une éponge blanche se gorgeant des larmes d'une orpheline, et je restai, muette et sourde, légère et lourde, bercée par l'immobilité de l'infini.

Des contours indistincts surgirent de la noirceur ; petit à petit, mon corps souffrit d'une sensibilité naissante ; un point douloureux se logea entre mes côtes, grossit, grossit encore, jusqu'à opprimer ma poitrine que je sentais prise en un étau que l'on serrerait infatigablement. Les bruits

environnants ne me furent plus inconnus : j'entendis, comme après des années de surdité, les feuillages malmenés par les vents, le chant monotone des insectes, le frottement de ma jambe effleurant le sol rocailleux...

J'étais encore dans cette même caverne où je me croyais dévorée par les vers.

Cet éclair n'était rien de plus que le soleil se frayant un chemin dans les crevasses de la paroi du souterrain. Quelques toussotements m'éclaircirent la gorge, de laquelle je recrachai d'épais caillots de sang. Je soulevai le pan de ma blouse déchirée, que je fus étonnée de constater sur mes épaules, pour inspecter mon ventre et mon torse : aux coupures, toujours aussi nombreuses, s'étaient jointes des ecchymoses, qui me semblèrent plus douloureuses encore lorsque je les aperçus. La seule bonne nouvelle était qu'il y avait, somme toute, une sortie à cette prison de roche et d'arantèle. J'étais si sale que je me dégoûtais. La sueur, la fange et le sang, sur mes vêtements et ma peau, les avaient rendus poisseux. Ma bouche était si pâteuse que j'avais l'impression d'avoir une cuillerée de farine sur la langue. Tous mes membres étaient agités de spasmes — difficile de dire si ces tremblements étaient le résultat de la peur qui m'habitait encore, de la douleur dont je ne parvenais à m'affranchir, ou de l'étrange et désagréable sensation, que me procurait un sens inconnu de moi-même, selon laquelle le cadavre patientait tout près de l'endroit où j'étais étendue.

Mais le jour avait chassé tous les dangers.

Je le sus dès lors que je fus redressée et qu'apparut dans mon champ de vision une crevasse suffisamment grande pour me permettre de m'y glisser, et par laquelle les brises berçaient les feuillages verts. C'était trop féérique, trop louche... Il aurait bien pu s'agir d'un mirage, ou d'une hallucination — cette forêt m'avait prouvé maintes fois déjà qu'elle était indigne de la plus fragile confiance. Je me traînai péniblement jusqu'à l'ouverture naturelle, où le soleil m'aveugla. Un instant plus tard, j'avais rejoint la fraîcheur de l'extérieur et quitté l'humidité insupportable de la caverne. Je n'aurais su dire combien de temps j'étais restée dans cette caverne ni quels dédales j'avais empruntés ; ce que je savais, en revanche, c'était que je n'étais pas du tout là où j'étais avant d'y pénétrer. Ici, les arbres étaient considérablement plus massifs, vieux de décennies, voire de siècles ; le bois était fort plus aéré, presque dépourvu de broussailles et d'herbes hautes. Égarée, j'avançai comme en pays étranger, cherchant de tous les côtés un

indice qui m'aurait permis de me repérer. C'en était assez de ces errements insensés, de ces folies, de ces déraisons, de ces cauchemars... Je voulais sortir d'ici, ne plus jamais revoir la nuit et son lot de tourments. S'éveiller dans la douleur, souffrir en cherchant son chemin, se terrer dans quelque recoin pour traverser la tombée du jour et recommencer : était-ce donc cela, la liberté ?

J'aurais voulu crier, crier assez fort pour que Thomas pût m'entendre, où qu'il se trouvât alors — ma gorge sèche et nouée en aurait-elle seulement eu la force ? Il m'était rendu si pénible de supporter mon propre corps, d'endurer ma faim, ma soif, mes élancements... Chaque heure, je marchais avec une lenteur croissante — je n'aurais d'autre choix bientôt que de m'arrêter pour en finir. Pour une énième fois dans ma misérable existence, je contemplai le revolver d'un œil larmoyant. Comme je me détestais ! Si la mémoire était ce qui définissait l'être humain, ce qui l'empêchait de passer sa vie telle une mouche à se heurter inlassablement à la même fenêtre en la croyant ouverte, qu'étais-je alors ? Car c'était bien cette existence qui me minait : d'une manière inépuisable, buter contre les mêmes obstacles sans jamais avancer, tourner sur soi-même à s'étourdir, revenir sur ses pas vers un passé égaré dans un abîme, verrouillé sans une clé. En quoi étais-je en somme humaine ? Ma vie tenait plus de celle d'un spectre que d'une femme ; aussi cette balle que je m'apprêtais à tirer ne ferait peut-être que me traverser, se jouer de ma cervelle plutôt que de l'éclater, en filant vers l'azur inaccessible. Je jetai résolument mon dévolu sur mon arme ainsi que sur mon testament.

Ce fut en levant à nouveau le pistolet contre ma tempe que je réalisai que j'avais imité, sans en prendre conscience, mon ombre de la nuit passée. M'attachant à quelque stupide superstition comme dernière espérance, je changeai ma main de position et choisis plutôt d'avaloir le canon du revolver, dont le guidon se frottait désagréablement à mon palais.

Contempler l'azur, les arbres ou fermer les yeux ?

Je détestais tant l'obscurité et savais le ciel si railleur que je me contentai de fixer devant moi. Les sourcils froncés de colère et d'abandon, je cherchai tant bien que mal à me convaincre d'une certitude que je n'avais guère.

Mon index appuya tranquillement sur la détente.

Mes dents claquaient furieusement contre le métal froid du pistolet.

Et je l'enfonçai complètement.

Clic.

Mes yeux s'écarquillèrent d'incompréhension. Mon corps était agité de tels tremblements que je chancelai. Je repris entre mes mains l'arme à feu, dont j'étudiai le contenu du barillet : des six chambres, quatre étaient encore pleines ! L'arme avait-elle cessé de fonctionner ? La crosse me glissa des mains ; le revolver émit un son mat en tombant sur la terre.

On m'avait tout volé, y compris le droit de m'enlever la vie.

Avec la même langueur que l'esclave qui sait vains ses espoirs d'un jour s'échapper, j'avançai vers la forêt comme vers mon inévitable labeur.

Chapitre 8

Je ne réfléchissais plus. Ma conscience s'effritait tel le rocher sans relâche agressé par les vagues impitoyables. Tout ce que je me contentais de faire était d'aligner un pas après l'autre. Si la vie refusait que me m'éloignasse d'elle, c'était qu'elle avait encore à m'offrir. Il me fallait maintenant trouver quoi ? Pour une raison qui m'échappait encore, j'avais malgré tout repris mon arme à feu ; si son mécanisme se brisait sans avertissement, il n'était pas inconcevable qu'il se réparât d'une aussi curieuse et inexplicable manière.

Au bout d'un moment dont je n'aurais su estimer la durée, je me retrouvai face à un boqueteau difficilement franchissable en raison des épines que je distinguais au travers des feuilles et des tiges. Je choisis un passage qui me semblait plus sécuritaire, écartai des rameaux hors de mon chemin à l'aide d'une branche trouvée non loin de là, puis en émergeai sans une égratignure, pour une fois.

Ce qui apparut dans ma vision éblouie me coupa alors le souffle.

Un impressionnant manoir en pierres noires pointait ses trois tours effilées vers le ciel ; de multiples ogives et de hautes voûtes délimitaient des sections du bâtiment où des fenêtres ouvragées et des croisées réfléchissaient la lumière du jour. Haut de quatre étages, il resplendissait par ses colonnes finement décorées de gravure, ses sculptures nombreuses d'animaux et de formes que je ne parvenais à identifier en raison de ma distance. Une élégante véranda avoisinait l'entrée du manoir, que deux lions en pierre habillée de lichen gardaient vaillamment.

Nombreux auraient été ceux ayant hésité avant de s'approcher de cette construction impressionnante — un criminel aurait bien pu y demeurer ! Mais peu m'importait alors ces futilités appréhensions ; ce manoir, s'il n'était pas un mirage de plus, était ce pour quoi je m'étais rendue jusqu'à ce point dans la forêt, ce pour quoi je tenais encore debout malgré ma douleur et mon désespoir. C'était ici que la vie avait voulu me conduire. Mes certitudes en revanche ne pouvaient obvier aux questionnements qui

bourdonnaient dans ma tête : que ferais-je s'il y vivait un homme, voire une famille ? Un rapide examen de ma condition me confirma qu'on ne daignerait jamais m'ouvrir la porte : un revolver en main, mes vêtements en lambeaux couverts de sang et de boue, sans parler de mes cheveux qui, en raison de l'eau stagnante sur les feuillages, étaient si mouillés qu'ils me collaient au visage en me donnant l'air d'une forcenée. À coup sûr, mon apparence risquait de les alarmer, au point de contacter la police. C'était le pire scénario, mais je ne devais pas l'écarter pour autant des possibilités. M'accroupissant dans les bosquets, je me fis plus discrète afin de mieux observer ce manoir surgi de nulle part : à première vue, il ne semblait y avoir personne à l'intérieur ; la cheminée était endormie ; chaque pièce, dépourvue de lumière artificielle ; chaque fenêtre, close. Un bref balayement des pupilles me confirma par ailleurs qu'il n'y avait aucune automobile aux alentours. L'herbe de la cour atteignait une considérable hauteur, arborant parfois de timides fleurs que butinaient des abeilles. Apparemment, on n'avait taillé la pelouse depuis des mois. Se pouvait-il que ce bâtiment fût abandonné tout récemment ? J'en fis le tour à l'abri des frondaisons, attentive au moindre son ou mouvement suspect. Ce que je cherchais était un chemin menant cette riche habitation à la civilisation — il devait nécessairement en avoir un ! Je doutais fort que ses occupants s'y rendissent en traversant la forêt durant des jours comme je l'avais fait. Et pourtant, contre toute attente, je constatai le manoir entouré d'arbres, sans un présage d'une rue ou d'un sentier, ni même de traces d'un quatre-roues, fussent-elles couvertes de végétation. Tout ce que je découvris fut un puits, d'où pendait encore une corde tendue, ainsi qu'un petit étang parmi les arbres au bord duquel flottait une barque. Je revins deux fois sur mes pas, incrédule, avec chaque fois la même conclusion : ceux qui vivaient ici n'avaient gardé aucun contact avec le reste du monde. Ou encore, ils s'y rendaient par voie aérienne à l'aide d'un hélicoptère ; cependant, le toit, par ses formes triangulaires et ses tours, ne pouvait en aucun cas permettre un atterrissage, et il n'y avait sur le terrain aucun indice permettant de confirmer cette hypothèse.

Mon regard se logea sur la porte d'entrée. Il était temps de l'ouvrir. Mais comment ? Devais-je user de force, de ruse ? Valait-il mieux innocemment y frapper en recelant mon revolver sous mes vêtements déchirés ? Mes observations jusqu'alors ne me permettaient pas de

déterminer hors de tout doute que ce manoir était inhabité. Il était en effet possible que ses occupants y vécussent en ermites, ne se contentant de sortir que pour trouver de la nourriture ou de quoi subsister, et de tels individus ne pouvaient qu'être réticents face à la venue d'une étrangère telle que moi. Il était à parier que j'aurais été la première à frapper à leur porte dans la dernière année. Il m'apparut plus prudent de dérober à toute vue mon arme à feu, que je glissai derrière mon dos ; rien ne m'empêcherait, en cas de danger, de l'empoigner de nouveau. Je m'extirpai des bosquets, franchis le terrain aux hautes herbes, gravis les quelques marches en pierre et atteignis le bois massif et sculpté de la porte close. Sans surprise, il n'y avait ni heurtoir ni sonnette, ni même de judas optique. J'élevai mon poing, prête à l'abattre contre la porte — une frayeur me saisit. J'en savais encore trop peu pour passer à l'acte. La véranda, à ma droite, comportait plusieurs vitres, dont certaines donnaient sur l'intérieur de la cossue demeure. Sur la pointe des pieds, je longuai le mur de roc, baissant la tête pour éviter la gueule sculptée d'une gargouille, puis rejoignis la première fenêtre, vers laquelle j'approchai subrepticement mon visage. Celle-ci était presque entièrement voilée de rideaux d'une fine broderie, mais un mince espace en était épargné, et par celui-ci je pus apercevoir l'intérieur après avoir abrité mes yeux de la lumière du jour à l'aide de mes deux mains.

Je n'avais jamais vu un mobilier aussi riche que celui-là : un plancher de bois sombre et verni imitait l'étincelante propreté du marbre, là où il n'était pas recouvert d'un tapis ouvragé et brodé d'or ; des causeuses y déposaient leurs élégantes pattes d'ébène, tandis que leurs coussins de cuir reflétaient la clarté de l'aube ; un piano à queue, couvercle levé, étalait ses cordes métalliques, son clavier d'ivoire ainsi que des feuilles de notes déposées sur le pupitre ; un somptueux miroir, d'une grandeur égale à la mienne, brillait face au vestibule ; des sculptures, par dizaines, garnissaient les étagères et les tables en verre, où avaient également été déposées une théière et quelques tasses en étain ; d'innombrables bougies éteintes élevaient leurs cires vers le plafond arborant une fresque digne de la chapelle Sixtine, que rejoignaient de tous les côtés les murs ouverts ornés de peintures aux cadres distingués ; et des chaises dispersées, au nombre de sept, indiquaient la présence d'une famille nombreuse.

De toute évidence, ceux qui vivaient dans cette habitation, en plus de

posséder une richesse indiscutable, avaient un goût manifeste pour l'architecture et l'ameublement d'un siècle antérieur. Le plus important, toutefois, fut que je ne remarquai personne. Il y avait, évidemment, bien d'autres pièces dans lesquelles on eût pu en trouver, mais je disposais de suffisamment d'information pour ne plus avoir à craindre de tomber face à face avec un psychopathe dangereux. Je revins face à la porte, à laquelle je frappai à trois reprises avec, cette fois, une détermination certaine, ce qui ne m'empêcha toutefois pas d'éprouver de la nervosité. Et j'attendis...

Cinq secondes...

Vingt secondes...

Je frappai de nouveau...

Une minute...

Il n'y avait personne, à moins bien sûr que les propriétaires de ce manoir fussent dans l'impossibilité de se rendre jusqu'au vestibule, ou encore qu'ils se fussent trouvés au quatrième étage et que le fracas de mes poings se fût évanoui avant de se rendre à leurs oreilles. Quoi qu'il en fût, deux choix s'offraient alors à moi : rebrousser chemin, repartir dans la forêt comme si de rien n'avait été, ou pénétrer de force dans ce castel et espérer que le sort me fût favorable. Dans les deux cas, il n'y avait aucune certitude, que des risques et des dangers, mais cela était bien ma vie ; je n'aurais, quel que fût mon choix, nul endroit où me cacher, nul recoin de quiétude, nulle paix. Cette pensée funeste me suffit pour prendre ma décision : j'entrerais dans ce manoir. J'enroulai ma main gauche autour de la froide poignée de métal, tandis que la droite se resserrait autour de la crosse de mon revolver. Quel ne fut pas mon étonnement de ne constater aucune résistance lorsque tourna la poignée entre mes doigts fébriles ! La peine de verrouiller cet endroit n'avait pas même été prise par quiconque vivait ici ! À vrai dire, cela n'était pas aussi insensé que je l'avais initialement pensé : les chances qu'un inconnu émergeât à tout hasard des bois étaient infiniment minces, et si cela se produisait, comme dans le présent cas, ce n'était certainement pas une serrure qui l'aurait empêché d'y entrer. Aussi, à quoi bon cette futile précaution ?

Les gonds grincèrent tandis que j'ouvrais délicatement la porte. J'aurais été si curieuse de sentir les effluves et parfums de ce manoir — était-il embaumé d'un parfum de chandelle, ou empesté d'une odeur de poussière et de renfermé ?

— Bonjour ? Il y a quelqu'un ? tentai-je.

Je posai un premier pied à l'intérieur, faisant craquer le plancher de bois verni. Je ne pus que m'éblouir à nouveau du somptueux décor qui s'offrait à moi : droit devant montait un escalier large aux fines rampes et gardé de deux armures décoratives ; à ma gauche se trouvait une bibliothèque dont les murs étaient entièrement recouverts de rangées de livres méticuleusement alignés ; à ma droite, ce salon que j'avais naguère observé par la fenêtre. Il faisait assez sombre, étant donné les rideaux qui couvraient chacune des vitres, si bien que je me serais crue en pleine nuit — cette sensation me fit légèrement tressaillir. Je me dirigeai vers le salon, contournai le piano, puis empoignai les draperies suspendues afin de les écarter. Les rayons du soleil franchirent aussitôt la baie vitrée, illuminant du même coup la dense poussière en suspens ainsi que de minuscules étoiles se mouvant au gré des courants d'air. Visiblement, il y avait longtemps que l'on avait effectué l'époussetage. Je fis demi-tour en toute hâte lorsqu'un craquement me surprit. Mes réflexes ayant priorité sur ma raison, je me surpris à pointer mon revolver vers la provenance du bruit suspect.

— Qui est là ? répétais-je, avec cette fois plus d'inquiétude que d'assurance.

J'attendis, retenant mon souffle. Les murs avaient dû émettre ce bruit par eux-mêmes, force était de le constater, puisque je n'eus encore nulle réponse à ma question. Par contre, j'étais loin d'en avoir le cœur net et entrepris de ce pas d'effectuer une visite complète de cette luxueuse demeure. Il y avait d'abord une cuisine, dont les armoires débordaient de cannages et d'aliments fort bien conservés. Encore ici, sept chaises bordaient une longue table à dîner, où assiettes, verres et ustensiles reposaient comme si un repas était sur le point d'être servi. Je découvris, dans la cuvette, une importante quantité de vaisselle sale et des chaudrons crasseux. Tout, dans cette pièce, indiquait que ceux qui vivaient dans ce castel l'avaient quitté d'un départ précipité. Il y avait même, sur un comptoir légèrement à l'écart, de multiples bouteilles d'alcool vides entassées. En portant une attention particulière à la table nappée d'une riche broderie, je remarquai qu'elle était recouverte d'une fine couche de poussière.

Mon investigation se poursuivit au deuxième étage. En gravissant les escaliers, je fis preuve d'une immense prudence : la main fermement

agrippée à la rambarde, je cherchais tant bien que mal à en éviter les planches craquantes. Bien que les indices jusqu'alors allassent dans le sens de l'hypothèse selon laquelle ce manoir était inhabité depuis des mois, voire des années, je ne me sentais guère confiante pour autant. Et qui savait sur quel piège ou quelle scène macabre je risquais de tomber ? En atteignant l'étage, je remarquai la présence de multiples chambres, ainsi que d'une salle de bain, dans laquelle je choisis de pénétrer. Tout ici semblait en ordre, hormis les quelques fleurs dans des bocal suspendus au plafond qui étalaient leurs pétales flétris. Mes yeux se posèrent sur des verres en étain, des brosses à dents, des rasoirs, des peignes, un collier de perles, ainsi que sur un miroir...

Mon reflet, sur la glace, me causa une ineffable stupeur : je me trouvais jolie ! Les cernes sous mes yeux s'étaient résorbés, ainsi que mes rides ; la blancheur de ma peau contrastait bellement avec la rougeur de mes lèvres — tout ce que j'avais cru disparu dans la noirceur de l'institut était réapparu ! Lorsque ma bouche esquissa un sourire, geste désappris dans un indéterminable passé, me vinrent aussitôt en mémoire les mots de Thomas, ses gestes sans rudesse, ses mots sans arrière-pensée... J'espérais tant qu'il pût me rejoindre ici !

Désireuse de corriger un inconfort, je voulus replacer le revolver au niveau de mes hanches ; en le prenant entre mes doigts, je remarquai pour la première fois un détail qui m'avait échappé jusqu'alors : un minuscule cran de sûreté était abaissé. En le relevant, un minuscule point rouge devint visible. C'était donc cela qui m'avait empêché d'en finir plus tôt ce jour-là ? D'abord interdite, force me fut d'avouer que j'en étais reconnaissante. Le mécanisme avait dû être enclenché par erreur, tandis que je courais. Le revolver fut rattaché à mes vêtements, puis je poursuivis mon exploration.

En m'approchant de la cuve, je repérai, dans un coin, un vêtement apparemment lancé là avec désinvolture — en le soulevant d'une main curieuse, je reconnus la forme d'une robe pouvant seoir à une femme. Je trouvai ses motifs et couleurs de bon goût, sans parler de sa grandeur, qui semblait me convenir. J'abandonnai néanmoins l'idée de la revêtir lorsque j'aperçus, au niveau des hanches, un sang coagulé dans le tissu. Prise d'une soudaine répugnance, je laissai tomber le vêtement et quittai vers la pièce voisine.

Celle-ci ne comportait qu'un lit à une place, une commode ainsi qu'une

table sur laquelle avait été déposée une lampe. Des cadres illustrant des mondes célestes, des nuages et des étoiles recouvraient chacun des murs ; des constellations, peintes à même le plafond, semblaient illuminées d'un chatoiement constant. Je m'approchai de la fenêtre, qui donnait une vue superbe sur la forêt : aussi loin que pouvait se projeter mon regard, je n'apercevais que des arbres suivre les collines et les ravins. Ayant remarqué au bas du battant un petit loquet, j'entrepris d'actionner ce dernier pour ouvrir la fenêtre. Il me fallut plus de force que je ne l'aurais cru pour soulever le bois, mais le vent qui s'immisça par l'ouverture et me caressa le visage me confirma que l'effort en valait la peine. Les draps, par ailleurs, avaient une texture des plus douces et confortables ; je ne pus m'empêcher de m'y asseoir, ressentant aussitôt la fatigue accumulée durant mes deux jours de fuite s'abattre d'un seul coup sur mes épaules. Ne pouvant résister à cette envie de m'étendre, je laissai mes épaules tomber vers l'arrière. Le matelas épousa les formes de mon corps, et malgré la poussière qui s'élevait autour de moi, malgré tout ce qu'il me restait encore à explorer de cet énigmatique manoir, ma respiration se régularisa, puis mes yeux se fermèrent d'eux-mêmes.

Chapitre 9

Mon sommeil avait dû être de courte durée, puisque le soleil se heurtait avec autant de vigueur aux rideaux qui recouvraient les fenêtres qu'à mon arrivée dans le manoir. Ce fut dans un état d'agitation que je me redressai sur le matelas, étourdie. Tous les draps s'étaient retrouvés au sol — je remarquai même, en me penchant pour les reprendre, que le lit s'était légèrement déplacé, d'après les marques sur le plancher. Mon sommeil avait dû être agité, pensai-je ; rien d'étonnant au vu de tous les émois que j'avais traversés lors des deux jours passés. L'appréhension enterrée par mon épuisement avait ressurgi aussitôt que ce dernier s'était estompé — que faisais-je ici ? Je me redressai d'un bond, replaçai le lit à son positionnement initial, étudiant nerveusement les alentours. Ce qui m'entourait était les murs de ce manoir abandonné ; je fus presque étonnée que tout cela ne se fût agi d'un rêve. Je voulus dans un premier temps fermer la fenêtre, mais il sembla que le vent s'en était déjà chargé ; elle se trouvait exactement telle qu'à mon arrivée dans la pièce, je n'aurais su dire combien d'heures plus tôt. Le plancher craqua sous mes pieds tandis que je me dirigeais vers le corridor adjacent. Il me restait encore maintes pièces à visiter, maints recoins de cet impressionnant manoir à découvrir, mais d'abord, il me fallait à tout prix m'assurer d'un détail.

Je dévalai les marches et gagnai le rez-de-chaussée en vitesse. Malgré mes précédentes observations, je jugeai plus prudent d'effectuer un rapide examen des pièces contiguës — jamais je ne devrais écarter la possibilité que le propriétaire, si propriétaire il y avait, reprît possession de son bien. Tout était ainsi que je m'en souvenais, hormis peut-être les bouteilles de spiritueux vides laissées sur un comptoir de la cuisine, qui me semblaient plus nombreuses encore. Satisfaite, je me postai face à la porte d'entrée, à travers le riche vitrail duquel j'apercevais la forêt et ses contours flous et colorés.

Il était de ces verrous qui ne nécessitaient nulle clé de l'intérieur ; ce fut un de ceux-là que j'actionnai — ou plutôt *essayai* d'actionner. Après

quelques tentatives inefficaces accompagnées d'un grincement anormal, j'abaissai mes yeux à la hauteur du dispositif. Il était démonté : d'innombrables égratignures engravées dans le métal évoquaient des tentatives fructueuses d'extrusion. Quelqu'un, bien avant moi, s'était introduit par effraction dans ce bâtiment ; en voilà l'irréfutable preuve. Par chance, il y avait de plus une chaîne de sûreté qui, elle, était en ordre. Une fois le dispositif enclenché, je reculai de quelques pas en expirant tout l'air que contenaient mes poumons — cette précaution, aussi naïve que dérisoire, avait créé en moi un sentiment de sécurité que je n'avais ressenti depuis si longtemps ! Toutes ces images que j'avais encore dans ma tête lourde de ces nuits passées dans la forêt, de ces corps monstrueux qui m'encerclaient, de ces cauchemars répétés qui s'étaient si bien confondus avec la réalité — tout cela était bien loin, désormais. Je me sus protégée des horreurs de la forêt ; il était enfin temps de savourer pleinement ma nouvelle liberté.

En faisant demi-tour, je fis face à la grandeur du manoir qui s'offrait à moi. J'aurais aisément pu me contenter d'une modeste habitation, mais me voici aux prises avec l'extrême contraire. Je me surpris pourtant à sourire : j'avais toute la vie devant moi pour le découvrir et l'apprivoiser. Mon estomac se noua lorsqu'en mes pensées vagabondes apparut le visage de Thomas. J'avais beau tenter de me convaincre qu'il allait bien, qu'il suivait mes traces et m'aurait retrouvée sous peu, je ne pouvais m'empêcher parallèlement de craindre qu'il ne fût arrêté pour avoir participé à mon évasion ; il était aussi possible qu'il eût été tué par l'un des gardes, qu'en savais-je vraiment ? Pour éviter une sempiternelle déception, j'essayai tant bien que mal de me convaincre que cette solitude ne serait jamais brisée par autre chose que le chant des oiseaux et le brame des cerfs.

S'il fallait que ce castel ne me fût plus étranger, la première étape était de lui ôter cette apparence poussiéreuse qui lui donnait l'impression d'être couvert d'un linceul. Après avoir repu mon estomac d'une conserve trouvée dans un tiroir, je fouillai dans les armoires et renforcements de quoi nettoyer les planchers : un balai ainsi que quelques guenilles s'avérèrent amplement satisfaisants pour débiter ce grand ménage. J'entrepris de m'occuper d'abord du rez-de-chaussée : mon ustensile de ménage se promena sur le plancher luisant, dans chacun des recoins, sous les causeuses et les tables. La poussière était

si dense qu'elle s'élevait dans les airs, me faisant parfois éternuer et toussoter. Des monticules de particules et de débris s'amoncelèrent dans chaque pièce avant d'être jetés à la poubelle, qui par chance était vide ; des bouchons de liège par dizaines furent jetés, de même que des bouts de papier déchiquetés. À l'aide d'un linge, je frottai les fenêtres, astiquai lampes et sculptures. À force de frictionner, polir et balayer, mes muscles et le bas de mon dos s'endolorirent, mais j'étais si obstinée que je me promis de n'arrêter que lorsque tout, jusqu'au cristal des lampes suspendues, ne fût scintillant de propreté. J'en devins presque malade — sans daigner me reposer, j'enchaînai avec la vaisselle, si crasseuse que j'utilisai parfois mon canif pour ôter des résidus de nourriture encroûtés. Et je frottai, récurai, lessivai à m'en réduire les bras en bouillie — n'étais-je pas déjà chanceuse que la plomberie fonctionnât encore ? Lorsque chacune des assiettes, chacun des ustensiles et le moindre verre furent propres, je fonçai vers la bibliothèque. Mes vêtements, couverts de sueur, trahissaient la saleté de mon propre corps — ce qui m'entourait était en effet plus propre que moi-même. Suite à cette pièce, je me promis de prendre une pause pour ce jour et de me faire couler un bain chaud. À l'aide d'une lingette humide, je nettoyai toutes les couvertures des livres, en profitant pour étudier les titres que présentaient les reliures sombres. La plupart m'étaient inconnus, voire incompréhensibles : il y en avait dans différentes langues, dont quelques-unes m'étaient étrangères. Fait curieux : chaque ouvrage avait été savamment étudié. En effet, lorsque j'en ouvrais un au hasard, je notais de multiples annotations, surlignages et marquages en bas de page. Et toujours, quel que fût le bouquin consulté, je revoyais cette même calligraphie, cette même minutie. De toute évidence, un érudit avait jadis habité ces lieux.

Je poussai un long soupir de soulagement en lançant ma lingette grisâtre de saletés dans le lavabo scintillant. Les décors, une fois propres, m'étaient plus attrayants encore qu'auparavant. Le soleil par-delà les fenêtres miroitantes entamait sa descente parmi les feuillages verdoyants. À l'aide de mon briquet, j'allumai quelques bougies ici et là dans le salon. Je me sentais presque chez moi. Après une pause bien méritée, je montai les marches vers les étages supérieurs. Pour la première fois, je remarquai dans les corridors des cadres exhibant des portraits divers. Fort intéressée par ces peintures, je m'y attardai plus longuement que je ne l'aurais cru, détaillant chaque faciès. Je ne vis que des femmes, jeunes, bien différentes les unes

des autres à cette exception près qu'elles étaient toutes d'une beauté exceptionnelle. Si l'une avait une toison longue et rousse, l'autre resplendissait de ses cheveux courts et noirs, mais au demeurant je sus que toutes ces femmes, sans qu'il me fût possible de le définir, avaient eu un quelque lien les unes avec les autres, aussi nombreuses fussent-elles, n'aurait-ce été qu'en raison de cet énigmatique et identique sourire qu'elles avaient aux lèvres, sourire qui trahissait une joie presque forcée, une peur bafouée, qu'on voulait tue. Se pouvait-il que ces jeunes femmes eussent été les filles d'un père austère, et visiblement polygame ? Au fil des portraits, mon exploration se poursuivit : ce que je cherchais était des vêtements féminins — je parcourus toutes les chambres du deuxième étage et trouvai, sans surprise, une multitude d'habits. Cependant, mes sourcils se froncèrent lorsque je remarquai qu'il s'agissait, dans une majorité quasi complète, de sous-vêtements ou encore de lingerie aguichante. Mes mains coururent d'un accoutrement à l'autre, parmi les couleurs éclatantes, les dentelles et le latex, les jarretelles et les soutiens-gorge à motifs excessifs... C'était à n'y rien comprendre ; il n'y avait que cela ! Je découvris même, au bas de la garde-robe, un éventail d'accessoires érotiques plus étonnants les uns que les autres : des godemichets de différentes tailles, des cravaches, des menottes touffues, et bien plus encore dont je n'osai effectuer l'inventaire. Cherchant d'abord à chasser toutes les questions qui me venaient à l'esprit, je quittai vers la chambre voisine : cette fois encore, la penderie n'abritait que des lingerie outrecuidantes qu'il était hors de question que j'adoptasse. À nouveau, je me dirigeai vers une autre pièce, avec plus d'appréhensions que d'espoir.

Arrivée au troisième étage, un léger frisson parcourut mes jambes. Je n'avais jusqu'alors pas osé me rendre jusque-là — qui savait ce que j'aurais pu apercevoir ? Rapidement, mes craintes se résorbèrent, laissant la place à une grande curiosité. Chaque étage était en tous points identique au précédent, à l'exception près du décor qu'arborait chacune des chambres. De la première on ne distinguait guère les murs en raison des plans, schémas et écritures diverses qui y avaient été brochés soigneusement ; des pages déchirées reposaient sur un pupitre, près de lunettes dont l'un des verres était fissuré ; et des bougies, entièrement consumées, aux quatre coins de la pièce étalaient tristement leur cire noircie. La deuxième se distinguait en raison des portraits tapissant le mur : ceux-ci, sans une

exception, avaient été transpercés par des lames ; certains, au front ou au niveau des joues, avaient encore la pointe d'un couteau les clouant au bois. À coup sûr, celui qui dormait ici en voulait à de nombreuses personnes. La noirceur ambiante ne me permettait pas de distinguer clairement les traits de ceux ainsi visés ; aussi allumai-je une chandelle qui traînait là et choisis de l'emporter avec moi comme flambeau. En approchant ce dernier du premier portrait, j'y vis un homme trapu au visage ceint d'une barbe grise. Piquée par la curiosité, je me penchai vers le deuxième : cette fois, il ne s'agissait pas d'une photographie, mais bien d'un dessin au fusain. Les contours étaient grossièrement tracés ; peu de détails en somme enjolivaient l'œuvre, qui de plus était grandement abîmée par la lame encore enfoncée dans le front du portrait. Quelque chose n'allait pas dans ce dessin... Ma concentration me fit plisser les yeux. Je n'aurais su dire comment ni pourquoi, mais certains traits de la femme portraiturée s'apparentaient aux miens. Superstitieusement, je retirai le couteau qui lui transperçait le visage et ne remarquai qu'alors la présence de sang sur sa poignée. Son propriétaire s'était-il coupé durant son lancer ? Une troisième chambre, de dimension similaire, étincelait de par sa couleur jaune qui rappelait celle du soleil. Des dessins, presque enfantins, couvraient chacun des murs, représentant tantôt fleurs et verdure, tantôt cieux et nuages clairs. Ce décor ne pouvait qu'inspirer une joie débordante. Avec un regain d'attentes, j'ouvris chaque tiroir de la commode, m'étant attendue à y mettre la main sur des vêtements pour enfants ; or ici toujours que des sous-vêtements féminins identiques. La pièce suivante, dans laquelle j'entrai au dernier étage, était presque vide ; je n'y trouvai, hormis le lit aux draps sombres, qu'un rideau couvrant complètement la fenêtre renforcée d'un barreau. On avait greffé à sa porte deux serrures supplémentaires, lui conférant l'aspect d'un portail servant d'entrée à quelque bunker. Soit son occupant était exagérément anxieux, soit ce manoir abritait de nombreux dangers que je n'avais encore découverts...

En somme, donc, je visitai six chambres distinctes. Je m'étais d'abord attendue à en trouver une septième, considérant le nombre de chaises présentes, et dans le salon et dans la cuisine, ou encore à repérer des lits superposés en quelque pièce, mais il n'en fut rien. Qui plus était, nulle chambre n'avait semblé celle d'un homme. D'ailleurs, chaque garde-robe ne contenait que des vêtements aguichants féminins. À ce titre, j'avais encore

plusieurs doutes. Il n'était pas impossible que ces femmes qui avaient vécu dans ce manoir — celles portraiturees sur les murs — aient eu simplement un goût particulier en ce qui concerne les vêtements. Par contre, quelque chose me disait que tout ceci était bien trop anormal pour être aussi facilement expliqué ; ce lieu abritait bien des mystères qu'il me tardait de découvrir... N'avais-je pas trouvé, dans la salle de bain, une robe très respectable près de la baignoire, qui contrastait on ne peut plus avec tous ces autres vêtements ? Se pût-il qu'il s'agit là du fourreau de quelque invitée ?

Ces questions allèrent jusqu'à m'obséder. Je me mis à tourner en rond, l'esprit égaré dans mille et une indéterminations. Plus je réfléchissais, plus je sentais que quelque chose ne tournait pas rond dans ce manoir. Ce fut en m'arrêtant face à l'un de ces énigmatiques portraits que je crus comprendre : et si ce manoir avait jadis été une sorte de maison close, un lupanar luxueux où les plus fortunés s'étaient rendus sans avoir à craindre les autorités ? Cette hypothèse, comme figée dans le sourire embrouillé de ces beautés immobiles, légitimait la présence de ces articles sordides et de ces fins tissus odieux ! Je trouvai néanmoins la satisfaction de le savoir inactif depuis fort longtemps, tout en éprouvant une certaine amertume d'avoir nettoyé une aussi crasseuse entreprise.

J'effectuai un second et attentif examen des penderies et placards des différents étages, sans plus de succès. J'aurais aimé avoir des vêtements propres à enfiler au sortir du bain ; aussi eussé-je l'idée de nettoyer de fond en comble cette robe naguère aperçue. Elle était là où je l'avais laissée : non sans léger dégoût, je la soulevai par une bretelle afin de mieux l'examiner. En dépit de cette tache rouge, concentrée sur les plis au niveau des hanches, qui la maculait, elle avait préservé son élégance et sa finesse : de couleur vert forêt, elle rayonnait de milliers de cristaux greffés au lisse tissu sur toute sa longueur ; ses épaulettes rembourrées s'agençaient bellement avec le froufrou se dégageant de ses deux manches, ainsi qu'avec les festons clairs enjolivant son pan. Après avoir allumé une lampe à l'huile et les trois bougies près du bain, je déposai la robe dans l'évier puis tournai délicatement la poignée du robinet. La canalisation crachota bruyamment ; le métal froid sous mes doigts était agité de tremblements venant des plus lointains tuyaux qui s'éveillaient après ce qui paraissait des années d'inactivité. Quelques gouttes brunâtres m'aspergèrent les mains — il fallut

près d'une minute au robinet pour offrir un flot continu et régulier. L'eau avait encore cette couleur évoquant la boue ; or pouvais-je m'en plaindre ? La tuyauterie fonctionnait toujours, c'était le plus important. À l'aide du savon trouvé dans un tiroir, je tentai tant bien que mal d'ôter le sang prisonnier du tissu qui donna une coloration écarlate à l'eau que le drain s'efforçait d'absorber. Le résultat ne fut pas des plus irréprochables, mais demeura amplement suffisant. Une fois la robe suspendue sur la rampe de l'escalier, je revins sur mes pas cette fois pour me faire couler ce bain mérité. En me penchant, je réalisai à la douleur qui pulsait dans le bas de mon dos combien tout ce ménage m'avait épuisée. Je fis grincer de nouveau les tuyaux et jaillir l'eau qui gagnait en limpidité. Quel ne fut pas mon bonheur de sentir l'eau chaude glisser entre mes doigts ! Il fut enfin temps de me défaire de ces lambeaux qui m'enveloppaient encore ; je déposai mon revolver, mon briquet ainsi que mon couteau sur le comptoir, puis laissai tomber de chaque côté de moi la blouse souillée de l'institut. En plongeant mon corps fatigué dans l'eau, je sentis chacun de mes muscles s'imprégner de sa lénifiante chaleur.

Je n'étais pas chez moi, je ne l'avais pas oublié et, à vrai dire, ce fait était bien loin encore de quitter ma conscience agitée, mais après toutes les horreurs traversées dans la forêt, ce bain fut ainsi qu'une réponse après une décennie de questions. J'étais là, vivante, libre. Le niveau de l'eau avait presque atteint le rebord de la baignoire lorsque j'ouvris les yeux pour fermer le robinet — un horrible sentiment me saisit le ventre. L'eau dans laquelle je baignais avait à présent une teinte rougeâtre, si opaque et concentrée que je me serais crue immergée dans une mare de sang frais. Cette couleur était-elle due à ces plaies que présentait mon corps ? Je doutais qu'autant de sang pût s'écouler de celles-là ni ne pouvais expliquer quel phénomène aurait pu causer cette étrange coloration. Quoi qu'il en fût, cet incident me tira de mon apaisement et me fit sortir précipitamment du bain. Je tâtai le fond de la cuve à dessein de repérer le bouchon. La rougeur était si épaisse que je ne discernais pas même mon coude. Mon index logea son ongle sur la chaînette qui, une fois tirée, fit évacuer le liquide. M'enroulant d'une serviette rugueuse, je contemplai le niveau de l'eau diminuer, craignant d'apercevoir au fond quelque horrible surprise. Je retins mon souffle, détournant à demi le regard, puis...

Rien, sinon que des dépôts sédimenteux que je n'aurais su identifier.

Une évaluation de mes blessures s'avéra nécessaire. J'arquai le cou de tous les côtés pour m'assurer que je n'avais aucune plaie ouverte. Outre des hématomes et quelques coupures superficielles, il n'y avait rien à signaler. Plus décontenancée qu'auparavant, je fis de nouveau couler l'eau du bain — celle-ci fut claire comme celle d'un glacier. Au diable ! pensai-je en me détournant de la baignoire. Suite à un bref épongeage de mes cheveux, je sortis de la pièce afin de me vêtir de cette robe.

Elle n'était plus suspendue à la balustrade ; elle avait dû glisser jusqu'en bas. Je me penchai par-dessus le garde-fou. La noirceur de la nuit avait gagné le rez-de-chaussée, si bien que je ne pouvais distinguer ce qui s'y trouvait. De l'eau ruisselait le long de mes jambes ; mes pieds mouillés laissèrent leurs marques comme je descendais l'escalier dans l'obscurité.

Un bruit m'attira tout à coup ; un bruit mat et fort, qui ne pouvait en aucun cas être ignoré. Je me figeai, à mi-chemin vers le rez-de-chaussée. Mon souffle se bloqua dans ma gorge, mes poumons se comprimèrent... Me fallait-il fuir ? Attendre ? Je tâtai machinalement ma hanche à la recherche de mon arme à feu, mais j'étais entièrement nue et avais tout laissé à l'étage. Renonçant à toute prudence, je fis volte-face et franchis les marches quatre à quatre. En bifurquant à toute vitesse vers la salle de bain, mon pied mouillé glissa sur le plancher, et je me heurtai violemment l'épaule au sol. Renonçant à l'appel de la douleur qui me conjurait de rester au sol, je me relevai péniblement, parcourus les quelques mètres qui me séparaient de mon arme et me retournai enfin, tremblante, l'œil fixe dans l'obscurité de laquelle je m'apprêtais à voir émerger un homme à tout instant. Les secondes s'écoulèrent dans le plus troublant des silences. Il était inutile de patienter plus encore dans cet endroit ; quelle que fût l'identité de cette personne qui se trouvait dans le manoir, celle-là attendait que je fisse le premier pas.

La première erreur.

J'empoignai la lampe à l'huile près du bain de ma main libre. Sur la pointe des pieds, j'avançai jusqu'à l'escalier sans faire craquer le plancher. Mon oreille tendue ne détecta aucun bruit suspect. Il n'y avait aucun autre choix, je devais affronter l'inconnu. Je descendis, lentement, attentive. Une marche, puis une autre. J'aurais voulu m'annoncer, mais ma gorge était si nouée qu'aucun son n'en eût sorti. Dès que j'atteignis le niveau du sol, mon attention se riva sur la porte d'entrée : la chaînette était toujours en place.

Même constat pour la porte arrière. Ma lampe offrait une clarté qui suffisait à éclairer les pièces environnantes jusqu'aux murs opposés. Il n'y avait personne dans la cuisine. Personne dans le salon. Je poursuivis mon enquête dans la même fébrilité. Ce fut lorsque j'arrivai dans la bibliothèque qu'un premier indice s'offrit à moi : au centre de la pièce se trouvait un livre ouvert. Il aurait fallu être sot pour croire en un simple courant d'air ayant été à l'origine de la chute de ce livre : la rangée la plus près de sa position était à plus d'un mètre de là. C'était sans équivoque : quelqu'un avait délibérément laissé tomber ce bouquin à cet endroit précis, mais pourquoi ? J'étudiai les multiples étagères. Aucun autre ouvrage ne manquait à l'appel. Il devait s'agir d'un piège ! Dès que je serais penchée vers le livre, on aurait bondi sur moi par-

derrière ! Je fis plus d'un tour sur moi-même. Une fenêtre, à laquelle je ne me souvenais pas d'avoir touché, était entrouverte. Sans perdre une seconde, j'allai la rabattre sur son cadre avant d'abaisser le petit loquet. Et curieusement, lorsque cette fenêtre fut verrouillée, le sentiment de m'avoir fait prisonnière m'assaillit de plein fouet. Depuis mon évasion, la nuit était porteuse de malheur.

Éteindre la noirceur.

Traquer l'obscurité.

Ceci devint ma toute priorité. Il me fallait allumer chacune des bougies de ce manoir, m'entourer de clarté. Bien plus qu'un cadenas, qu'une porte close ou qu'un revolver, la lumière aurait su me protéger. Ayant en mémoire, suite au ménage effectué plus tôt dans la journée, la plupart des chandelles, j'entrepris follement d'en allumer les mèches. Petit à petit, la clarté se propagea dans toutes les pièces ; ma peur se dissipa. Personne n'aurait osé s'attaquer à moi dans ces conditions.

Je pouvais maintenant partir à la recherche de ma robe. M'étant rendue au pied de l'escalier, je fus fort interloquée de ne pas l'y trouver. Mon regard incrédule balaya en vain les alentours, jusqu'à ce que, levant la tête, je l'aperçusse sur la balustrade, là exactement où je l'avais laissée avant de prendre mon bain. Comment était-ce possible ?

Je n'aurais su dire à cet instant si l'obscurité qui naguère régnait dans le bâtiment m'avait ensorcelée d'une illusion, ou si quelqu'un, par une affreuse malice, avait replacé ma robe à l'étagère. Cette dernière hypothèse impliquait que l'individu en question n'eût émit aucun bruit en gravissant

l'escalier, dont je savais les planches craquantes.

— Qui est là ? demandai-je pour la énième fois.

La simple résonance de ma voix percutant le vide obscur du manoir fit courir un frisson dans ma chair. Bien sûr, aucune réponse ne me serait venue, qu'un assassin fût tapi dans l'ombre ou que je fusse seule. Les gouttes s'écoulant de ma chevelure encore mouillée le long de mon échine se joignaient à la sueur qui perlait sur tout mon corps. J'unis mes deux mains sur la crosse de mon arme à feu par peur de l'échapper, renonçant par le fait même à ma lampe à l'huile que je déposai au sol et, résolue dans ma peur, j'élevai le genou et posai le pied sur la première marche, puis la deuxième...

D'où me venait cette bravoure ? Je l'ignorais. En fait, ce n'était guère de la bravoure, mais de la résignation — je n'avais nulle part où aller, nul recoin où me cacher. Si j'avais pu m'évanouir, laisser au hasard mon destin et mon corps, trouver en l'abandon le repos et la quiétude, je l'aurais fait sans attendre. Lorsque j'atteignis l'étage, j'étais si agitée que je faillis perdre l'équilibre. Ma main gauche délaissa la poignée du revolver et empoigna la robe que je balançai sur mon épaule. Toutes les bougies que j'avais allumées dans la salle de bain étaient à présent éteintes ; seule la lumière provenant du rez-de-chaussée me servait de guide. Mes dents claquaient d'effroi. Je tournai lentement ma tête vers la droite.

Un visage apparut dans les ténèbres !

Je hurlai à en faire bondir les corbeaux dans la forêt et tombai durement sur le plancher. Le choc me fit perdre la maîtrise de mon revolver, que mes mains moites ne parvinrent à retenir ; le glissement sonore du canon sur le plancher me fut pareil au bruit d'une lame qu'on dégaine. Je croyais ma dernière heure venue lorsque, mon être désireux de satisfaire la morbide curiosité qu'est celle de découvrir l'identité de celui qui vous ôtera la vie, j'ouvris à demi les yeux sans même chercher à me défendre.

Ce n'était qu'un des portraits que j'avais observés plus tôt dans l'après-midi, qu'un de ces visages pétrifiés dans la peinture. Je reconnus sa longue chevelure, ses sourcils fins... mais il y avait cependant quelque chose qui n'allait pas. Trop secouée encore pour me remettre sur mes pieds, j'essayai de définir cette étrangeté. Ce fut quand mon œil agité se posa sur les lèvres de la femme que je compris : naguère souriantes, ses lèvres étaient à

présent tordues en un rictus horrifié — ses yeux de même étaient écarquillés comme faisant face à une innommable terreur. Par ailleurs, je vis en étudiant les alentours que le lit dans lequel je m'étais assoupie se trouvait à présent au centre de la chambre, une fois de plus. Des marques sur le plancher prouvaient sans l'ombre d'un doute qu'on l'avait tiré avec force depuis le mur où il était appuyé. Ce fut alors qu'un bruit ajouta un tremblement de plus à mes frissons : de la salle de bain s'était mise à couler l'eau du robinet. Ma peur étant rendue si insupportable, des larmes me montèrent aux yeux. Je me résignai à me redresser pour reprendre en main mon revolver. Chose faite, je le braquai devant moi et franchis l'espace me séparant de l'écoulement continu. J'aurais enfin su si quelqu'un se jouait de ma frayeur dans cette pièce close, ou si ce manoir, quoi qu'en pussent penser les esprits les plus raisonnables, habitait une sombre magie, une force vitale qui donnait vie à l'inanimé. Dans la salle de bain, la clarté du rez-de-chaussée était trop lointaine pour se rendre jusqu'à moi, et je dus dès lors me fier uniquement à la flageolante flamme de mon briquet. À deux reprises, il craqua en n'émettant que de mourantes flammèches. Le désespoir au fond de la gorge, j'essayai une troisième fois, avec succès : un flot jaillissait en effet du lavabo, mais ce n'était pas ce qui m'intéressait alors : mes yeux ronds se posèrent sur chaque recoin, chaque espace où un individu, fût-ce un enfant, aurait pu se dérober à ma vue. Je regardai d'abord derrière la porte après avoir fait un pas derrière : mon canon ne pointa qu'un vide. Vint le tour du bain : arquant le cou autant que le permettait ma colonne vertébrale, le contour du bain se dessina, jusqu'à son fond : encore une fois, rien. Je vérifiai ses alentours, le plafond, le placard, tout jusqu'aux tiroirs. Il n'y avait personne ici. Je m'approchai enfin du lavabo pour fermer le robinet — un hoquet monta aussitôt à ma gorge, avec une telle impétuosité que je retins de justesse un vomissement : cette eau qui s'écoulait depuis tout à l'heure était rouge comme le sang, et une oreille, toute petite, flottait dans la nappe au fond de la cuve.

Poussant un gémissement effrayé, je courus maladroitement et redescendis en toute hâte les marches vers le rez-de-chaussée. C'en était assez ! Demain dès l'aube, je me promis de retourner dans la forêt, de fuir vers je ne savais quel horizon ; ce manoir était hanté, je n'avais nul besoin qu'on me fournît d'autres preuves. Tout ce qu'il me fallait réussir était de survivre jusqu'aux premiers rayons du soleil,

de traverser cette nuit qui n'en était qu'à ses débuts et qui, je le savais, ne serait pas de tout repos.

Chapitre 10

J'enfilai d'abord cette robe, lassée que j'étais d'être nue et vulnérable : elle me seyait à merveille, et je n'éprouvai nulle difficulté à m'en vêtir. La tache de sang, suite au savonnage, était presque disparue ; le seul inconfort que j'éprouvais me venait du fait qu'elle n'était pas tout à fait sèche, mais je n'en avais cure. À mon retour dans le portique, je m'assurai une fois de plus que la porte était bien verrouillée : la chaînette était toujours en position. Ce fut ensuite le tour aux fenêtres d'être vérifiées : elles étaient toutes fermées, sans exception. Mon adversaire était des plus instables et imprévisibles — c'était un manoir entier ! Mon inspection terminée, je me rendis au salon, dans le centre duquel je m'assis, mes bras déposés sur mes genoux, la respiration rapide aussi profonde que possible. Comme un fidèle attend une prière, moi, j'attendais que le plafond s'effondrât sur ma tête, qu'une nouvelle menace, qu'un nouveau mystère surgît de je ne savais quel recoin isolé. J'avais déposé le revolver sur le tapis circulaire qui revêtait le plancher de la luxueuse pièce ; de quelle utilité m'était-il, face à une pareille menace ?

Et j'attendis...

Moins longtemps encore que je ne l'aurais pensé : quelques toussotements me prirent la gorge. Ma respiration devint difficile, mes yeux furent attaqués par une force indiscernable. Je n'aurais su décrire cette douleur qui me saisit autrement que par un essoufflement soudain, une brûlure dans les poumons et sous les paupières. Ce fut en me tournant vers une bougie que je compris enfin : une fumée, dangereusement dense, valsait dans l'air ainsi qu'un poison volatile. Les yeux mi-clos comme criblés d'un millier de minuscules aiguilles, je tentai de trouver la provenance de ces exhalaisons mortifères, renversant au passage une sculpture en verre qui éclata par terre. La plante de mon pied se déposa lourdement sur un fragment tranchant qui l'écorcha douloureusement. Je réprimai un cri, mais ne me souciai pas plus de cette blessure : à un tel rythme, je mourrais par asphyxie bien avant que de saignements. L'être m'apparut au fond du salon

parmi la fumée opaque ainsi qu'en un brouillard : des braises ardentes léchées par des flammes pareilles aux sept langues de l'hydre projetaient une cuisante chaleur dans la pièce. Ne disposant pas du nécessaire pour l'éteindre, je me ruai vers la fenêtre la plus près, que j'ouvris d'un coup de coude désespéré : ses gonds se rompirent sous l'impact, laissant un air frais pénétrer dans mes narines insensibilisées. Si seulement elles avaient été fonctionnelles, j'aurais senti ce feu bien avant que d'en être étouffée ! Je restai une minute ainsi perchée sur le châssis, inspirant comme après des heures passées sous l'eau, tandis que des volutes de fumée m'enveloppant de toute part s'échappaient vers le ciel obscur. De toute évidence, pour que la fumée demeurât à l'intérieur du bâtiment, la cheminée était bloquée, et je n'allais certainement pas m'improviser ramoneuse pour régler ce problème. Je pris une longue inspiration et me plongeai de nouveau dans le brouillard bouillonnant afin d'ouvrir ces fenêtres que j'avais si soigneusement fermées précédemment. Je repérai ensuite un seau, que je voulus emplir dans la cuisine, mais en tournant les poignées de l'évier, je n'obtins que ce même grincement sans une goutte d'eau. Ce fut alors que je me rappelai ce puits, près du manoir, que j'avais remarqué au sortir des bois. Un coup d'œil vers l'âtre me confirma qu'il s'agissait d'une urgence : les flammes débordaient du foyer avec une vigueur menaçante. Il fallait pour cela que je quittasse le manoir, mais je n'avais d'autre choix : j'ôtai la chaînette de ma main qui n'était pas occupée à maintenir le pan de ma robe au-dessus de mon nez et sortis. Je n'étais pas insoucieuse des dangers qui pouvaient rôder dans la nuit ; je les avais suffisamment affrontés dans ma traversée de la forêt pour les connaître. Mais la fatalité a ceci d'extraordinaire qu'elle vainc la peur, et je ne ralentis pas une seconde, malgré les herbes hautes qui me fouettaient les mollets, malgré les contours ténébreux des arbres qui se tordaient sous les vents, avant d'avoir atteint ce puits que je discernais à peine dans la noirceur. Un large moulinet permettait de descendre un seau fixé par une corde dans les profondeurs du puits. De mes deux mains, je saisis le manche et le tournai : d'abord figé, le mécanisme s'actionna dans un grincement dès qu'une force suffisante fut déployée. J'ignorais s'il y avait toujours de l'eau au fond de ce puits, mais je savais qu'il n'y avait qu'un moyen pour s'en assurer. La corde fut déroulée entièrement jusqu'au nœud. En l'enroulant cette fois d'un mouvement inverse, je fis remonter le seau, fort plus lourd. Or, l'action s'avéra plus

difficile qu'escomptée : on eût dit que le récipient s'était rempli d'une centaine de litres ! Je ne parvenais pas à le soulever en dépit de tous mes efforts ! S'était-il coincé, tout au fond ? Il m'apparut plus prudent de tout relâcher : la corde tendue s'agita alors dans tous les sens d'un mouvement anormal. Pire encore, elle se raidit davantage, ses fibres accusant une pression qu'elles supportaient en crépitant, comme sur le point de se déchirer. Qu'y avait-il, au fond de ce puits ? Je n'avais pas pensé à emporter avec moi quelque source de lumière, hormis ce briquet que j'avais déposé dans l'unique poche qui se trouvait sur ma robe. Je repérai au sol un lambeau d'écorce que j'enflammai sans trop de difficulté malgré l'humidité : mon bras tremblant hésita, au-dessus du gouffre, puis le laissa tomber. Mes mains tremblaient tant que le briquet aussi me glissa des doigts dans le gouffre étroit. L'écorce, sans s'éteindre, chuta de plusieurs mètres, son halo de lumière éclairant les parois de pierres couvertes de mousse sur son passage, jusqu'à ce que, projetant un frisson jusqu'aux racines de mes cheveux, il illuminât le corps maigrelet et décomposé d'un enfant qui grimpait à la corde. Un cri de panique explosa dans ma gorge nouée — je revins en courant sur mes traces. Je craignais que la porte ne fût verrouillée, que je devinsse à nouveau prisonnière de cette nature hostile, mais à ma plus folle surprise je la vis s'ouvrir à mon passage et se refermer d'elle-même derrière moi — la chaîne, par des mains invisibles et habiles, fut remise en place au même instant.

La fumée s'était entièrement dissipée du rez-de-chaussée ; l'âtre ne gardait en sa gueule rouge que des braises ardentes qui grésillaient timidement. Dans un état qui tenait autant de la panique que de la funeste sérénité, je marchai jusqu'au foyer à la recherche d'indices ; comment ce feu avait été allumé m'échappait toujours. Je vis un tisonnier, que je plongeai dans les braises et les cendres. Je n'eus en somme qu'à les remuer quelques secondes avant qu'apparût un objet étrange : en me penchant, je remarquai qu'il s'agissait d'un os — une phalange, je croyais. Une bague en or, sertie d'une pomme rouge sculptée dans le rubis et croquée d'une bouchée, enserrait encore l'os carbonisé. Avec un certain dégoût, je plongeai mes doigts dans les cendres et retirai l'anneau de l'os qui se rompit. À tout hasard, j'approchai l'anneau de mon majeur : il s'y glissa avec tant de confort et de fermeté que j'aurais pu jurer qu'il m'avait jadis appartenu. Peu d'hypothèses heureuses auraient pu justifier la

présence d'une main humaine dans l'âtre... Se pouvait-il qu'une femme eût été tuée, découpée, puis laissée aux flammes dévorantes ?

Au moment où mes pensées arrivèrent à cette conclusion, la porte en fer du foyer se referma brusquement en claquant, projetant le tisonnier hors de ma portée. Une fenêtre s'ouvrit à la volée devant moi — je ne me rendis compte qu'alors qu'elles avaient, une fois de plus, été fermées sans un geste de ma part — et un mouchoir en tissu voleta jusqu'à se déposer à mes pieds. Garni de minuscules broderies, il s'agissait de l'un de ces mouchoirs d'une autre époque que peu de gens utilisaient en ces jours. Je n'eus guère le temps de me demander ce pourquoi il m'avait été apporté : du sang, abondant et coagulé, avait envahi chacun de ses filaments. Mais qu'est-ce que tout cela signifiait ? Déboussolée, je me laissai choir sur le coussin d'une causeuse, le regard brouillé, l'esprit égaré. J'avais l'impression insupportable que cette nuit-là ne se terminerait jamais, jamais avant que je fisse ce qu'on attendait de moi ; je n'en doutais plus, à présent, ce manoir m'envoyait des signes, cherchait à me faire comprendre ce que je ne savais encore deviner. Cette certitude causa en moi un regain d'énergie.

« Cherche, Émilie, cherche ce qu'on veut que tu trouves, me disais-je alors. Rappelle-toi chaque indice depuis ton arrivée. »

Et cette voix intérieure m'était si inopinée que je la sentais étrangère, ce qui ne m'empêcha pas de l'écouter et de lui obéir. Je creusai mes méninges pour extirper de leurs profondeurs les souvenirs qui y dormaient depuis mon arrivée dans ces lieux : il y eut dans un premier temps cette robe dont j'étais habillée, où paraissait une large tache de sang ; il y avait ce lit qui s'était déplacé de lui-même jusqu'au centre de la chambre ; ce livre qui était tombé dans la bibliothèque...

Le bruit caractéristique d'une vitre cassée me tira de mes réflexions : empoignant mon revolver, toujours déposé sur le tapis, je m'approchai à pas feutrés de la cuisine, d'où m'avait paru provenir ce fracas, prenant soin de ne pas poser les pieds sur les morceaux de verre éparpillés au sol. À force de craindre, de trembler, mon corps avait déjà développé une résilience qui n'était pas sans m'étonner — ou peut-être était-ce que je comprenais enfin que ce manoir n'était pas mon ennemi, mais cherchait plutôt à obtenir mon aide. Arrivée sur les lieux, il ne fut pas nécessaire de chercher la source du bruit : les bouteilles d'alcool vides étaient si nombreuses sur le comptoir que quelques-unes en étaient tombées.

Décidément, il me fallait ajouter aux indices celui-ci : des bouteilles d'alcool.

Que faire de ce puzzle, maintenant ? Quelles que fussent les gymnastiques de mon imagination, je ne trouvai nulle logique, nul lien ne pouvant rattacher ces faits insolites. Ce fut alors que je me rappelai n'avoir pas lu le titre de ce bouquin que j'avais retrouvé au centre de la pièce. Galvanisée, je m'y rendis presque à la course : il s'y trouvait toujours. Ce livre était ouvert à une certaine page, où paraissait une liste de noms que j'approchai de la lampe la plus près : des noms de filles s'alignaient comme des articles d'épicerie, chacun d'entre eux étant invariablement rayé d'un trait d'encre. Égarée, je refermai sèchement le lourd ouvrage, sans me rendre compte dans l'instant que, petit à petit, le jeu s'éclaircissait : une mère avait ici mis au monde des enfants indésirables, des enfants qui la firent énormément souffrir au point de se tordre sur son grabat — voilà pourquoi le lit se déplaçait de lui-même ; voilà le sang sur la robe ! Il n'était pas impossible que cette pauvre mère vécût avec un ivrogne qui, furieux de ces naissances féminines, eût jeté leurs corps dans le puits, d'où les bouteilles qui s'entassaient, la couleur de l'eau et cette forme humaine qui grimpait à la corde ! C'était cette femme qui m'envoyait tous ces signes ! Ou peut-être étaient-elles nombreuses ! Elles voulaient que je les vengeasse, que je retrouvasse cet homme qui leur avait ôté leurs enfants en plus de leur propre vie ! Par une force inconnue de la raison humaine, mes réflexions furent entendues : les battants des fenêtres claquèrent, les eaux de l'évier s'écoulèrent à plein débit, les bougies et les lampes tintèrent... Quelque chose se produisait alors, quelque chose hors de mon contrôle, et je restais là, immobile, me serrant dans mes propres bras ainsi qu'en plein orage...

Toute cette agitation abracadabrante cessa aussi promptement qu'elle était apparue. Sans que je pusse comprendre comment cela était possible, je vis à mes pieds mon briquet déposé, que j'empoignai aussitôt, bien qu'il fût couvert d'une substance visqueuse. Le silence qui s'installa dans le manoir me permit de percevoir des bruits jusqu'alors inaudibles. On eût dit des voix, nombreuses et agitées, qui se répondaient les unes aux autres. Croyant d'abord que celles-là provenaient d'un étage supérieur, je m'approchai de l'escalier, mais mon hypothèse s'infirma lorsque des lointaines lueurs me parvinrent d'à travers une fenêtre du salon : un groupuscule d'hommes, que leurs torches illuminaient, couraient à toutes

jambes vers l'entrée du manoir. Frappée d'une innommable terreur, je réalisai que ces signes que j'avais faussement interprétés ne cherchaient pas à satisfaire une vengeance, mais à m'alerter que je risquais de mourir du même sort ! Je reculai inconsciemment d'un pas : mon talon heurta le coin d'une table, et je m'effondrai durement au sol. Jamais de ma vie je ne me redressai si rapidement que cette fois. Il me fallait trouver un endroit où me cacher, à tout prix ! Il pouvait aussi bien s'agir des propriétaires du castel que des policiers venus pour m'arrêter — me cacher ! Je fouillai chaque recoin de mes pupilles frétilantes, réalisant dans toute ma détresse la profondeur de l'embarras dans lequel je me trouvais : ces bougies par dizaines trahissaient ma présence ! Quel que fût l'endroit où je me fusse cachée, ce n'aurait été qu'une question de temps avant que l'on me retrouvât — je n'étais en sécurité en nul endroit de ce manoir maudit. Je m'approchai une fois de plus du mur avoisinant la plus large des baies vitrées ainsi qu'une espionne, penchai ma tête pour observer l'extérieur : mon estomac se contracta lorsque je les revis, si près de là que je distinguais à présent les traits de leurs visages. Je fis marche arrière, plaquant mon dos tremblant contre le mur à bride abattue. Ce fut à mon tour de me mettre à courir : je parcourus les pièces tandis que des larmes me montaient aux yeux, les doigts de ma main gauche crispés sur le pan de ma robe qui menaçait de me faire trébucher une fois de plus. Arrivée dans la bibliothèque, je fis plus d'un tour sur moi-même sans repérer une cachette satisfaisante, puis me ruai dans la cuisine. Il y avait, près du four, ce placard où j'avais trouvé un balai et tout le nécessaire au ménage effectué plus tôt dans la journée. Sans réfléchir davantage, je tournai la poignée et m'y lançai. Lorsque le pêne cliqueta contre la gâche, je poussai un long soupir spasmodique qui fit jaillir de mes yeux un nouvel afflux de larmes. Dans quelques secondes, je les entendrais forcer la porte ; déjà, leurs voix se faisaient si nettes que j'en distinguais des mots. Ma main tremblante tarda à repérer mon briquet : afin de cacher le bas de la porte, par lequel se faufilait la lumière qui aurait tôt fait de révéler ma cache, j'entassai quelques serviettes sur le plancher. J'étais si coincée que le moindre mouvement m'était laborieux ; je ne pouvais ni me redresser, ni me tourner. Hormis un marteau accroché au mur, il n'y avait rien ici qui aurait pu m'être d'une utilité quelconque pour me défendre ; je n'aurais d'autre choix que de me fier sur les quelques balles qu'il me restait et qui, de toute évidence, étaient

moins nombreuses que la troupe qui se mit à cet instant précis à frapper contre la porte. Tout mon corps se raidit. Dans une naïveté désespérante, je me recroquevillai plus encore dans le coin du débarras. Un minuscule objet effleurant mon oreille me fit presque hurler : je plaquai si vivement mes mains contre ma bouche que le canon de mon revolver me heurta le front. C'était un hameçon suspendu à son fil. Comme si la moindre chose de ce monde était devenue empreinte d'épouvante, je vis des gouttes de sang s'en écouler ainsi que des minuscules lambeaux de chair poilus en pendre grotesquement.

Un coup donné contre la porte d'entrée.

Le grelottement de la chaînette qui se raidit.

Des grognements qui se multipliaient.

Je fermai forcément mes paupières pour ne pas céder à la panique. Il y avait bien une chance que ces hommes ne fussent que des pillards, qu'ils ne vinssent là que pour s'emparer de bijoux et d'orfèvrerie avant de s'enfuir. Il se trouvait peut-être une ville à proximité, qu'en savais-je ?

Un autre coup, plus dur encore que le précédent.

Un craquement dont les réverbérations aiguillonnèrent mes tympans.

Le bois du cadre qui éclata en mille éclisses.

Le plancher qui craqua maintes fois sous les bottes qui le fauchèrent.

Il aurait été plus sage d'ôter mon pouce de la roulette du briquet, mais j'en étais incapable. Ma brève expérience dans cette vie m'avait appris à craindre l'obscurité plus que tout le reste.

— Pourquoi as-tu défoncé la porte, idiot ! se plaignit une voix précipitée, dans laquelle je pressentis une réelle agitation. Impossible de la barrer, maintenant !

— Tais-toi ! répliqua sèchement l'autre d'un ton où se mêlaient la peur et la colère. Elle était déjà barrée de l'intérieur !

— Comment ça, *de l'intérieur* ?

— Fermez cette maudite porte ! s'impatienta un autre.

— Est-ce que tu peux la voir ?

De la réponse qui s'ensuivit je n'entendis que d'incompréhensibles bribes. Un tapage se prolongea durant quelques minutes. Des glissements, craquements et coups suffisaient à couvrir chaque mot que les hommes s'échangeaient, malgré tous mes efforts pour en dégager quelque sens. Mon corps décontracté se raidit brusquement lorsque des pas s'approchèrent du

débarras où j'étais encore tapie.

— Des couteaux, Rufus, des couteaux ! Apporte tout ce que tu trouves.

Des cliquètements bruyants émanèrent d'un tiroir dont on remuait grossièrement le contenu.

— Tout a été nettoyé ici..., se murmura celui qui se trouvait si près de moi que je l'entendis nettement.

Et son pas agité s'éloigna vers le salon, d'où m'arrivait encore ce tapage que je tardais à comprendre. M'étais-je méprise sur toute la ligne ? Ces hommes semblaient agir comme des victimes traquées plutôt qu'à la façon de meurtriers, ou encore tel un bataillon de policiers. S'il existait un danger véritable plus grand que la menace que m'inspirait cette poignée d'inconnus, c'est contre lui que je devais me battre — qui que fussent ces hommes, il me fallait faire d'eux mes alliés, et non mes opposants. Par contre, je ne pouvais me résoudre à sortir d'ici sans une excuse, sans un plan. Apparemment, ce manoir était le leur, et je risquais de n'être à leurs yeux qu'une criminelle.

Ma cervelle était infiniment trop brouillée pour réfléchir.

Je me redressai suffisamment pour agripper la poignée, que je tournai en retenant mon souffle.

— Ne touchez à rien ! hurla une voix qui me surprit au point de me faire tomber au sol. Cette sorcière sait où nous vivons, elle a peut-être placé des pièges, empoisonné nos aliments !

— Éteins aussi cette lampe, Charles, dépêche-toi !

Lorsque je fus debout, seule dans la cuisine plongée dans l'obscurité, je pris soin de ranger mon revolver sous le tombant de ma robe. Et tandis que j'étais debout, à quelques mètres tout au plus du salon où se mêlaient les mouvements et les bruits, j'hésitais cruellement quant à ma prochaine action. Il y avait une fenêtre par laquelle je pouvais encore m'enfuir. J'avais l'impression de jouer sur l'échiquier de ma vie, où un faux pas risquait de mettre fin à la partie.

— Allez... Allez ! s'écria-t-on.

— Où est-elle ? s'inquiéta un autre d'une voix tremblante. Je ne la vois plus !

Mon corps prit le devant : ne sachant toujours pas ce que je comptais faire, je m'avançai jusqu'au salon. Il fallut un certain temps avant que l'on me remarquât : je pus, durant les quelques secondes où la noirceur me

camouflait, observer tous les hommes s'affairer.

Ils étaient sept.

Les uns épiaient l'extérieur par les fenêtres, les autres rassemblaient des armes de fortune desquelles se munissaient leurs bras musculeux. Quelle menace pouvait bien les effrayer à ce point ? Le premier à remarquer ma présence se pétrifia, suspendant son geste comme si mon regard eût été celui d'une méduse. Ce comportement anodin attira l'attention de ses confrères, qui suivirent de leurs prunelles l'invisible rayon des deux yeux pointés vers les miens.

— Excusez-moi, je...

Mais je n'eus guère le temps d'achever ma défense : un des hommes s'étant faufilé derrière moi m'assena un violent coup derrière la tête, et je tombai face première sur le plancher.

— Je croyais que tu l'avais attachée dans la chambre après l'avoir pénétrée, Richard !

— C'est ce que j'ai fait !

Et puis toute parole s'évanouit. Dans un flou qui me donna la nausée, je les devinai se ruer sur moi de tous les côtés, faire courir leurs mains sales sur mon corps, s'emparer du revolver, du briquet, de tout ce peu que je possédais. Des paroles au travers des cris étaient échangées. Je fus saisie par les aisselles et traînée sur plusieurs mètres, mes pieds bondissant sur chaque anfractuosité et relief du plancher de bois. Ma notion du temps étant aussi stérile que mon odorat, il m'était impossible d'évaluer les secondes, les minutes ou les heures durant lesquelles je restai dans cet état d'étourdissement ; des objets aux contours ténébreux défilaient dans ma vision brouillée, des sons résonnaient sans être identifiés... Lorsque mes talons frappèrent durement le sol, répétitivement, je devinai qu'on me faisait descendre un escalier, bien que je n'eusse jamais trouvé de sous-sol ni de moyen pour s'y rendre durant mon inspection des lieux. On m'assit sur une chaise en métal, enroula une corde pour m'y lier, puis alluma une vieille lampe à l'huile qui projeta sa fragile clarté dans une cave. Ce qu'il m'était possible de voir était peu révélateur : quelques pelles, des amas de terre, une vieille horloge clouée au mur... Il n'y avait plus qu'un seul homme face à moi. Lorsqu'enfin mon engourdissement cérébral s'amenuisa, je pus distinguer clairement son visage : je ne le connaissais pas,

bien qu'une partie de moi me criât l'avoir déjà aperçu quelque part, suffisamment pour le craindre.

— Tu vas commencer par me dire ton vrai nom, Émilie, me dit-il en plissant les yeux.

Comment savait-il mon prénom ? Je n'aurais su le dire, mais cela m'inquiéta plus que toutes les tortures qu'il s'appêtait à me faire subir. Était-il de connivence avec l'institut psychiatrique de Fort Orée ? C'était bien peu probable, mais rien d'autre ne me vint à l'esprit pour expliquer ce détail. Je pris trop de temps, visiblement, pour répondre, puisqu'il secoua la tête avec agacement en s'approchant de moi d'une manière véhémence.

— Où est-elle, et qu'est-ce qu'elle nous veut ? me cracha rageusement l'homme en appuyant ses deux bras sur les accoudoirs de ma chaise.

Son visage était si près du mien que j'en ressentais la contrastante chaleur.

— N'essaie pas de me cacher la vérité ! ajouta-t-il en me secouant follement.

Répondre que je n'avais aucune idée de ce dont il parlait n'aurait pas pallié le moindrement ma désespérante situation, mais je ne pouvais non plus garder le silence. Qui que fût cet homme, je risquai la vérité, pure et simple.

— J'étais prisonnière de l'institut Fort Orée, tentai-je en hésitant malgré la véracité de mes propos. Je me suis enfuie avec l'aide d'un infirmier qui...

— TU MENS ! hurla-t-il en enserrant violemment mes épaules de ses larges mains. L'institut de Fort Orée est encore en construction, et la fin des travaux n'est pas prévue avant deux années entières !

Il me libéra de son emprise et se mit à faire les cent pas en se frottant le menton.

— Que dois-je faire pour obtenir la vérité ? Dis-le-moi tout de suite ; si tu comptes la garder pour toi-même, je vais t'assassiner, en finir de ce pas. Mes frères ont besoin de moi, je n'ai pas de temps à perdre à torturer une sorcière de ton espèce. Comment peux-tu être ici et là-bas à la fois ? Tu as une jumelle qui nous a suivis, c'est ça ? Quand je pense que nous hésitions entre toi et une autre, bien plus belle encore que toi et ta grande gueule ! Nous l'aurions tous eue, notre pipe, et rien de tout ça ne serait arrivé. Bordel...

J'aurais voulu hurler mille et une choses, mais ma gorge était si serrée

que respirer représentait déjà une difficulté insurmontable.

— Une sorcière ? articulai-je en déglutissant.

Pour toute explication, il bondit une fois de plus vers moi et retourna mon avant-bras pour en exposer l'intérieur.

— Ta peau est aussi blanche que celle d'une morte, commença-t-il avec l'intonation d'une énumération ; tu portes la même robe qu'elle, les mêmes cheveux qui débordent de son masque...

— Mais de qui parlez-vous ? hurlai-je à mon tour.

— De la sorcière qui vient pour nous tuer les uns après les autres !

Je ne comprenais rien de la rage qui animait cet homme ni ne saisisais quelles raisons le rendaient si méfiant à mon égard, hormis le fait qu'on m'avait retrouvée dans leur demeure. Il se tourna vers un comptoir taché d'huile et recouvert d'objets hétéroclites. En véritable tortionnaire, il hésita cruellement entre les outils grâce auxquels il entendait me faire avouer ce que je ne savais pas, puis choisit une perceuse dont il vérifia l'état en enfonçant la gâchette de plastique : la longue vis tournoya bruyamment — ce seul bruit se fraya un chemin jusqu'à ma moelle épinière qu'elle transperça à distance. Son regard terrifiant se tourna vers moi. Je ne remarquai qu'à cet instant qu'il était vitreux, comme celui d'un ivrogne — son nez, légèrement rougi, renforçait cette hypothèse.

— Je doute que la douleur puisse faire fléchir une morte, commenta-t-il sans un émoi, mais je ne perds rien à l'essayer.

En quelques enjambées, son corps se retrouva à une vingtaine de centimètres du mien.

— Où est la sorcière ? répéta-t-il en détachant chaque syllabe.

Toute tentative de résistance en moi se brisa en mille éclats de désespoir. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette vis longue et pointue tel un poignard.

— Je ne connais pas de sorcière, mais... je... je crois en avoir aperçu une dans la forêt alors que je fuyais, débitai-je d'un trait. On aurait dit le cadavre d'une noyée, mais elle... elle avait aussi les pieds calcinés jusqu'aux os ! Elle marchait en boitant. Par deux fois, elle a tenté de me tuer, elle...

L'oeillade que me décocha mon tourmenteur était si indéchiffrable que je crus préférable de me taire.

— Où as-tu trouvé cette robe ? dit-il en pointant mon vêtement de sa perceuse sans un commentaire eu égard à ma précédente tirade.

— Dans la salle de bain de votre manoir, je vous le jure...

Pour la première fois depuis cet interrogatoire, je perçus une hésitation poindre dans sa tête.

— C'est peut-être ce qu'elle cherche à vous faire commettre ! tentai-je dans un regain d'énergie. Et si elle voulait seulement jeter les soupçons sur moi, vous pousser à tuer une innocente...

— Tais-toi ! me fit-il taire.

En deux mots, la perceuse avait repris tout de sa dangerosité, et pourtant, je ne parvins à enterrer l'idée qui venait de traverser mon esprit.

— Si j'étais véritablement votre ennemie, pourquoi me serais-je présentée face à vous ? Pourquoi ne pas vous avoir tiré à bout portant par derrière ? Croyez-moi, j'en aurais facilement eu la chance ! Cette sorcière fait une prison de ma liberté, je cherche à la tuer autant que vous.

Son visage se détendit légèrement — sa méfiance s'amenuisait. Néanmoins, une émotion nouvelle, bien plus sombre, lui conféra une sévérité qui aurait fait vaciller les plus implacables êtres.

— Tu ne sais pas de quoi elle est capable, me dit-il sur le ton de la confiance. Nous, nous l'avons vue faire, nous l'avons vue...

Je le constatai soudain si faible que je le pris presque en pitié lorsqu'il vacilla et s'assit sur les marches de l'escalier.

— Nous sommes déjà morts, je peux le sentir jusque dans mon cœur.

La vieille horloge émit à cet instant un son étrange. Je n'aurais su dire pourquoi, mais cet homme qui m'interrogeait prit aussitôt un air effrayé en la fixant. L'aiguille des minutes s'immobilisa, puis se mit à tourner en sens inverse, lentement. La rotation gagna en vitesse, si bien qu'elle fit reculer sa voisine, plus petite : nous passâmes en quelques secondes à peine de 23 h à 22, puis à 20... On eût dit qu'une magie profonde s'était emparée du cadran.

— Elle est entrée dans le manoir..., murmura-t-il pour lui-même.

Et il prit les escaliers vers le rez-de-chaussée en toute urgence, oubliant du même coup mon existence. Par chance, il avait laissé allumée la lampe à l'huile suspendue à un clou, près du mur. Si j'avais plus tôt hésité quant aux choix qui s'offraient à moi, j'avais à présent la certitude qu'il me fallait fuir cet endroit. Peu m'importait cette sorcière, peu m'importaient ces mystères, ces folies... Mais d'abord, me défaire de cette corde qui me maintenait prisonnière. Je me mis dans un premier temps sur mes deux pieds,

soulevant la lourde chaise qui me faisait une sorte de carapace. Si seulement elle avait été en bois, je n'aurais eu qu'à la fracasser ! J'avancai de quelques pas vers le comptoir où reposaient les outils rouillés, parmi lesquels j'empoignai une pince. Quelques essais suffirent : je tranchai la corde au niveau de mon poignet, ce qui me permit de défaire complètement mes liens. Avant de prendre l'escalier, je trouvai plus prudent de m'armer d'un tournevis. Ce n'était certes pas l'arme la plus menaçante qui fût, mais elle aurait pu me permettre de crever un œil au besoin. Au moment où je déposai mon pied sur la première marche, mes yeux se posèrent sur l'horloge. Les aiguilles, qui tournaient à plein régime, s'immobilisèrent. Un cri me parvint du rez-de-chaussée : j'inspirai longuement, puis franchis les marches qui m'en séparaient.

Chapitre 11

Il fallait ouvrir une trappe située sous une moquette dans un coin de la bibliothèque pour accéder à la cave ; en en émergeant, je m'étonnai dans un premier temps de n'apercevoir personne dans les environs. La provenance de ce cri devint d'autant plus énigmatique qu'il m'avait semblé tout près... J'avançai posément, sur mes gardes. Mon objectif était d'atteindre la fenêtre de la bibliothèque sans attirer l'attention ; celle-là était suffisamment grande pour que je pusse m'y glisser. Je contournai quelques étagères débordantes d'ouvrages, prenant grand soin de ne pas buter contre le coin d'un meuble ou quelque objet tombé au sol. Laisser de côté la lampe à l'huile avait été prémédité : je cherchais avant tout à passer inaperçue, mais je regrettais presque mon choix tandis que j'errais dans la vaste pièce dans une obscurité qui ne me laissait perceptibles que les contours et les surfaces proximales.

Le silence était si entier que j'aurais préféré entendre une seconde vague de hurlements.

Après avoir longé des mètres de livres alignés, j'atteignis finalement ce que je croyais être un mur. Mes mains coururent sur ses motifs, reconnurent le cuir d'un des canapés, la surface dure d'une table... C'était étrange. Bien qu'ayant effectué le ménage de cette pièce, je ne me rappelais où était située la fenêtre. N'était-elle pas ici, au-dessus du pupitre dont j'effleurais les bougies et les crayons ? Ou bien là, près de cet abaque à anneaux métalliques ? Je tâtai mes poches avant de me rappeler que tout m'avait été arraché lors de ma capture — même mon briquet était dorénavant inaccessible ! L'impossibilité de trouver une source de lumière fut une vague de panique de plus à déferler dans mon ventre. Sans m'en rendre compte, j'accélérai le pas, me heurtai ici et là au mobilier... Ma respiration était devenue saccadée — je me sentais coincée dans un compartiment étroit, incapable de remuer, de respirer... Par deux fois, je fis le tour de la bibliothèque sans discerner une fenêtre ou une porte de sortie. Toute issue, comme dans cette caverne où j'avais passé la deuxième nuit de

mon exil, avait disparu ! Et comme le destin prenait un malin plaisir à soutenir mes tourments, ma main se déposa à tout hasard sur un paquet d'allumettes laissé sur le plancher.

C'était un jeu. Rien de plus qu'un jeu, depuis le début.

Et je n'étais pas celle qui en déterminait les règles. Je les subissais.

Mes dents claquaient de terreur. Je détachai une première allumette, dont je fis craquer l'extrémité sur la bande rugueuse. Il me fallut une dizaine d'essais avant que jaillît la première flamme, tant mes mains tremblaient. Je l'élevai à bout de bras ainsi qu'un minuscule flambeau, mais la lumière fut si faible qu'elle ne me permit pas de distinguer plus qu'une rangée de livres avant de s'éteindre. Ahurie, je tentai de nouveau l'expérience ; cette fois, je ne perdis pas une seconde avant de me mettre en marche ; j'évaluai d'abord ce qui se trouvait autour de moi : une chaise en bois taillé, un pupitre garni de feuilles...

La flamme s'éteignit.

En reprenant mon paquet d'allumettes, mon pied écrasa un minuscule objet. Troisième craquement : le feu revint. En baissant les yeux, je vis qu'il s'agissait d'une plume, cassée en deux morceaux. Tout autour de sa pointe, quelques gouttes d'encre s'étaient échappées... ou en était-ce vraiment ? Sa couleur était rougeâtre — du sang. J'en avais suffisamment vu dans ce manoir pour le deviner sans plus m'y attarder. La minuscule tige de bois s'étant embrasée, je ne bénéficiais que de quelques secondes de clarté avant de sombrer une fois de plus dans l'obscurité. Je les utilisai pour vérifier derrière moi : la lumière orangée enveloppa les contours du pupitre et de la chaise, légèrement en biais et tirée vers l'arrière.

Elle n'était pas positionnée de cette façon quelques minutes plus tôt ; le cas échéant, je m'y serais heurtée assurément tandis que je longuais les murs à la recherche d'une fenêtre !

La flamme s'éteignit.

Dans ma énième tentative d'invoquer la lumière, le paquet d'allumettes glissa de mes mains moites. Je m'accroupis, tâtai le plancher, en vain. Il ne pouvait avoir tombé bien loin ! Malgré cette évidence, la peur gagnait sur la raison.

— Je t'en supplie..., murmurai-je à d'inexistantes oreilles.

Là ! Je trouvai enfin les allumettes — au passage, ma main avait effleuré une surface rugueuse. Du caoutchouc ou du cuir. J'eus un moment

d'hésitation. Craignant plus ce qu'allait révéler la lumière que ce que la noirceur rendait invisible à mes yeux, j'envoyai mes mains se poser une fois de plus sur cette surface curieuse. Un bref examen suffit : il s'agissait de la semelle d'une botte. Mes doigts longèrent la chaussure, croisèrent les lacets bouclés, touchèrent un tibia...

Quelqu'un était étendu, juste là !

Je me redressai si vite que ma réaction m'étourdit. Terrorisée, je fis craquer une allumette de plus. Son halo me montra d'abord le plancher, où s'étaient écrasées quelques gouttes de sang, puis le corps d'un homme étendu. Ses paupières étaient closes, pas un de ses membres ne remuait ne serait-ce que d'un spasme. Cet homme était mort, rien n'était plus sûr. Ce n'était pas celui qui m'avait interrogée un peu plus tôt, mais un autre du groupe que j'avais entraperçu lors de mon irruption dans le salon. Pour l'instant, je ne voyais aucun indice me permettant de deviner la raison de son décès — si cet assassinat était l'œuvre d'une sorcière, je risquais de ne trouver ni arme ni blessure. Quelque chose attira mon attention sur le dessus du pupitre : un livre y était ouvert à une page où paraissait l'ébauche d'une liste. Arquant le cou pour mieux en discerner les détails, je reconnus ce livre dans lequel s'étaient trouvés les noms féminins rayés, que j'avais remarqués à une certaine page de ce bouquin retrouvé au centre de la bibliothèque au courant de l'après-midi. Cependant, deux faits n'allaient pas : dans un premier temps, quelques noms, tout au bas de cette liste, n'étaient pas encore rayés, ce que je ne parvenais à m'expliquer. Il y avait, hormis ce détail, une information infiniment plus troublante : le tout dernier nom, au bas de la page, n'était nul autre que le mien ! J'osai tourner les pages précédentes après avoir craqué une autre allumette : des noms de femmes, par centaines, s'y trouvaient biffés ! Qu'est-ce que ce nom pouvait bien y faire ? Et que signifiaient ces ratures ? Je voulus m'assurer qu'il s'agissait du même livre que j'avais aperçu plus tôt, et dans lequel je n'avais a priori pas remarqué la présence de mon nom : à sa couverture, que je revoyais et retouchais, il n'y avait aucune méprise possible. Sous l'emprise d'un bouleversement, je rabattis la couverture si brusquement que l'encrier, sur le coin du pupitre, tomba sur le plancher et éclata bruyamment, éclaboussant le sol de son contenu. La flamme de mon allumette perdait de sa vigueur lorsque je vis que cet encrier avait été gorgé de sang, et qu'en son fond s'étaient trouvés les verres fissurés de lunettes. Quelle folie

s'empara alors de mon être ! Je me penchai vers la dépouille pour lui relever la tête et l'une de ses paupières : son visage était ensanglanté, et il ne restait de son œil qu'une orbite horriblement vide. Sous le cou de l'effroi, le tournevis que tenait fermement ma main gauche tomba sur la poitrine du macchabée. Avant que les ténèbres vainquant ma maigre torche ne m'envahissent, ce que je vis en dernier lieu fut des caillots de sang et des nerfs collés à l'extrémité étoilée de mon outil, duquel j'éloignai ma main tremblante.

Je me mis à courir à toutes jambes, bloquant toute réflexion ; le fait que toute issue de cette pièce fût disparue ne me traversa pas l'esprit à cet instant de panique, et ce fut peut-être la raison pour laquelle je la trouvai enfin : droit devant moi, comme si les murs s'étaient écartés à mon passage, une porte me mena tout droit dans le salon, que je reconnus en raison d'une seule bougie, longue et fine, qui brûlait sur la table centrale. Plus que quelques mètres me séparaient de la porte d'entrée ! Galvanisée par cet espoir qui renaissait en moi ainsi qu'une tige au cœur des cendres, je courus de plus belle, légère ; or le mur qui était censé s'achever s'allongeait au fur et à mesure de mes pas — dès que je croyais m'approcher, le portique s'éloignait tout autant. J'avais l'impression qu'une partie de moi fonçait vers l'avant tandis que l'autre reculait. Cette illusion devint insupportable ; inévitablement, je m'effondrai par terre, m'étendis de tout mon long, ne cherchai plus à me défendre ou à m'enfuir. Une larme coula sur mes joues ; je me recroquevillai ainsi qu'une enfant.

Je voulais simplement que tout ce manège s'achevât, que le jour revînt.

Mais la nuit avait encore bien du temps pour poursuivre son jeu.

Ce fut cette fois un gémissement qui me vint d'abord, relayé peu après d'un hoquet étouffé. Conférant à mes bras une force qu'ils n'avaient pas, je resserrai plus encore l'étreinte que je me faisais, blottis plus profondément ma tête sur mes genoux pliés et me balançai piteusement.

« Tu n'as rien entendu, Émilie, il n'y a aucun bruit ici, il n'y a rien... », tentai-je de me convaincre.

Mais un deuxième gémissement, plus insistant, chassa l'illusoire refuge où j'essayais de m'évader.

Un jeu devait être joué.

Je rouvris mes yeux, qui se portèrent naturellement vers l'unique chandelle qui scintillait encore. Fait des plus singuliers, elle était à présent

presque entièrement consumée, sa cire éparpillée s'étant figée sur la table telles de blanches coulées de lave immobile. Mais que m'importaient ces inutiles détails, désormais ? Rien de tout ceci n'était normal. Le gémissement se répéta, me rappelant ce pourquoi j'avais été conduite dans le salon. Il était si près que je n'aurais pas été surprise d'apercevoir celui qui le poussait en me retournant, mais il n'y avait derrière moi qu'une sculpture de marbre. Je fis craquer ma dernière allumette pour pallier l'obscurité que la bougie mourante ne parvenait à chasser. Où que se portât mon regard, je ne remarquai la présence d'aucun être vivant ; se pouvait-il que ces complaints n'eussent été que le fruit de ma déraison ? Je l'aurais sans doute cru si je n'avais pas reçu à cet instant précis un long filet de salive et de sang sur l'épaule.

Le plafond...

Nul mot n'aurait pu décrire avec quelle terreur je levai mes yeux, ni quel effroi me parcourut l'échine lorsque je vis enfin l'auteur de ces gémissements : un homme, suspendu au plafond par d'énormes clous qui lui transperçaient et les coudes et les genoux, souriait du plus grotesque sourire — deux sanglantes déchirures naissant aux commissures de ses lèvres étiraient ce rictus jusque sous ses yeux. Cette chair à vif était maintenue élevée par deux hameçons plantés dans chaque joue et enroulés au lustre. Ses sourcils, et paupières de même, étaient cruellement haussés en permanence par deux hameçons de pêche, lui conférant un air joyeux aussi morbide que crédible. Du sang s'écoulait constamment de sa bouche tranchée, et je dus m'écarter de quelques pas, bien que pétrifiée, pour éviter une seconde averse rouge.

Ses yeux !

Ses yeux remuèrent... Ses yeux se logèrent dans les miens !

L'homme gémit de plus belle en quête d'un secours que ma détresse m'empêchait de lui fournir. Je sus dès lors que ce spectacle horrible avait plongé ses tranchantes racines dans les tréfonds de ma mémoire et que jamais, au grand jamais, je n'aurais ôté ces images et ces cris de ma tête. Ne pouvant soutenir ce sourire hideusement uni à cette douleur et à cette angoisse que rien, hormis ces lamentations étouffées, ne pouvait exprimer, je détournai les yeux et pris la fuite de plus belle.

Le vestibule parut enfin.

J'avais traversé la deuxième étape de ce jeu, que j'espérais sans y croire

sa dernière.

Je franchis avec une troublante facilité la porte défoncée et me retrouvai à l'extérieur. Une lune à demi habillée de son voile noir scintillait dans les cieux ; partout, la forêt se balançait paisiblement au vent qui agitait ma robe longue.

Mais il aurait été sot de croire que j'avais réussi à m'échapper des griffes de ce manoir.

Si j'étais ultimement dehors, c'était précisément qu'on m'y voulait, qu'on m'y avait menée. Et comme pour confirmer ces pensées, les réverbérations subtiles d'un pas claudiquant, entre tout reconnaissable, parvinrent à mes oreilles attentives.

C'était donc elle, cette sorcière que chacun craignait !

J'allais enfin revoir ce cadavre vivant, cet amas de chair infect se déplaçant sur ses échasses d'os, ce familier regard vitreux aussi insignifiant qu'insensé... Je n'avais cette fois plus aucune arme, ni même de source de lumière, mais en revanche je n'étais non plus affaiblie par la ridicule peur que m'avait inspirée sa hideur. Qu'elle vînt, cette créature immonde ! Le son que produisaient ses jambes désarticulées se mua alors en un autre, aussi différent que méconnaissable. On eût dit des clapotements, si étouffés qu'ils semblaient provenir d'en dessous de la terre.

« À L'AIDE ! »

Tous mes sens en alerte, je pivotai sur-le-champ vers le puits d'où était provenu ce cri. Quelqu'un était à présent sur le point de s'y noyer ; je n'avais nul besoin de m'en approcher pour en être certaine. Mon œil hésita entre le puits et l'orée de la forêt, tous deux à peine discernables dans la nuit. Fuir, ou rester ? Je n'aurais jamais pensé devoir me poser cette question ; or force fut de constater que j'étais hésitante. J'avais bien aperçu, plus tôt dans la journée, le corps d'un enfant grimper à la corde du puits, et bien qu'il m'eût semblé mort, toutes les réalités de ce monde avaient jusqu'alors fusionné dans la plus irrationnelle folie. Avais-je bien vu ? Cet enfant était-il encore en vie ? Je me mis à courir vers le puits tandis que se répétaient les clapotements faisant écho sur ses parois de pierre. J'agrippai le moulinet avec énergie, le fis tourner aussi vite que je le pouvais. Je déployais tant de force qu'il m'aurait été impossible d'évaluer le poids de ce que j'étais en train de hisser. Je crus la corde sur le point de céder lorsqu'une main replète se posa enfin sur le rebord du puits, suivie d'un

coude, puis d'une tête difforme.

Ce n'était pas un enfant, mais un homme atteint d'une grave maladie dont je n'avais jamais entendu parler. Son visage était parcouru de boursouflures ; ses yeux étaient à demi recouverts d'excroissances de peau ; ses lèvres, tordues ; son nez, presque inexistant.

Mais il était en vie.

— Qui es-tu ? demandai-je, constatant qu'il refusait d'ôter sa main de la corde au bout de laquelle pendait également un seau rempli d'eau où se miraient les rayons de la lune.

— Ne tuez pas moi, gémit-il en tremblant de tout son corps. Innocent, pas danger ! Supplie !

Sortie tout droit des ombres, la sorcière au pas claudiquant me poussa du coude, s'emparant avec une agilité insoupçonnée du tourniquet. Extirpant un couteau de ses vêtements trempés et couverts d'algues, elle trancha d'un geste sec la corde du puits, écharpant au passage l'oreille longue du pauvre homme, qui se mit à chuter une fois de plus dans les profondeurs de la cavité étroite en hurlant. Comme une dernière résistance, comme un dernier acharnement, sa main replète s'enroula autour du pan de ma robe, qu'il déchira en l'emportant avec lui dans le gouffre profond. Le temps de me retourner, et la sorcière avait disparu — je me penchai par-dessus le puits. Pas un cri, pas un bruit — sa tête avait dû en heurter le fond.

Je me retrouvais de nouveau seule, nue et sans une arme.

Combien de temps survivrais-je dans ces conditions dans la forêt ? Combien de temps survivrais-je dans ce manoir ? Brusquement, la fatalité du sort pénétra mon être ainsi que la plus mortelle maladie à laquelle n'existerait d'antidote. Je m'effondrai dans l'herbe haute qui m'enveloppa de chaque côté ainsi qu'un linceul couvert de rosée, de ces pleurs que nulle âme de ce monde n'aurait versés pour moi. Face à moi, la lune indifférente chatoyait dans sa mystérieuse sérénité ; quelques étoiles s'étant frayé un chemin entre les nuages étincelaient avec jalousie à ses côtés. Rien ne m'avait semblé, de toute ma vie, plus merveilleux que tout cela. Je m'étais presque abandonnée à la nature, à son calme lénifiant, lorsque deux bras puissants me soulevèrent par les aisselles. Pareille à un ivrogne éveillé de son sommeil comateux, j'ouvris mes yeux vitreux dans le plus complet égarement. C'était cet homme qui m'avait interrogée dans la cave.

— Qu'est-ce que tu fais là, sale putain ? me somma-t-il avec toute la hargne que peut contenir une voix.

Sa poigne puissante enserra mon bras avec tant de force que l'extrémité de ses ongles s'enfonça dans ma peau ; sa main rugueuse y laissa son empreinte. Avant de poser quelque autre geste, par une chance inouïe, l'homme vacilla légèrement, son regard se perdit momentanément dans un néant, puis se reporta sur le mien. Il était ivre plus que je n'avais jamais vu quiconque.

— Tu peux mourir, tu peux..., fit-il de nouveau, sa dernière syllabe mourant dans sa gorge.

Puis il s'effondra là exactement où j'étais étendue quelques secondes plus tôt. Était-il mort ? Sans doute. Je me sentais moi-même si près de mourir, je sentais mon corps si froid, ma peau, si blême que je ne vis là que la plus désolante banalité. Le sentiment indescriptible de haine et de pitié que j'éprouvais alors ne dura qu'un instant avant de prendre l'aspect d'une pure indifférence.

Un vent froid s'éleva dans la cour, me poussant à m'enserrer de mes bras. Que cet homme fût mort ou simplement ivre, je n'en avais que faire. Je me penchai pour lui ôter la veste qu'il portait et m'en vêtir. Chose faite, ce même dilemme, inévitablement, me fit prisonnière de ses impasses : m'engouffrer dans la forêt, ou attendre le retour du jour ? Lorsque les images de ce mourant défiguré et cloué au plafond me revinrent à l'esprit, je décidai que je ne retournerais dans ce manoir que si l'on m'y forçait ; aussi fis-je le tour du bâtiment, prenant grand soin de garder mon corps tapi dans les broussailles. Je doutais fort que la sorcellerie se fiât sur les sens tels que nous les concevons pour repérer ses proies, mais il n'y avait aucune chance à prendre. Durant ce court instant où j'étais parmi les herbes et l'obscurité, je me sentis presque à l'abri.

Dans la nuit, tout ce que je décelais d'où je me trouvais alors était une absence d'arbres ; ce que je crus d'abord être une clairière s'avéra les premières étendues de cet étang que j'avais aperçu à mon arrivée, si stagnant qu'on aurait aisément pu le confondre avec le ciel étoilé qu'il réfléchissait. La barque reposait toujours sur le rivage. J'y vis aussitôt mon salut.

Je me surpris à courir, mes deux mains affairées à maintenir la veste autour de mon corps, la vingtaine de mètres qui me séparaient de

l'embarcation. Il me fallut déployer une force impressionnante pour la tirer du sable où elle était ancrée, mais lorsque j'y montai, que je sentis les poignées des deux rames se loger au creux de mes paumes, une légèreté décomprima ma poitrine. L'eau était si calme qu'une simple poussée me faisait longuement voguer ; pour l'instant, je ne cherchais pas à atteindre quelque rivage. Un corbeau croassa depuis une lointaine cime. L'eau me protégeait, quelque chose en moi me le murmurait sans cesse. J'appuyai les rames sur le rebord de la barque et m'assis au fond. Tout était si calme que je pouvais sentir l'eau se déchirer doucement sous la coque.

Et pourtant, je ne savais jouir de cette accalmie, je ne savais reprendre mon souffle, laisser retomber ces cris et ce sang qui voletaient partout autour de moi... Il me fallait encore lever la tête, chercher ce que je désirais plus que tout au monde éviter... Des remous de faible intensité s'étaient mis à agiter l'eau, là exactement où les rayons de la lune étalaient leur lumière.

— Montre-toi, je sais que tu es là ! m'écriai-je dans une désespérante tentative de me convaincre de cette assurance que je n'avais pas.

Ce furent d'abord deux bras tordus qui émergèrent des flots noirs : ceux-là s'agitèrent brièvement avant qu'une tête hideuse poignât à son tour. Ce même cadavre était venu me hanter à nouveau ! J'aurais voulu la maudire, la bannir, la détruire... mais que pouvais-je contre elle ? Ma colère était inutile ; je n'eus d'autre choix que de la laisser s'approcher de moi en s'élevant par-dessus l'eau tel un ange sans ailes ni nimbe. Je me serais attendue à ce qu'elle élevât une main dans ma direction pour me jeter un sort d'une innommable cruauté, qu'elle fit au moins exploser ma barque et me noyât, mais elle se contenta de déplier ses doigts osseux pour montrer le chiffre 3. Il fallut un certain temps à mes yeux embués de larmes pour les discerner dans la nuit, mais je sus sur-

le-champ ce que cela signifiait : des sept hommes qui étaient entrés dans le manoir, quatre étaient déjà morts, ce qui impliquait qu'il en restait encore trois. Le monstre n'était pas venu pour en finir avec ma vie, non, mais pour que j'en finisse avec son jeu.

Mes deux rames, dans un cliquètement métallique, se délogèrent de leur socle. La barque oscilla, puis se mit à reculer d'elle-même. Un nuage opaque s'interposa entre la lune et moi — le cadavre disparut aussitôt, tandis que je me retrouvais dans une obscurité infranchissable. En glissant

ma main dans l'eau, je sentais bien que j'étais en mouvement, sans descendre quelque rivière. Le temps de chercher la raison de cet inexplicable déplacement avait à peine épuisé quelques secondes que mon corps bascula vers l'avant : la coque de mon embarcation s'était enfoncée dans le sable du rivage d'où j'avais cherché à m'enfuir. D'une noirceur qui contrastait légèrement avec celle du ciel, le manoir se dressait sinistrement devant moi, et comme pour confirmer mes pires craintes, une de ses portes arrière s'ouvrit à l'instant où mes yeux s'y posèrent.

Résignée, je m'y rendis la tête basse.

Chapitre 12

Après un dédale de corridors obscurs que je traversai en ayant pour tout œil mes deux mains tremblantes, je me retrouvai face à l'escalier principal du manoir. Je croyais devoir y monter, mais un son étouffé me fit changer d'idée : on eût dit quelqu'un qui tentait de crier au travers d'un bâillon qui le muselait. Je n'étais pas assez sotté pour espérer sauver la vie de qui que ce fût, désormais, ni n'étais étrangère au fait que l'on daignait seulement me faire complice de chacune de ces morts qui apparaissaient là où l'on me conduisait ; c'est pourquoi je sus inutile de fouiller dans la cuisine à la recherche d'un couteau ou encore de chercher dans les tiroirs du salon mon arme qu'on aurait pu y cacher. Tout ceci n'était qu'un labyrinthe dont on connaît le chemin, mais qu'on ne peut franchir sans y laisser son âme. Je m'affairai à suivre ces gémissements étouffés, déployant tous les efforts pour ne plus penser, pour ne plus réfléchir. La tâche devint plus difficile lorsque la victime que je traquais se tut, ou mourut. Je la trouvai finalement dans une pièce qu'on devait utiliser pour prendre le thé, ou était-ce bien elle ? Je ne distinguais qu'un amas de vêtements sur une longue chaise berçante qui oscillait encore. Il me fallut apercevoir deux bras pendre de chaque côté pour en avoir le cœur net : là se trouvait bel et bien la première des trois victimes restantes.

Alors que je me croyais impassible face à tout ce qui surgirait sous mes yeux, mon sang se glaça lorsque je la vis : ma robe, qu'on m'avait arrachée et qui avait sombré tout au fond du puits, servait à cet instant de linceul au corps qui en était enveloppé ; je reconnus aisément ses motifs et sa forme. Comment avait-elle pu atterrir là ? La tête à demi détournée, je la saisis entre mon pouce et mon index et la retirai : un homme gisait, le cou tordu et le nez fracassé, d'où s'écoulait encore un filet de sang. Apparemment, il avait été sauvagement étouffé par la robe, qui de surcroît ne semblait plus déchirée. Par contre, je revis cette large tache de sang maculant le tissu — et cette fois, le sang était encore chaud. Qu'est-ce que tout ceci signifiait ? Comment avais-je pu nettoyer ce sang le jour précédant s'il venait tout juste

d'apparaître ? Je me serais effondrée sur le canapé le plus près s'il n'avait été d'un éternuement qui venait de si près que je sursautai à en quitter le sol : je fis volte-face juste à temps pour apercevoir un des sept hommes s'écrouler par terre en emportant dans sa chute le fil ondulé d'un téléphone. Ne sachant quelle approche choisir, j'attendis momentanément un autre signe avant de bouger. L'homme éternua de nouveau, puis se dégagea vigoureusement les sinus dans un mouchoir. Il était en vie ! Non pas que son cœur battant fût une réjouissance en soi, mais bien que j'aurais peut-être la réponse à toutes ces questions que j'avais en tête à ce moment.

— Est-ce que ça va ? lui dis-je d'une voix agitée en lui prenant les épaules.

Je sus, dès que ce regard égaré effleura mes prunelles sans s'y arrêter, comme si elles n'avaient jamais existé, qu'il n'était pas dans un état normal, que, pire encore, il ne lui restait que quelques secondes à vivre. Ce fut pourquoi je lui saisis sèchement la tête de mes deux mains pour la faire pivoter vers moi ; son visage avait beau être vis-à-vis du mien, ses yeux demeuraient insensibles à tout stimulus. Je notai en m'y attardant que son nez était horriblement fracassé, comme s'il avait encaissé d'innombrables coups de poing. Le côté de sa tête, de surcroît, présentait une enflure à peine visible sous les cheveux englués de sang coagulé.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait ? Réponds-moi ! m'impatientai-je de désespoir.

Enfin, il leva ses yeux jusqu'aux miens, ainsi qu'un enfant s'éveille d'un rêve sans savoir si ce dernier se poursuit ou vient de s'achever.

— Morts déjà sommes nous lorsque idiote chose une est l'espoir, me souffla-t-il énigmatiquement tandis que des gouttes de sang, par un inexplicable phénomène, remontaient vers l'intérieur de son nez. Pourquoi, moi tuer me pourquoi !

Et ses yeux, dans lesquels avait brillé si fugacement une étincelle de vitalité, se révoltèrent horriblement — son corps s'agita de spasmes brusques, une écume abondante sortit de sa bouche tordue. J'eus beau me détourner, je ne pouvais empêcher mes tympans de s'imprégner du bruit de ses talons frappant frénétiquement le plancher ainsi que des gémissements noyés dans la mousse blanchâtre lui obstruant la bouche. Lorsqu'enfin la paisible mort éteignit la violente vie, j'osai me retourner. Au creux de sa main droite dont les doigts dépliés s'agitèrent d'un ultime

frémissement, je vis ce mouchoir qu'il avait naguère utilisé : rouge lui aussi. Je ne doutai pas qu'un poison eût été en jeu, bien que je fusse dans l'impossibilité de le sentir.

Ses dernières paroles...

Quelque chose en moi refusait de mettre tous ces mots sur le compte de la folie, de l'empoisonnement... Je les retournai dans ma tête du mieux que je le pouvais au vu de l'état dans lequel je me trouvais, et je compris. Bien qu'ils eussent l'apparence d'être en un total désordre, ces mots respectaient une logique bien précise : ils avaient été prononcés dans l'ordre inverse ! Mais pourquoi ? Quelle toxine, quel venin avait la capacité d'inverser la pensée d'un individu ? J'étais sur le précipice me séparant du délire, avec la seule envie de m'y jeter à corps perdu, plutôt que d'attendre bêtement que vînt mon tour en essayant, comme la plus écervelée des idiotes, de résoudre ces mystères insondables ; mes pleurs, bercés par les bras chaleureux de la folie, commençaient à se muer en rires hystériques. Mais un filet de lumière chatoya dans mon esprit, et comme une main tendue au mourant qui se meure, je le saisis. Plus je me poserais de questions sans réponse, plus se fragiliseraient mes états d'âme — il m'en restait cependant une à évoquer, une dernière :

Combien en restait-il ?

Des sept, combien étaient morts ?

Six. Il n'en restait qu'un seul.

Les règles de ce morbide jeu m'étaient déjà bien familières ; aussi ne cherchai-je pas le prochain indice ; je savais que, tôt ou tard, cette infâme sorcière ferait son prochain assassinat et que j'en percevrais les cris. Sans doute fut-ce pour me tourmenter, mais de longues minutes s'écoulèrent sans un signe, sans une alarme. Et j'attendais, blottie dans la veste de cet homme ayant saoulé sa vie jusqu'au cœur, rejetant la moindre de mes pensées sombres dès qu'elle surgissait dans ma conscience ainsi qu'on tournerait les pages d'un livre glauque sans en lire un seul mot. Était-ce un test ? Cesser de me poser des questions. Ne plus réfléchir. En dépit de tous mes efforts, un songe réussit à se frayer un chemin parmi toutes les murailles dont s'entourait mon cerveau : n'étais-je pas cruellement vulnérable, la tête ainsi enfouie sous ce vêtement ? Quelqu'un pourrait bien être à un mètre de moi, juste devant, à me fixer savoureusement en attendant que je relevasse enfin la tête... De toutes les accalmies, la mienne

était des plus factices. Après tout ce que j'avais traversé, toutes les horreurs qui avaient griffé ma mémoire de leurs serres infectes à en saigner des cicatrices à tout jamais, le simple fait d'ôter ce vêtement de mon visage suffit à me faire trembler.

Trois... Deux... Un...

J'abaissai résolument la veste sous mon menton, un cri déjà prêt au fond de la gorge : il n'y avait devant moi ni visage moribond, ni lame ensanglantée, ni sorcière décomposée... qu'une lampe étincelante, dont l'anse était tournée vers moi dans une invitation muette. Pour cette fois, ma muraille mentale résista à l'assaut d'interrogations qui s'y heurta — je me levai, aussi résignée que décidée, puis m'emparai de ce flambeau. Ne sachant où aller, je commençai par éviter les pièces que je savais souillées d'un cadavre, ce qui signifiait le rez-de-chaussée presque en entier. Inévitablement, je fis bientôt face à l'escalier qui montait aux étages obscurs. Le premier indice vint enfin à moi.

Un grincement saccadé, quelques secousses qui donnaient l'impression que l'on frappait le plancher à l'aide d'un marteau... Il me fallait donc monter...

Mes pieds, forcés d'obéir aux ordres insensés de la fatalité, ne gravirent qu'en se tortillant chacune des marches me séparant du dernier acte de ce funèbre spectacle. Le fracas se répéta, avec plus d'intensité encore... De ma position, je devinai qu'il provenait de cette chambre où j'avais moi-même dormi. Ma lampe ne me permettait pour l'instant que de discerner la porte entrebâillée... Des gémissements déchirants témoignèrent de l'horreur qui m'attendait, mais ces lamentations, contrairement aux autres, n'étaient pas étouffées — elles étaient nettes, si claires que les souffrances de cet homme se transmettaient jusqu'à moi. Sans plus attendre, je poussai la porte entrouverte de mon pied, levant tout de suite ma lampe : le lit, que j'avais replacé contre le mur, était de retour au centre de la pièce, alors que cette fois s'y trouvait étendu un homme torse nu qui se tordait apparemment de douleur. Il se débattait tant que les pattes métalliques du lit déchiraient superficiellement les lattes de bois du plancher, qui portaient de ces secousses les marques évidentes. Tous les draps et coussins étaient tombés par terre ; le lit entier même, parfois, menaçait de se renverser tant l'homme était agité. Ses mains crispées aux barreaux, il hurlait de douleur — je me précipitai vers lui, le sachant sur le point de rendre l'âme dans mes

bras.

Ses yeux étaient fermés. Cet homme faisait un cauchemar !

Prenant garde de ne pas me blesser, je secouai les épaules de cet homme, en vain. Force fut de constater, après de multiples tentatives, qu'il était prisonnier de ce rêve qui le dévorait vivant. Ne sachant plus que faire, je m'acculai au pied du mur, sursautant presque lorsque ce dernier effleura mon dos, puis contemplai d'un œil impuissant le dormeur se mourir d'une illusion sans issue.

« Qu'est-ce que c'est ! Je ne veux pas l'avaler ! Je ne veux pas ! s'époumona-t-il à s'en déchirer le gosier. Laissez-moi tranquille ! Ah ! »

Son corps se raidit, chacune des veines de son cou et de son visage saillit comme sur le point d'exploser.

« Qu'est-ce que contient cette fiole ? reprit-il d'une voix étonnamment plus calme. Comptez-vous me tuer, moi aussi ? »

Un énième spasme se propagea de sa tête jusqu'à ses pieds, faisant grincer de plus belle les pattes du lit contre le plancher.

« Depuis que vous êtes arrivée ici, Émilie, j'ai de la difficulté à détourner mes yeux de votre beauté. »

Ces derniers mots avaient été murmurés, sur un ton presque mielleux, qui, malgré leur douceur, m'apparurent bien plus effrayants que ces cris de douleur poussés précédemment. Lui aussi connaissait mon nom ! Savait-il aussi que j'étais là, à le contempler agoniser ? Mes réflexions s'estompèrent par une inquiétante accalmie — l'homme avait cessé de se débattre, de parler, de remuer. La mort l'avait-il trouvé, lui aussi ?

Soudain, son tronc se redressa comme tiré par d'invisibles ficelles. Ses deux yeux ouverts, ronds ainsi que deux billes claires, me criblaient d'un regard d'autant plus effroyable qu'il se voulait doux.

« C'est enfin mon tour d'être avec toi ! » lança-t-il hystériquement.

Du côté du matelas, il empoigna une lame de rasoir que je n'avais remarquée jusqu'alors et la porta à sa gorge. Sans détourner le moindre de ses yeux desquels étaient prisonnières mes pupilles, il porta son arme blanche à sa poitrine qu'il se mit à découper, lentement, indolemment, avec cette même grâce qu'ont les hommes offrant quelque bijou à leur amante. Le déchirement visqueux et sonore de la chair qui se fendait, l'abondance horrifiante de sang qui s'écoulait de la profonde entaille... tout m'épouvantait à en hanter à jamais mon esprit ; je sentais

mes boyaux se tordre, ma pression chuter, et mes yeux... mes yeux retenus par ses cils pareils à des dizaines de grappins enfonçant leurs pointes creuses dans mes prunelles, mes yeux qui ne pouvaient se clore ni se baisser... Mes yeux fixaient les siens qui me fixaient, et ses mains continuaient leur boucherie, fauchaient sa propre chair... Il ne laissa tomber la lame qu'une fois son chef-d'œuvre achevé : un cercle presque parfait, qui couvrait le bas de ses côtes jusqu'à sa clavicule gauche. Le sang s'écoulait sans cesse, ruisselait sur son ventre, s'égouttait sur ses cuisses... Mais ce dépeçage, en fait, n'était guère terminé : de ses deux mains, il arracha une grosse portion de chair de sa poitrine. Je vis ses ongles s'enfoncer dans le muscle gorgé de sang, y remuer... Ses mains tremblaient de toute la force dont il usait à se mutiler — il rompit les côtes en travers de son chemin ; les os craquèrent, crépitèrent, crissèrent. Un hoquet me monta jusqu'à la bouche ; je ne pus retenir le vomissement qui me fit recracher un liquide jaunâtre. Ce ne fut qu'en régurgitant qu'il me fut possible d'enfin fermer mes paupières, mais, inévitablement, tandis qu'un filet de salive acide s'écoulait de ma lèvre tremblotante, je relevai les yeux vers ceux du martyr. Sa main était plongée dans ses entrailles jusqu'au poignet. Malgré son imperturbabilité, sa peau avait blêmi, des tremblements véhéments s'emparaient de ses membres. Ce fut à cet instant que je compris qu'il cherchait à s'arracher le cœur — et je le vis ! Noyé dans son propre sang qu'il pulsait sur lui-même, encore pendant à son aorte, et sa veine cave au creux de sa paume. Le temps de m'éblouir de ce lugubre présent, le corps de l'homme s'affaissa sur le côté, puis cessa de bouger. Comment quiconque pouvait réussir à s'arracher le cœur sans perdre connaissance ? Poser la question fut y répondre : cet homme était bien loin d'avoir connaissance de quoi que ce fût — il avait été somnambule, ensorcelé ! Ne pouvant plus supporter davantage ces atroces images, j'empoignai ma lampe et sortis de la chambre. La réalité me frappa alors comme l'éclair : où aller, maintenant ? J'avais, jusqu'à ce moment, été guidée d'une mort à l'autre, mais s'il n'y avait plus une âme à assombrir, qui m'aurait indiqué le chemin ?

 Sotte que j'étais, il en restait bien une !

 La mienne.

Chapitre 13

S entant l'urgence d'agir, je me mis à dévaler les marches quatre à quatre vers le rez-de-chaussée, mais aussitôt que j'y fus parvenue, la porte d'entrée jusqu'alors ouverte se referma brusquement. Je voulus bifurquer vers la cuisine, ayant encore vives dans ma mémoire les images de ce corps mutilé cloué au plafond, mais le mur se referma sur l'ouverture que je m'apprêtais à emprunter, comme une masse gluante se serait écoulée du plafond, comme si ce manoir entier avait été de cire et fondait sous la flamme mourante de la vie qui s'éteignait. Je contournai l'escalier gardé de ses armures décoratives — aussitôt que je les dépassai, ces armures, pareilles à deux corps pourvus de vie, firent sonner leurs hallebardes contre le plancher et se mirent à se mouvoir ; leurs lourdes bottes de fer, jointes aux mailles enlacées de leurs cuirasses, tintèrent à chacun de leurs pas qui cherchaient à se rapprocher de moi, à me rattraper. Non, ce manoir n'était pas de cire, il était simplement maudit ! Une frayeur de plus s'entassait parmi l'effroi qui m'affolait, et je ne courus que plus vite à la recherche désespérée d'une sortie. Chaque couloir où je voulais bifurquer disparaissait, chaque porte se refermait, se verrouillait — les visages ternes de tous les portraits prisonniers de leur cadre se tournaient à mon passage sans un murmure. Une horloge au loin projeta son cri assourdissant, une fois, deux fois... J'avais l'impression d'entendre les dernières secondes de ma vie hurler de douleur à chaque clameur de la pendule. Des vents venus de nulle part s'élevèrent tandis que j'arrivais à l'étage, renversant tout objet, toute décoration, qui parfois éclatait sur le plancher. Chaque porte que je cherchais à emprunter, n'aurait-ce été que pour me recroqueviller dans le coin d'une pièce, se refermait en claquant dès lors que mon pas s'apprêtait à la franchir — et chaque fois que se rabattait l'une de ces portes, elle semblait couvrir des hurlements de filles dont elle faisait ses otages. Je me disais pourtant qu'il n'y avait personne d'autre dans ces pièces closes, personne d'autre que moi dans ce manoir, mais les cris désespérés, déchirants de ces femmes me firent ralentir la cadence — je perçus même le

bourdonnement de leurs poings s'abattant sur les portes. Mais il me fallut reprendre mon rythme effréné lorsque, derrière moi, les cavaliers sans âme montèrent impitoyablement les quelques marches qui me séparaient d'eux. Sous les portes closes, des flots de sang écumeux s'échappèrent jusqu'à ceindre mes pieds figés de stupeur ; des mains écharpées par dizaines se collèrent aux fenêtres depuis l'extérieur, laissant dans le couinement du glissement affreux de leurs doigts sur la vitre des sillages écarlates ; le lustre suspendu au plafond, sous la force inexplicable d'un tremblement dont le bâtiment entier était secoué, se dévissa et s'écrasa au sol. Trouvant dans l'affolement un courage étranger, je montai un étage de plus, m'agrippant fermement au garde-fou puisque je savais qu'à tout moment je risquais de m'évanouir — cette folie était trop incommensurable pour ne pas m'engloutir. La longue lame incurvée d'une hallebarde me frôla de près puis faucha des barreaux de la balustrade qui éclatèrent. De mes mains moites, je sentais l'anse de ma lampe glisser ; j'étais à bout de souffle, à bout d'énergie, je ne désirais qu'une unique chose : que cessât cet enfer. Ce fut parvenue au troisième étage qu'une absence de bruit me fit croire que mes poursuivants de métal s'étaient immobilisés — je n'aurais su dire ce qui m'effrayait le plus entre le tumulte et le silence ; je n'étais pas assez stupide pour confondre l'absence de bruit et l'absence de danger. Ce fut en m'attardant au tremblement de mon bras que je réalisai à quel point j'étais dans un état de perdition — j'eus peur que rien, ni le jour, ni même cette délivrance paisible qui avait habité mes rêveries, ne pût éventuellement apaiser ces trépidations qui dans ma chair avaient laissé d'indélébiles marques ; mon corps n'était-il pas le siège de ma mémoire ? Le silence, sans surprise, fut de courte durée. Moi, qui me croyais au dernier étage, en vins à la conclusion qu'il en existait un de plus lorsque le bruit distinct de pas lourds résonna dans le manoir depuis le plafond — sachant l'angle du toit, je jugeai impossible que quiconque s'y trouvât en mesure de marcher. Ces pas avaient un je ne savais quoi d'irrégulier, qui conférait à leur lourdeur anormale un aspect encore plus inquiétant. C'était comme si l'individu, ou la créature, qui marchait constamment, était chaussé de bottes en métal.

Un rire terrifiant, qui se prolongea longtemps, me glaça le sang — c'était celui d'une femme. Un second élan d'esclaffement relayait le premier. J'étais certaine qu'il s'agissait de cette sorcière qui prenait un plaisir évident à me tourmenter, jusqu'à ce que ce rire sinistre se muât en un hurlement de

douleur — était-il possible qu'entre ces murs se fût trouvée une femme également ? Y avait-il, contrairement à tout ce que j'avais déduit de ces assassinats, une autre victime ? Sans doute n'aurais-je jamais eu la force de chercher la trappe menant au grenier pour en avoir le cœur net si les cris s'étaient interrompus à cet instant, mais à ma grande frayeur, ils ne firent que se répéter encore et encore avec plus d'intensité chaque fois. Quelle torture pouvait créer pareille douleur ? Je n'aurais pas été étonnée que les cordes vocales de cette femme se déchirassent. Incapable de supporter plus encore ces vives lamentations et n'ayant, qui plus est, nulle envie de redescendre par là où mille et un dangers n'attendaient que mon retour, je me mis à étudier le plafond, cherchant quelque bordure ou trappe pouvant mener au grenier. Je détestais avoir à garder la tête haute ; à tout moment, quelque horreur risquait de me surprendre au niveau du plancher. Par chance, il ne me fallut qu'une minute pour la repérer : dans le coin d'une salle de rangement se trouvait la trappe, ouverte, qui me conduirait à cet indice inespéré. En m'en approchant, je constatai d'abord qu'il s'en dégageait une vive chaleur qui me fit plaquer ma main devant mon visage. Me rapprocher à 10 centimètres d'un feu de joie n'aurait guère été différent. Quelle que fût l'origine de cette énergie brûlante, je ne doutai pas un instant qu'elle pût mettre en feu le manoir tout entier d'un moment à l'autre ; aussi me sentis-je hâtée d'en finir au plus vite. L'idée de me munir d'un seau d'eau me traversa bien l'esprit, mais il était hors de question que je perdisse les précieuses secondes dont je disposais pour trouver cet objet, et rien ne m'assurait que les conduits d'eau auraient fonctionné. Je n'étais pas le maître du jeu, j'en avais déjà eu des preuves indiscutables.

Le cri se répéta de plus belle, cette fois de si près que je sursautai. Mes entrailles se serrèrent, mes jambes ramollirent. Que n'aurais-je pas donné pour que tout ceci ne fût qu'un mauvais rêve, pour me délier de toute responsabilité ou implication, pour n'avoir qu'à m'envelopper d'une couverture et attendre que revînt l'aube ! Mais je me trouvais bien là, face à cette maigre échelle qui m'appelait, sous ces cris déchirants qui ne trouvaient de cesse... J'aurais voulu que revînt mon odorat pour sentir et ainsi avoir une plus claire idée de ce qui m'attendait. Ma main droite toujours crispée sur l'anse de ma lampe, j'entamai ma courte montée vers la géhenne ; l'enfer pouvait bien narguer le paradis — ses ténèbres ne savaient-elles pas s'étendre jusqu'au ciel ? Je n'étais pas encore rendue que

la chaleur écrasante rendait l'air quasi irrespirable ; j'étais étonnée de n'avoir pas encore remarqué de flammes. Je parvins à me hisser entièrement dans le grenier. Déjà, mon visage était couvert de sueur. Alors que je m'étais attendue à atterrir dans un endroit débordant d'objets divers, je trouvai le grenier presque vide — il ne contenait rien, hormis quelques outils disparates, ainsi qu'une construction de pierre qu'il ne me tardait pas d'identifier. Car ce n'était en effet pas ce qui m'intéressait dans l'immédiat : il me fallait avant tout repérer l'origine de ces cris et de ces pas lourds qui avaient fait trembler le bâtiment tout entier. Mon oreille attentive ne percevait plus que des lamentations étouffées, des gémissements qu'on cherchait à taire quelque part... Ce fut en laissant mes pieds me porter quelques mètres plus loin que je compris que la construction de pierre était en fait une forge dont les braises ardentes projetaient cette chaleur suffocante. Cette déduction ne fit plus de doute lorsque j'aperçus l'énorme soufflet, l'enclume et le marteau l'avoisinant. J'osai m'en approcher plus encore — la chaleur fut si vive que je dus m'en protéger le visage à l'aide de mes mains, ce qui, naturellement, me fit baisser les yeux vers le sol pour me guider. Et c'est là que je vis, sans rien y comprendre, des empreintes carbonisées sur les lattes en bois qui formaient le plancher. J'eus beau cligner des yeux pour chasser ces phosphènes de ma vision, rien n'ôta ces invraisemblables traces. Il m'était certes impossible de comprendre comment de telles marques eussent pu être laissées ; j'avais en revanche une série d'indices qui m'auraient permis d'en savoir un peu plus : ces empreintes, plus nombreuses que je ne les aurais voulues, s'alignaient jusqu'à se perdre au loin dans l'obscurité du grenier. Les traces étaient rapprochées les unes des autres, parfois presque collées, laissant penser que la personne ayant marché naguère ici souffrait. J'entrepris de suivre les indices, posément, épiant les alentours comme si un monstre menaçait à tout moment de bondir sur moi. Au rythme de ma lente progression, le halo de lumière de ma lampe se mit à dessiner les contours d'une indistincte silhouette : je vis d'abord une peau nue, des épaules, des seins partiellement couverts de cheveux noirs comme l'ébène... Puis, baissant mes pupilles agrandies, je découvris des escarpins de fer incandescent qui, par la chaleur cuisante qu'ils dégageaient, faisaient pétiller le plancher fumant qu'ils consumaient. Or, rien n'égala l'horreur que j'éprouvai en remarquant que ce corps face au mien portait ces chaussures de métal

rougi — la peau recouvrant ses chevilles, là où elle n'était pas complètement carbonisée, fondait au travers des cloques qui pullulaient sur toute sa surface. La chair qui se liquéfiait et ce sang bouilli qui s'évaporait lançaient des sifflements atroces. J'aurais voulu être sourde plutôt que d'entendre ces bruits — la douleur avait bien une voix ! Je n'avais, jusque-là, pas osé lever la tête pour confronter le visage qui terminait ce corps nu et mutilé. D'un bras résigné, j'élevai ma source de lumière, tirant ce visage des ombres : cette même sorcière apparut. Curieusement, elle ne me causa pas plus de frayeur que ses pieds calcinés ; son visage, de même, arborait une expression presque piteuse. Bien que nos prunelles se fussent croisées, les siennes semblaient dépourvues d'énergie vitale, et la sensation que j'éprouvais à la regarder n'était en rien différente de celle que percevrait celui logeant ses pupilles dans celles d'une figure de cire. Cependant, la sorcière finit par détourner la tête et se mouvoir — alors qu'elle élevait une jambe en vue d'effectuer son premier pas, tout ce qui se trouvait en deçà de ses chevilles, de ses pieds et orteils, resta cloué au sol ; ainsi les escarpins dérougissant demeurèrent sur place tandis que ses tibias dégoulinant de chair et de sang supportèrent maladroitement le poids de son corps. Ses pieds avaient été réduits en cendres ! Elle claudiqua jusqu'à la bassine emplies d'eau près de la forge. Moi, je restais immobile, ne sachant que faire, que dire, que penser. La malheureuse sorcière s'agenouilla face à la cuve puis, sans crier gare, y plongea sa tête entière. J'ignorais toujours quel était le but de cette action, mais je le compris lorsqu'à l'aide d'un long ruban elle noua son cou de ses deux mains avant de l'enrouler autour de la bassine, de manière à rendre sa tête prisonnière des flots. Elle se débattit malgré elle ; ses moignons ensanglantés s'agitèrent en piaffant sur le plancher ; à une seule reprise, je vis ses doigts hésiter à dénouer les liens qui l'immobilisaient, mais aussitôt qu'ils se posèrent sur le fatal nœud, la mort reprit possession d'elle et les fit pendre inutilement au bout de chaque main. Son corps entier de même s'affaissa.

Fut-ce en raison de la chaleur ? Ma gorge s'étrangla subitement ; mes poumons, comme compressés dans un étau qui se resserre, me causèrent une folle douleur. En l'espace de trois secondes, je me retrouvai étendue par terre, suffocante. Mes doigts impuissants cherchèrent inutilement autour de moi quelque chose pour me sauver. La lumière de ma lampe s'éteignit. Que m'arrivait-il ? Subissais-je l'ensorcellement d'un sortilège mortel que

m'avait lancé cette sorcière avant de s'enlever la vie ? Cette question fut la dernière que se posa mon esprit agonisant.

Et les ténèbres du grenier se marièrent à celles de la mort.

Chapitre 14

Un bruit répété me tira de la mort où je sommeillais. À grand-peine, j'ouvris les paupières, laissant le mince filet de lumière provenant de l'unique croisée du grenier me chatouiller la rétine. Je me réveillai face à un miroir craquelé qui renvoyait fidèlement mon reflet : nue, je n'étais habillée que de cette veste ravie au cadavre de cet ivrogne ; elle devait empester l'alcool ; des taches de bière ou de vin paraissaient ici et là. Mon corps me causait une telle douleur que je n'aurais pas été surprise d'apprendre qu'un bataillon entier m'avait fauchée au courant de la nuit que j'avais, somme toute, réussi à traverser. Et je toussai, toussai encore à m'en déchirer la trachée ; il fallut de longues minutes avant d'éteindre le feu qui brûlait dans mes poumons. Je me redressai en position assise, plaquant une main sur mon front afin de mieux chercher l'origine de ce bruit qui persistait. Je remarquai rapidement une chouette près de la fenêtre, ce qui m'étonna d'autant plus que je pensais ce rapace nocturne.

Le temps de croiser ses énormes yeux perçants, elle s'était envolée.

Il me fallut un certain temps pour me rappeler les derniers événements... Tout l'émoi des dernières heures afflua dans mon être au souvenir de cette sorcière noyée dans la bassine. À ces images pensées, mes yeux se rivèrent aussitôt vers la forge qui semblait éteinte. Le récipient métallique rempli d'eau était bien là, cependant que le corps de la femme, si elle en était une, manquait. Je remarquai d'ailleurs qu'il n'y avait pas même de cendre à l'intérieur de l'âtre, ni les traces carbonisées des chaussures en fer incandescent sur le plancher ; soit je venais de m'éveiller d'un terrible cauchemar, soit on avait nettoyé méticuleusement chaque centimètre de ce grenier — en ce second cas, pourquoi m'aurait-on laissée étendue au sol ? Des crampes douloureuses rendaient mes mouvements laborieux ; or rien ne m'aurait empêchée de rejoindre la trappe pour quitter le grenier et ultimement fuir ce manoir maudit. Ce fut en descendant la fragile échelle de bois que je perçus en sourdine des voix, nombreuses, provenant des étages inférieurs. Ces mêmes voix discutaient, plaisantaient,

chantonnaient... Je voyais mal comment cet endroit, qui n'était rien de plus qu'un cimetière composé de cloisons et de fenêtres, pouvait être le lieu de pareilles réjouissances ; où que l'on posât ses yeux risquait d'apparaître le cadavre de l'un ou l'autre des habitants du castel ! Comment ces voix pouvaient-elles être hilares ? Quel être immonde ne serait horrifié par ce charnier à quatre murs ?

Je n'avais plus rien sur moi — là où se trouvaient mon revolver et mon canif, voire mon briquet, je n'en savais rien. Par chance, toutefois, il n'y avait à première vue personne sur ce dernier étage ; tous semblaient être attablés à la cuisine autour d'un repas. Je penchai discrètement ma tête par-dessus le garde-fou de l'escalier et jetai un coup d'œil tout en bas : le crâne chevelu d'un homme apparut, me faisant aussitôt reculer. Par inadvertance, mon talon, au cours de ce mouvement involontaire, fit craquer bruyamment le plancher de bois en s'y posant. Les pas de l'homme dont j'avais aperçu la chevelure au rez-de-chaussée s'immobilisèrent.

Il m'avait entendue.

Je ne trouvai rien de mieux à faire que de retenir mon souffle, comme s'il eût pu en entendre le subtil sifflement.

— Ça y est, tu as enfilé ces vêtements, belle Émilie ? me lança-t-on d'en bas avec un palpable amusement.

Cette voix... comment cela se pouvait-il ? Je crus la reconnaître... non, c'était impossible. J'avais vu cet homme mourir sous mes yeux ! Je contemplai mes paumes relevées, tremblotantes et blanches. Que m'arrivait-il ? Le fait de secouer follement la tête et de m'arracher des cheveux ne m'apporta pas de réponse. Je refusais de croire que cette affreuse nuit n'était qu'un cauchemar. Des rires gras me ramenèrent brusquement à ma sordide réalité.

Il était inutile de jouer la carte du silence ; on me savait présente entre ces murs, et me taire n'aurait fait au demeurant qu'aiguillonner plus encore ces individus.

— Je ne les ai pas trouvés, répondis-je en m'efforçant de couvrir les tremblements de ma voix.

J'ignorais de quels vêtements il était question et n'en avais cure, quoique l'idée de descendre parmi un groupe d'inconnus, presque nue, me tétanisât.

— Viens, nous t'attendons... c'est l'heure de ta punition, petite garce !

Ce dernier mot prononcé transpirait des délices latents que je n'osais imaginer. Me prenait-on pour une prostituée ? Dans quel borborygme m'étais-je coincée ? Ce sentiment de vide n'était pas sans rappeler celui que l'on éprouverait au lendemain d'une sévère beuverie qui eût emporté dans son ivresse le moindre souvenir. À moins que... j'étudiai une fois de plus la veste qui me couvrait non sans effarement : ces taches de vin provenaient-elles de mes propres consommations ? Avais-je vraiment ingéré une quantité d'alcool suffisamment grande pour avoir causé toutes ces visions et ces pertes de mémoire ?

Deux autres voix salivantes appelèrent mon nom. Mes yeux se hasardèrent une fois de plus jusqu'au rez-de-chaussée. Je croisai le regard enfiévré de trois hommes qui me firent d'indiscernables signes. C'étaient bien ceux que j'avais vus mourir. J'en éprouvai un haut-le-cœur qui faillit me faire vomir.

Contrôler ma respiration, me ressaisir...

La pensée qui me vint alors eut les effets combinés de me rassurer et de m'horripiler : si le dernier obstacle qui me séparait de la forêt, de la liberté, était de satisfaire ces hommes, alors soit ! Je n'avais qu'à obtempérer, qu'à m'agenouiller ainsi qu'une animale, ainsi qu'une victime offerte, heureusement soumise ; ainsi qu'un martyr fidèle adule son bourreau en lui baisant les pieds... car les soupçons qui me tracassaient s'estompaient de plus en plus... Tous ces cadavres, toutes ces morts auxquelles j'assistai au courant de la nuit qui venait de s'achever... tout n'était que le résultat d'une hallucination quelconque !

Je n'aurais su dire ce qui me fit alors fixer les minuscules points dans le creux de mes deux avant-bras, mais je vis là une partie de la réponse à toutes ces questions qui fermentaient dans ma folie — deux injections quotidiennes m'étaient imposées, à l'institut. Et si l'une d'entre elles était le poison et l'autre, l'antidote ? Et si l'on injectait une toxine en mes veines durant la nuit pour ôter de mon être toute envie de m'enfuir, de me rebeller, et qu'au matin on y opposait le remède, alors que j'étais menottée, impuissante ? Un frisson me parcourut l'échine. Thomas ne m'avait pas présenté de seringue le jour de mon évasion, il ne s'était contenté que de soigner mes blessures ! Sur ce même bras pourtant, je vis en blêmissant la marque de la main de l'ivrogne ainsi que les petites entailles qu'avaient causées ses ongles en perforant ma peau. C'était à n'y rien comprendre...

Où étais-je ? Qu'étais-je devenue ?

— Ça commence à être long, petite ! s'écria une voix d'en bas. Eh ! Charles a même commencé à s'amuser tout seul ici !

— Ça en fera plus pour les autres, répondit une autre.

— Ah ! Taisez-vous !

Mon impression n'était pas différente de celle que devait éprouver la souris que l'on dépose dans la cage d'un serpent ; elle pouvait bien se cacher dans un coin, fuir vers un autre, rien n'empêcherait son prédateur de l'attraper, tôt ou tard. Mais il est admirable chez les animaux qu'ils n'abandonnent jamais en dépit de leur impuissance ; la fatalité était une création humaine, et je me l'appropriais inéluctablement.

Je crus vomir lorsque mes lèvres livides répondirent :

— J'arrive.

Aucune menotte ne liait mes poings tandis que je descendais les marches du manoir, mais je ne m'en sentais pas moins prisonnière. J'évitais autant que possible de baisser la tête vers ces hommes qui observaient avidement ma progression vers le rez-de-chaussée ; je m'efforçais de garder le menton levé, de préserver ce peu de dignité qu'il me restait et qu'on ne tarderait pas à m'arracher à coup de caresses et d'odieux baisers — le reste, je ne voulais pas plus l'imaginer que le vivre. Lorsqu'il ne me resta plus qu'une dizaine de marches, qu'inévitablement je dus faire face à mes bourreaux alanguis, je reconnus, tour à tour, chacun de ces hommes assassinés la nuit précédente : ils étaient tous là, sans exception ! L'ivrogne semblait encore saoul ; celui au visage balafré avait encore un large sourire au visage ; cet autre, des lunettes aux yeux, semblait le seul à ne pas lorgner mon corps, trop occupé qu'il était à étudier quelque ouvrage ; celui-là, étouffé dans les jupons, se tenait à l'arrière, apparemment trop timide pour croiser mon œil accusateur ; il y avait aussi cet homme que j'avais retrouvé près d'une étoffe empoisonnée, qui se moucha bruyamment en se détournant ; et enfin cet être difforme, replet, qui avait les cheveux mouillés comme s'il ressortait du puits au fond duquel on l'avait poussé. Mon dégoût, aussi énorme fût-il, n'égalait point l'incompréhension horrifiante qui m'assaillit alors. Bien qu'ils ne portassent aucune marque de blessure, bien qu'ils fussent vivants, qu'ils parlassent, rissent et fissent tout ce qu'il y a de plus grotesque chez les hommes, j'avais le cauchemardesque sentiment de me trouver face à une poignée de cadavres.

— Tout ce temps, pour ça ? maugréa l'ivrogne en pointant la veste tachée de laquelle j'étais enveloppée. Beuh. Ce sera moins long à arracher, de toute façon.

Il avala goulûment ce qu'il restait de liquide au fond de sa bouteille, puis la déposa sur la table où, le jour précédent, s'étaient entassées des dizaines de récipients. Il s'agissait de la première bouteille.

— J'y vais le premier, décida-t-il en s'essuyant la bouche du revers de la manche.

Avec ce regard ténébreux qu'il me lança, je me dis intérieurement qu'au vu de toute l'animosité qui habitait cet être, les chances que je revinsse vivante de ce qu'il s'apprêtait à me faire subir étaient minces.

— Oh ! oh ! Taylor, ce n'est pas comme ça que ça va se passer ! le freina son comparse de sa voix nasarde en rangeant son mouchoir dans une poche. Nous allons choisir au hasard qui aura le plaisir d'être le premier.

— Oui, au hasard ! renchérit l'être difforme.

Ce commentaire irrita son allocutaire, qui manifesta le désir de le faire taire de son poing.

— Et toi le simplet, de quoi tu te mêles ? répliqua l'ivrogne en le saisissant par le collet. Tu dois bien te souvenir de notre dernière discussion sur ce sujet-là, pas vrai, Jobard ?

— Tu vas faire... me faire quoi, eh, Taylor ? Tu vas me frapper ?

Jobard lui cracha insolemment au visage, ce qui eut pour effet d'enrager celui qui déjà avait adopté une attitude véhémence : Taylor lui envoya à trois reprises son poing au visage — au dernier coup, un craquement horrifiant émana du crâne du persécuté. Mais Taylor ne s'arrêta pas là : alors que du sang s'écoulait à grands flots du nez de sa proie, il projeta cette dernière de toutes ses forces sur le côté — par inadvertance ou intention, la tête de Jobard frappa durement le coin d'une table. Le pauvre homme ainsi assommé demeura étendu au sol sans remuer le moindre ment ; avec une vitesse ahurissante, une flaque de sang entoura sa tête perforée.

Ce geste en soi était des plus horribles, mais pire encore que ce sanglant et désinvolte assaut fut l'absence de réaction de la part des autres ; pas un ne vint à son secours, pas un n'émit un commentaire quant à ce geste d'une innommable inhumanité ; leur comparse venait d'être tué, et cela ne les indisposait nullement.

— Prenez son corps et jetez-le dans le puits, ordonna simplement l'un des hommes avec une froideur à glacer les sangs les plus chauds.

Un court instant de silence s'épuisa tandis qu'on s'affairait à déplacer le corps.

— Et pourquoi ne laisseriez-vous pas la demoiselle choisir ? s'interposa, au loin, l'individu studieux désintéressé de ma chair autant que du corps se vidant de son sang sur le plancher.

Cette idée laissa planer un instant de silence qu'employa tout un chacun pour réfléchir.

— On le sait bien, cette pute va choisir Marc en premier lieu, comme toutes les autres ! se plaignit Taylor en débouchant une nouvelle bouteille.

L'un des hommes, qui devait être Marc, le fusilla alors du regard.

— Tu sais très bien, Taylor, que la dernière fois qu'une fille est passée par ici, c'est Victor qu'elle a choisi ; et il en est pleinement au courant !

Le dernier désigné n'était nul autre que cet homme à l'écart, qui en entendant son nom prononcé déposa son livre sur le pupitre auquel il était assis. Je savais que la situation était sur le point de dégénérer plus encore ; aussi ressentis-je l'empressement d'agir.

— Je choisis Victor, dis-je sur-le-champ en pointant l'érudit retiré.

Ce dernier réagit en retirant ses lunettes avant de plonger ses yeux indéchiffrables dans les miens. Tout autour, Victor s'attira des reproches et grognements de la part des autres hommes, mais ne sembla pas s'en soucier pour autant ; il avait une autorité certaine qui le gardait hors de portée de plus dangereuses représailles.

— La femme a parlé, elle a fait son choix, conclut-il en haussant les épaules avec satisfaction. Je vous prierais donc de nous laisser passer.

Sans attendre de réaction de la part d'autrui, il se leva de sa chaise, m'empoigna le bras et se dirigea vers l'escalier, où se tenaient immobiles les deux cavaliers en armure. Je tentai par tous les moyens de rester sourde aux sifflements railleurs des hommes qui attendraient impatiemment leur tour, indolente face à ses mains rêches qui me claquèrent les fesses tandis qu'on me traînait jusqu'à l'étage, mais je ne pus au demeurant faire autrement que de me sentir risible et sale. Lorsque je ne fus qu'à quelques centimètres d'un des chevaliers de fer, je vis sous son heaume des yeux rouges étinceler — le temps de plisser les yeux d'incompréhension, Victor me tirait avec force par le poignet.

Lorsque nous entrâmes dans la chambre, mon premier réflexe fut d'étudier l'état du lit et du plancher. Il n'y avait plus une marque sur le bois ; le sommier était correctement positionné ; les draps, pliés... Tout indiquait que personne ne s'était endormi ici depuis plusieurs jours. Victor, sans daigner m'adresser quelque mot, me laissa patienter près de la porte qu'il venait de refermer et se dirigea vers la commode au fond de la pièce. Tandis qu'il retirait ses bottes de cuir, dénouait sa ceinture et déboutonnait sa chemise, je me sentais si inutile, si ridiculement faible et soumise... Lorsqu'il fut enfin nu, il se tourna vers moi, sa verge molle ballottant entre ses cuisses sans que cela ne lui causât la moindre gêne. Un sourire inextricable aux lèvres, il me pointa le pied du lit d'un doigt désinvolte.

— Assieds-toi, ma belle.

Je n'aurais su dire pourquoi, mais ces mots sonnèrent tel un écho dans ma chair. Je n'attendis pas qu'il haussât sa voix et obéis à son ordre. J'allai même jusqu'à retirer d'initiative cette veste souillée qui m'enveloppait encore et à m'étendre sur le ventre, offrant à cet homme ce qu'il voulait sans que demander s'avérât nécessaire ; je n'avais plus envie de me battre. Et pourtant, les paupières closes et la respiration saccadée, quelque chose en moi espérait toujours qu'on ne me touchât point, qu'un nouveau sommeil s'emparât de moi ; ce fut pourquoi malgré tout l'abandon de moi-même dont je tentais de me convaincre, des pleurs me montèrent aux yeux lorsqu'il monta sur moi, que ses deux genoux se logèrent entre mes cuisses, que ses mains s'enroulèrent dans ma chevelure, que son souffle froid glaça ma nuque... Ses mains coururent quelque temps sur ma peau, palpèrent mes seins de chaque côté, puis sa verge dure se déposa sur la commissure de mes fesses qu'il tripota follement.

— Pourquoi m'avoir choisi, moi ? me demanda-t-il alors, l'excitation ayant rendu ses mots volatils.

Il aurait été plus facile de me taire que de répondre, mais j'éclaircis ma gorge nouée :

— Parce que j'espérais que tu ne sois pas aussi cruel que les autres.

Il eut un rire satisfait.

— Eh bien, comprends-nous ! Ce n'est pas tous les jours qu'on croise une aussi belle femme en pleine forêt !

— Finissons-en, je t'en supplie, soufflai-je, déjà à bout de forces.

— Si tu insistes !

Contre toute attente, il se retira du lit, mais je ne fus pas dupe ; il s'empara de deux épais lacets avec lesquels il noua mes deux poignets l'un à l'autre dans mon dos.

Et ses hanches commencèrent à racler le haut de mes cuisses ; son sexe dur, à marteler le mien ; chacun de ses gémissements enivrés me donnait une envie de plus de vomir. De sa main, il enfonça ma tête dans l'oreiller, tira mes cheveux violemment vers l'arrière. Sans jamais arrêter l'inhumaine machine de son corps au-dessus de mon corps, il toucha chaque parcelle de ma chair ; pour me posséder plus encore, il serrait mes seins avec une telle force que je les sentais sur le point de se déchirer ; ses ongles s'enfoncèrent dans la peau de mon dos, et je sus lorsque des gouttes s'écoulèrent sur mes côtes qu'il éprouvait du plaisir à me saigner, à me marquer. D'avoir aperçu le cadavre de cet homme quelques heures auparavant conférait à cet acte un côté plus obscur encore ; j'avais parfois l'impression, lorsque ses mains froides me rudoyaient, de sentir la peau d'un mort se frotter à la mienne. Un temps incalculable s'écoula. Ses gémissements devinrent plus insistants ; ses déhanchements, plus violents — il poussa finalement son râle animal et répugnant ; de mon vagin flagellé s'écoula le sang blanc de la violence.

Et il me libéra de son poids, sans en faire autant des liens qui menottaient mes poignets. Je n'osai ni ne voulus croiser son regard, bien qu'une partie de mon être défait le cherchât, espérant y déceler une étincelle de remords. Les paupières encore closes, je l'entendis boutonner sa chemise, nouer sa ceinture, enfiler ses bottes...

Mais il y avait un autre bruit, le plus cruel d'entre tous : ces pas qui provenaient de l'extérieur de la pièce, qui gravissaient l'escalier pour venir jusqu'à moi. Le suivant s'appêtait à me grimper sur les reins à son tour ; personne n'aurait attendu que séchassent les larmes qui me coulaient sur les joues ; je n'étais rien de plus qu'un outil. Contre toute attente, à l'écoute de ces bruits, Victor se précipita vers la porte de la chambre et prit la fuite. Quelque chose d'explicable se produisit alors en moi ; je sentis un vertige s'emparer de mon être, me donner l'envie de vomir. J'étais si étourdie que j'agitai ma tête dans tous les sens, cherchant vainement une position qui m'eût détendue, mais j'étais toujours menottée au lit, maintenue à plat ventre sur le matelas souillé. Le vertige ne fit que se prolonger, l'étourdissement s'accélérait follement. Je me mis à me débattre telle une possédée, tellement que ma tête, par un mouvement qui faillit faire éclater

mes vertèbres cervicales, se heurta au métal froid du chevet. Ma vision devint floue, mes sens se liquéfèrent. Je n'entendis qu'à demi Victor revenir dans la chambre et fouiller nerveusement dans les tiroirs de la commode. Le ventre toujours à plat sur le lit, je me contentai de demeurer immobile, prêtant malgré moi une oreille assourdie. Il cherchait des vêtements. Mais pourquoi ? Un courant désagréable se propagea dans mon corps fauché lorsqu'il me jeta cette fameuse robe que je découvrais pour la énième fois là où elle n'était guère censée être. Victor me défit de mes liens.

— Mets-toi ça sur le dos, et vite ! m'ordonna-t-il.

Je n'avais pas plus l'intention de bouger et de lui obéir que la capacité de le faire ; ce fut pourquoi il me saisit brusquement par le bras et me retourna afin que je lui fisse face. Tant de larmes empreintes de colère chauffaient mes yeux aveuglés par ma commotion qu'il me fallut un certain temps pour m'apercevoir qu'il ne portait pas le même habit que précédemment ; non, la silhouette que je devinais à travers l'obscurcissement de ma vision était vêtue de blanc. De même, je ne reconnus pas sur-le-champ son visage, qui, sans m'être inconnu, me sembla alors étranger. Il avait même à sa taille un pistolet, dont il braqua la bouche froide contre ma tempe.

— Tu vas enfiler cette maudite robe, Émilie ; sinon, crois-moi, je te ferai subir des cauchemars bien plus terribles ! renchérit mon tourmenteur en enfonçant douloureusement le canon dans ma peau.

Sa voix n'était plus la même. En obliquant les yeux, je reconnus l'arme à feu que j'avais égarée. Voyant que je refusais de coopérer et que sa menace ne m'effrayait guère, il entreprit sèchement de m'habiller de force. Il s'acharnait encore à glisser mes bras dans les manches lorsque l'on cogna doucement à la porte de la chambre. J'écarquillai tout à coup les yeux tandis qu'une voix féminine s'adressait à Victor :

— As-tu trouvé quelque chose ?

— Reste où tu es. Je n'en ai que pour quelques secondes.

Je l'entendis pester à voix basse, puis il faillit me disloquer l'épaule avant d'enfin me vêtir complètement de la robe. Chose faite, il se releva, étudia les alentours avec agitation, reprit la corde qui naguère maintenait mes mains liées et me fit face à nouveau.

— Entre, maintenant, et vite ! cria-t-il en bondissant sur moi.

Je reçus tout le poids de son corps sur ma tête ; on me renversa ; la

porte de la chambre s'ouvrit à la volée ; deux silhouettes apparurent dans ma vision trouble ; rapidement, mes mains furent ligotées une fois de plus. J'étais écrasée, je suffoquais.

— Aidez-moi, elle est folle de rage ! lança-t-on d'une voix qui muait en feignant de lutter contre moi, bien que je fusse immobile.

Dans toute ma détresse, je hurlai à pleins poumons — une main fut plaquée contre ma bouche. La femme qui avait répondu à Victor étendit mon bras droit puis y enfonça une aiguille froide que je sentis pénétrer dans ma veine.

Chapitre 15

J e n'en pouvais plus de revivre, de rouvrir les yeux chaque fois que je me croyais morte, de percevoir la lumière railleuse du jour me brûler la peau. Mon corps me causait une douleur telle que je tombai sur le côté – car, je m'en rendis forcément compte, j'étais assise sur une chaise. Cette dernière se renversa avec mon corps sur le plancher, mes mains y étant liées. Le fracas attira une poignée d'individus qui arrivèrent à mes côtés pour me relever. Il me fallut cligner des yeux une vingtaine de fois avant de rendre nette ma vision, mais dès lors que je crus distinguer qui se trouvait à mes côtés, un pouce souleva ma paupière et y projeta une aveuglante lumière.

– Et puis ? demanda-t-on.

– Je ne l'aurais jamais cru sans le voir moi-même, mais elle est en pleine santé.

Cette voix... comment pouvait-ce être possible ?

– Docteur ? murmurai-je de ma gorge éteinte.

Un rire bref émana des alentours.

– Eh bien, pour une détenue qu'on dit dépourvue de mémoire, elle se souvient étonnamment bien de toi !

On libéra mes paupières, et je pus enfin m'éblouir des environs : nous nous trouvions au rez-de-chaussée de ce manoir, le Docteur Charron, la psychologue, un agent de la police et moi. Tout de ce bâtiment était délabré : les murs croulaient de toute part, les portes étaient disloquées de leurs gonds, la rampe de l'escalier s'affaissait, de la pourriture dégouttait du plafond... En revanche, tout ce qui demeurerait du mobilier reluisait de propreté, le miroir craquelé du salon avait été soigneusement nettoyé, pas une once de poussière ne s'apercevait sur le plancher et la moindre surface...

– Vous... Vous êtes morts ! Morts, comme ces hommes qui étaient juste là, et qui m'ont violée ! gémis-je en pointant le bas de l'escalier.

L'absence de réaction de la part des trois individus jeta un innommable froid sur mes épaules, qui me fit hausser le ton à hurler mes paroles

suivantes :

— Vous ne dites rien ? Ils étaient là ! Ils se sont enfuis ? Vous les avez arrêtés ? Ils n'ont pas pu...

— Il n'y a eu personne, ici, me coupa doucement Charron en m'envoyant un sourire qui me terrifia. Tu as fui l'institut après avoir commis un horrible meurtre il y a deux jours, et nous t'avons maintenant retrouvée, là exactement où nous pensions que tu étais.

Il était impossible que cette agression n'eût été que le fruit de mon imagination, impossible que cette douleur n'eût été qu'illusion ; le plus profond des rêves ne savait simuler d'aussi réelles affres. Visiblement, personne ne croyait ce que j'avais, mais rien ne venait à mon esprit agité sinon qu'une envie insoutenable de hurler de plus belle afin de les en convaincre.

— Ils étaient sept ! Il y avait Victor et, et...

Charron me fit taire en se penchant à quelques centimètres de mon visage.

— Si tu ne te calmes pas, Émilie, nous allons être obligés de te mettre sous sédatifs. Tu sais très bien ce que cela signifie, n'est-ce pas ?

Des larmes inutiles relayèrent mes mots étouffés au fond de ma gorge. Comment Charron pouvait-il être encore en vie ? Je l'avais assassiné de mes propres mains ! Il était vrai qu'à bien y penser je n'avais pas clairement vu son corps inerte en raison de l'obscurité, mais jamais je n'aurais pu me tromper ! Et qu'était-il arrivé de Thomas ? Lui qui avait écouté mes confidences, qui savait tout du Docteur Charron et de sa vilenie, où était-il ? Le policier était le seul à exprimer un quelconque doute sur la version des faits : je le surpris à regarder tout autour, à saisir un objet ici et là, à s'emparer enfin d'un linge près de l'évier.

— Même s'il y avait véritablement eu ne serait-ce qu'un seul homme dans ce manoir, tout ici a été nettoyé avec tant de minutie qu'on ne parviendrait pas à trouver une empreinte ou un seul cheveu ! s'exclama-t-il, incrédule. Je n'ai jamais rien vu de tel...

— Je vous jure qu'ils étaient là ! ne pus-je m'empêcher d'ajouter, désespérément. Et je trouverai comment le prouver ; il faut juste que...

Cette fois, je me tus par moi-même ; un déferlement de fatigue me fit vaciller sur ma chaise. On dut me retenir pour ne pas que je m'écroulasse par terre.

— Elle n'est pas dans un état pour répondre à nos questions, s'enquit Jasmine. Ramenons-la à l'institut, le temps qu'elle se repose.

L'idée de retourner dans ma cellule sombre me galvanisa : je tentai maladroitement de me relever, ayant oublié l'espace d'un élan que j'étais liée à ma chaise.

— Non, laissez-moi un peu de temps ici ; je vous jure que je trouverai un indice ! les suppliai-je. Inspecteur ! Inspecteur, croyez-moi, je ne vous raconte pas d'histoires...

Le policier retira son chapeau dont il massa distraitement le bord anguleux. Mes yeux étaient constamment rivés vers les siens, détournés vers le plancher. J'aurais tant voulu croiser son regard afin qu'il sentît toutes les tensions qui m'habitaient... Il finit, au bout d'une dizaine de secondes, par déposer sur un comptoir quelques objets extirpés de ses poches. De ma position, je ne pus les apercevoir, mais ceux-là, d'après les bruits, étaient nombreux.

— Madame, commença-t-il en confrontant enfin mes pupilles, je dois vous avouer que j'ai consulté votre dossier, que je le connais à vrai dire dans les moindres détails. Mais en vérité, je ne peux m'empêcher de croire en vous regardant qu'il existe une once de raison en vous.

À ces mots, la psychologue soupira avec force.

— Sauf tout le respect que je vous dois, inspecteur, ceci ne vous regarde pas, j'en ai peur.

— Vous avez raison, Jasmine. Toutefois, il est de mon ressort d'inspecter les lieux une fois de plus. Je vous demande donc de patienter quelque temps avant que nous quittions tous ensemble ce manoir abandonné.

Il s'approcha de moi comme pour me souffler une confidence.

— Si je devais regarder en un endroit, un seul, où me suggériez-vous d'aller, Émilie ?

Je me mis à réfléchir à toute vitesse, cherchant dans chaque recoin de ma frêle mémoire un indice sur lequel mettre la main.

— Pourquoi lui créer d'inutiles espoirs ? reprit Jasmine en se croisant les bras. Nous savons tous ce qui s'est produit ici même ; cet endroit n'a plus aucun secret pour quiconque !

Mais le policier fit la sourde oreille à cette réplique dont je ne saisis rien.

— Dites-moi, Émilie.

Mes réflexions se remirent en marche ; je tournai la tête afin

d'apercevoir le salon : sans surprise, là où pendait le corps de l'homme au visage déchiqueté se trouvait un plafond sans une souillure ; là même où l'on avait fracturé le crâne de Jobard, pas une goutte de sang ne pouvait être aperçue. La robe ! Je tentai du mieux que je le pus d'étudier mon vêtement — il devait y avoir cette tache de sang ! Ici encore, la preuve manqua à l'appel ; tout semblait s'être dissipé d'un seul coup. Je sentis un nouvel élan de panique affluer en moi. Ce ne fut qu'à cet instant que la solution, vivante et forte lumière, éclaira mon esprit en émoi : mon corps était l'unique siège de ma mémoire ! La première étape était de me défaire de mes liens — j'en fis aussitôt la demande à l'enquêteur, qui resta pantois.

— Vous me dites bien l'avoir fouillée, Docteur ? s'assura-t-il.

Charron, qui semblait manifestement trouver cette idée sans intérêt, fut néanmoins contraint d'approuver les dires de l'agent.

— Je vous laisse une minute, me dit-il en retirant mes menottes.

Malgré le compte à rebours qui épuisait déjà ses premières et précieuses secondes, je restai momentanément immobile ; c'était que j'ignorais toujours de quelle manière m'y prendre. Il me fallait d'abord m'assurer d'un détail : je me relevai d'un bond, provoquant tout autour de moi des gestes interrogateurs. On comprit rapidement que je ne cherchais pas à m'enfuir, mais à m'approcher du miroir craquelé suspendu dans le salon. Sans avertissement, je retirai cette affreuse robe et la jetai au sol, exhibant sans une gêne mon corps nu et mutilé — car il était bien, tel que je l'espérais, couvert de mon propre sang. Un rictus satisfait étira mes lèvres blêmes lorsque, faisant dos à la glace, je vis de mes omoplates à mes hanches les griffures profondes, les lacerations encore sanguinolentes de ce viol, les sillons creusés dans ma chair par les ongles de cet homme dont on refusait d'accuser l'existence. Ma perspicacité ne me fit pas défaut : je savais bien que l'on me ferait porter l'odieux de ces blessures, qu'on irait jusqu'à affirmer sans détour que je m'étais automutilée à ces fins hypocrites. Ce fut pourquoi, tandis que le trio m'observait d'un œil interdit, tandis que je fixais invariablement ce miroir aux mille et un reflets, je hissai lentement mes propres mains dans mon dos, les élevai aussi haut que possible — eussé-je été la plus habile contorsionniste, jamais mes doigts n'auraient pu atteindre maintes de ces zones, avec de surcroît d'aussi impraticables angles. Je ne pouvais en effet atteindre, quel que fût mon mouvement, certaines des marques enfoncées dans ma peau. Et précisément à cet instant, comme si

les ténèbres de la folie régurgitaient la vérité empoisonnée, je sentis du sperme chaud s'écouler du haut de ma cuisse depuis mon sexe fané.

Non, je n'avais pas imaginé ces horreurs.

Ni même tous ces cadavres lors de cette folle nuit où la mort se jouait de son œuvre.

Quelque anormale chose vivait dans ce manoir ; quelque indescriptible magie ou ensorcellement ramenait les défunts d'outre-tombe.

À ces mots murmurés par ma conscience, je me retournai vers Charron, les yeux écarquillés comme si une horde de démons, surgissant de l'abîme de mes pupilles, écartaient mes paupières de leurs griffes noires.

— C'est l'œuvre de la sorcière ! hurlai-je passionnément tel un oracle perçoit la vérité dans les astres. Une sorcière vit dans ce manoir ; elle-même revient de la mort pour mieux l'appivoiser ! Et je vous tuerais encore une fois s'il le faut, Docteur, pour vous faire payer le prix de m'avoir agressée !

Saisie d'un brusque malaise, l'un de mes genoux se plia de lui-même, et je m'écroulai au sol. Mes certitudes, si puissantes un instant plus tôt, se décomposaient en le plus total égarement. J'ignorais si j'apercevais véritablement ces masses sombres m'encercler, ou si le rêve s'était une fois de plus emparé de ma conscience. Un indescriptible sentiment de légèreté m'enveloppa, je me sentis portée par d'invisibles ailes vers les confins d'un autre monde.

• • •

— Je vous avais bien dit que c'était une mauvaise idée, murmura une voix comme émanant d'un ciel pur et sans nuages.

Je tentai d'ouvrir les yeux, de remuer, mais rien ne répondait à l'appel de mon esprit, hormis mes oreilles qui percevaient les moindres bruits. Ma tête emplie de brume cherchait son chemin tel un navire au cœur de la tempête.

— Tenez-vous-le pour dit : il ne faut jamais intervenir lorsqu'il s'agit d'une patiente aussi instable, poursuivit la même voix féminine.

— Vous avez raison, Jasmine, répondit cette fois la bouche du policier, mais vous devez en contrepartie avouer que ce que nous avons vu dans cet endroit n'a rien d'ordinaire ; regardez mes bras, ils en portent encore les frissons.

Un silence s'étira momentanément, tandis que des pas se rapprochaient depuis je ne savais quel endroit. Il y avait toutefois ce bruit, entre tout reconnaissable, qui me fournissait un indice concret quant au lieu en lequel je me trouvais alors : le grésillement subtil et continu de néons.

— Voici la liste de la médication de la patiente, déclara Charron, que je reconnus aisément.

Un bruit m'indiqua qu'on froissait légèrement une feuille.

— Bien... d'accord... et du Haldol... Ça peut expliquer certaines choses, au moins. Je ne me rappelle pas qu'elle prenait celui-ci...

— Qu'est-ce que du Haldol, docteur Jasmine ? s'enquit le policier, coupant court ses réflexions.

— Un médicament utilisé dans des cas de psychoses graves et de pensées induites par une consommation immodérée d'amphétamines. Il est notoire aujourd'hui qu'il comporte de nombreux effets secondaires, mais son utilisation perdure de manière sporadique.

— Amphétamines, vraiment ?

— N'aviez-vous pas dit avoir lu le dossier de notre patiente en détail ? s'agaça la psychologue. Vous y auriez aisément constaté l'ampleur de cette dépendance ; Émilie a tant reniflé de cocaïne qu'elle y a laissé son odorat et son septum nasal, qu'elle a bellement orné par la suite d'un anneau.

Que m'avait-on donné pour que je me sentisse aussi lourde ? Quelles que fussent les énergies déployées, il m'était impossible de remuer ne serait-ce qu'un doigt. Étais-je paralysée ? Je ne me souvenais pourtant pas d'une chute ou d'un coup d'une telle gravité...

— D'accord. Je vous avoue avoir étudié davantage le dossier criminel de votre patiente que les papiers médicaux, précisa le policier. On y mentionne le meurtre de sept hommes et des preuves indéniables... Un empoisonnement à l'arsenic, une provocation de suicide par une dose létale d'hallucinogènes injectés, une mort éthylique après avoir forcé l'avalement de cinq bouteilles de...

— Inspecteur...

— Ajoutez-y celui de Thomas, l'infirmier et celui du garde, ajouta hargneusement Charron. Paraît-il qu'elle a aussi voulu se tuer, là-bas, dans la forêt.

Quelques éclaircissements de gorges et mouvements témoignèrent du malaise que les paroles du Docteur avaient jeté dans la pièce.

— Oui, confirma le policier qui se sentit obligé de ne pas ignorer ces propos. Il semble qu'Émilie ait tenté par la suite de s'enlever la vie en se noyant dans le lac avoisinant le manoir. Je me demande encore comment cela a pu ne pas fonctionner...

Il marqua une pause, apparemment en grande réflexion.

— Certaines choses m'échappent..., lança-t-il dans un nouveau froissement de papiers. Il est mentionné que certains corps n'ont pas été retrouvés...

Un certain bouleversement le força à s'interrompre.

— Je vois où vous désirez en venir, inspecteur, dit Charron. Vous doutez encore qu'un de ces hommes ait pu se trouver encore au manoir, c'est-à-dire qu'il puisse être encore en vie. Laissez-moi vous dire ceci : les marques présentes sur le corps d'Émilie n'ont pas été laissées par les ongles d'une des victimes. Le matin de son évasion, Émilie est entrée, bien malgré elle je suis forcé de l'avouer, en combat contre sa voisine de cellule, qui a les ongles plus aiguisés que vos lames de rasoir. Il ne serait pas étonnant non plus que des branches aient causé ces coupures lors de sa fuite dans la forêt, au vu de l'état dans lequel nous avons retrouvé sa blouse là-bas.

Le policier aspira de l'air comme s'il s'apprêtait à prendre la parole, mais rien ne sortit de sa bouche. Du moins, jusqu'à ce qu'il se reprît en faisant un pas sonore dans ma direction.

— Quant à ceci, ajouta-t-il en soulevant le bas du drap me couvrant les jambes, rien ne parle de pareilles cicatrices dans les rapports ; qu'en savez-vous ?

Charron s'approcha à son tour du grabat où j'étais alitée malgré moi.

— D'aussi vives brûlures peuvent avoir bien des causes, mais je serais d'avis qu'il s'agit ici d'un cas d'automutilation, très fréquent chez les patients souffrant de psychose grave.

Sans plus d'explication, le drap fut rabattu contre mes pieds.

— Pardonnez ma curiosité, s'excusa l'officier de police en se dirigeant vers la sortie. Mon mandat n'était pas celui de vous interroger, vous, mais bien d'en faire autant de votre patiente. J'attendrai à l'étage qu'elle s'éveille.

— Résumer par psychose la complexe démence d'Émilie est un raccourci qu'il n'est pas souhaitable d'emprunter, précisa Jasmine.

Elle dut indiquer à l'inspecteur de ne point se congédier d'un geste, puisqu'il mit terme à sa marche pour faire craquer une chaise de son poids.

— Il s'agit d'une des formes de trouble mental des plus inexplicables : en l'absence de médication, notre patiente s'est vue... inverser la notion du temps, qui plus est lui apparaît étrangère ; il lui arrive ainsi de revivre des événements du passé tout en se dissociant d'elle-même. Il semble même que ces symptômes se voient aggravés dès lors que s'installe la nuit ; c'est pourquoi chaque fenêtre de l'institut est couverte d'un voile opaque et que jamais ne s'éteignent les lumières, ici. Quelques tests effectués dans un passé rapproché nous ont montré des scènes aberrantes qu'il vous serait difficile de croire, inspecteur.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'elle pourrait, je n'en doute pas un instant, assister à l'assassinat d'un individu qu'elle aurait elle-même tué dans le passé, et le lendemain prendre le thé avec cette même personne, sans parler des hallucinations plus communes, desquelles elle n'est pas non plus épargnée. Nous croyons par ailleurs qu'en dépit de sa lourde médication, un choc émotif trop brusque pourrait déclencher une crise sans crier gare. C'est pourquoi nous savions dès le début que ces hommes dont Émilie nous parlait n'étaient que le résultat d'une absence de médication prolongée.

Le policier acquiesça d'un son guttural. Il m'était à présent si insupportable de ne pas pouvoir participer à cette incriminante discussion à mon égard que ma colère se propagea tel un choc dans tout mon corps — mes doigts s'agitèrent timidement tandis qu'un râle s'échappa de mes lèvres entrecloses. Je sus, au subtil frémissement des draps qui en résulta, que tous les yeux s'étaient rivés vers moi.

— Comment une aussi belle jeune femme a-t-elle pu commettre de telles atrocités ? murmura le policier, ému.

Ces mots auraient sans doute dû être préservés quelque part en son cœur, mais il fut incapable de les retenir plus longtemps.

— Eh bien..., soupira la docteure en psychologie, n'est-ce pas elle que l'on surnomme Blanche-Neige ? Ceci est plutôt ironique... Dans ce conte, l'horrible reine, en contemplant son miroir, ne voit pourtant pas son reflet, mais celui de cette sage et belle jeune fille.

— C'est bien la preuve qu'il ne faut jamais se fier aux apparences, dit Charron.

Je sentis, par je ne savais trop quel sixième sens, quelqu'un se pencher au-dessus de moi.

— A-t-elle toujours eu cette bague au doigt ? demanda-t-on en remuant doucement ma main.

Cette remarque intéressa le Docteur, qui se redressa brusquement pour observer ladite trouvaille.

— Il semble bien qu'elle en ait trouvé une autre, conclut Charron. Chaque fille en avait une à son majeur ; c'était ainsi qu'on les reconnaissait.

Et le silence qui s'ensuivit perdura, jusqu'à ce que, un indéfinissable laps de temps plus tard, je m'éveillasse seule dans la pièce dépourvue de fenêtre dont les murs de béton m'encerclaient de part et d'autre ainsi qu'une prison blanche. Mon premier réflexe fut de me redresser, mais la chose s'avéra impensable : j'étais ligotée à mon grabat, dans l'impossibilité même ne serait-ce que de me redresser. C'est pourquoi je me mis à hurler à pleins poumons, jusqu'à ce qu'un individu vînt à mon secours.

Je sus à cet instant précis, tandis que l'on s'assurait de la solidité de mes liens et me préparait une injection pour me faire taire, que peu importe l'endroit duquel je m'enfuyais, fût-il l'institut de Fort Orée ou ce manoir hanté, il n'y aurait jamais de véritable issue, puisque ce monde entier représentait une cellule. En vérité, il n'y avait bien qu'un seul moyen de scier les barreaux de ce vaste cachot, et quelque chose en moi l'avait su depuis le tout début : m'enlever la vie. Mon âme seule aurait pu se faufiler dans la plus étroite crevasse de ces rondes ruines.

Dans mon for intérieur, j'espérai que la mort avait entendu mon appel.

Chapitre 16

De retour dans ma cellule, je ne gardais que peu de souvenirs du long interrogatoire duquel j'étais revenue. J'avais tout raconté à l'inspecteur, du viol du Docteur à son assassinat, de ma fuite dans la forêt jusqu'au manoir. Je n'avais pas épargné ce spectre, cette sorcière immonde qui m'avait pourchassée où que je fusse allée, ces cadavres qui étaient apparus aux quatre coins du manoir hanté... On m'avait écoutée sans m'interrompre une seule fois, ni même me poser de questions supplémentaires. Cela avait été à grand-peine que la psychologue avait daigné me regarder dans les yeux. Et jamais je n'avais senti de compassion, et jamais je n'avais vu de frissons sur sa peau détendue — mon récit aurait bien pu être celui d'un auteur de fiction, rien n'aurait été différent. Rien de ce que je dis ce jour-là ne fut cru. On m'avait écoutée comme l'on écoute un disque ennuyeux pour la centième fois. L'entretien achevé, on m'avait reconduite à ma chambre, cette même pièce où je m'étais trouvée le jour de mon évasion — quel jour était-ce ? Je me retrouvais donc étendue sur cet inconfortable matelas, le corps et l'âme si lourds que je ne parvenais à desserrer mes dents ni détendre mes muscles ; mon inconfort était tel qu'il m'était inconcevable que je pusse survivre longtemps dans cet état. Mon corps réagissait comme s'il se retenait à la vie, à cette horrible existence qui était la mienne et de laquelle, après tous ces vains efforts, après toutes ces souffrances répétées, je n'avais su me libérer.

Je n'avais plus de larmes. Plus de douleur. Plus rien.

Mes paupières tremblotaient tant je déployais un effort contre nature pour les retenir de s'abaisser sur mes yeux constamment agités.

Je ne voulais plus jamais être enveloppée de noirceur, fût-ce une fraction de seconde.

Avec tout ce temps à ma disposition, avec toutes ces heures à tuer dans mon cachot, j'aurais voulu faire la lumière sur tout ce qui m'était arrivé, sur ce non-sens répété qu'avaient été ces jours de fuite dans la forêt et au manoir. Pourtant, je ne gardais de tout cela qu'une image vague et

troublante ; après avoir tout divulgué durant l'interrogatoire, j'avais l'impression d'avoir régurgité des souvenirs qui depuis lors s'étaient échappés de ma conscience. J'avais beau me creuser les méninges en quête de réminiscences, tout ce qui me revenait était des frissons horripilants, une inhibition si puissante que j'avais le sentiment que mes entrailles pourrissaient dans mon ventre à force de se tordre.

Je me noyais dans ce néant lorsque je perçus des bruits de pas se rapprocher depuis le corridor. Mes réflexes me poussèrent à chercher malgré moi un endroit où me tapir — quelque chose en moi se trouvait encore dans une chambre de ce manoir perdu dans ma mémoire. Mon appréhension doubla d'intensité lorsque ces mêmes pas s'immobilisèrent face à ma cellule. Un cliquètement résonna depuis la serrure, et la porte s'ouvrit en claquant contre le mur de béton.

— Debout, Émilie, tu as de la visite.

C'était un infirmier, je ne savais trop lequel. Il me fallut une dizaine de secondes pour décortiquer cette phrase, pourtant simple, que l'on m'avait adressée. De la visite ? Je ne connaissais personne ni ne me souvenais d'un seul individu ayant pu être conscient de mon existence. Qui pouvait bien vouloir me rencontrer, en plein milieu de la nuit ? D'où je me trouvais, dans ce coin de la pièce froide, je n'apercevais guère que la silhouette de cet infirmier. Son visage demeurait enveloppé par l'obscurité. Il s'approcha de moi, me saisit sèchement par le bras et me contraignit à le suivre sans un mot de plus.

Et nous traversâmes les couloirs sinistres de l'institut.

• • •

Je n'avais jamais pénétré dans la salle où se tenaient les visites. Plusieurs petits comptoirs séparés les uns des autres par des vitres épaisses s'alignaient sur sa longueur. D'un côté les âmes libres, de l'autre celles enchaînées. Dès que j'y posai le pied, la main de l'infirmier sans visage se détacha de mon bras. Je me rendis compte alors que j'étais seule. Apparemment, personne n'avait cru utile de me surveiller. De même, on avait laissé les néons éteints, et s'il n'avait été de ce mince filet de clarté émanant du bas de la porte en fer que j'avais empruntée, je me serais trouvée en des ténèbres entières. Il n'en fallut pas plus pour que je m'agitasse : ma respiration s'accéléra tandis

que je cherchais d'un côté comme de l'autre la raison de ma présence en cet endroit. Ce fut alors qu'un sifflement attira mon attention, suivi d'un furtif « par ici ! ». Hésitante, je laissai malgré moi mes pieds me porter dans cette direction, jusqu'à ce qu'ils se heurtassent aux pattes métalliques d'une chaise.

— Assieds-toi, Émilie.

J'obéis.

Peu de temps après, on fit craquer une allumette, projetant une discrète lumière de l'autre côté de la baie vitrée. Il fallut quelque temps à mes pupilles pour s'habituer à cet éclat de clarté, suite à quoi je pus détailler le visage qui se trouvait face à moi. Sans surprise, celui-ci ne me disait rien. J'étais persuadée de ne l'avoir jamais vu. C'était une jeune fille au visage émacié et aux cheveux noirs. Sa maigreur me frappa d'autant plus qu'elle était vêtue telle une prostituée, ses épaules osseuses complètement dénudées par une absence de bretelles. Sa petite poitrine était si serrée dans son corsage que j'ignorais de quelle manière elle parvenait à respirer. Ses lèvres, pourtant belles et rouges, étaient gercées et fendillées ; ses yeux, cerclés d'un mascara dilué par les pleurs ou l'orage, semblaient auréolés d'un nimbe noir qu'embrassaient ses cernes creux. On aurait dit, en l'apercevant, qu'on avait voulu faire d'elle une vivante poupée.

— Émilie, je ne vous dirai ni mon nom ni d'où je viens, mais je tiens à vous partager ceci, me dit la petite fille à voix basse : j'étais aussi prisonnière de cette organisation de laquelle vous faisiez partie. On m'a vendu aussi comme esclave sexuelle aux pires monstres de ce monde ignoble, on m'a torturée, droguée, violée... J'aurais cru, voulu mourir... Jusqu'à ce que vous me sauviez la vie.

— De quoi tu... je ne comprends rien à ce que tu me dis, petite fille, répondis-je à cette confidence.

— Ne m'interrompez pas, Émilie, car dès que cette allumette s'éteindra, je serai forcée de partir. Il n'est pas étonnant que personne dans cet institut ne soit à même d'expliquer comment vous êtes parvenue à vous venger de ces hommes après toutes les cruautés qu'ils vous ont fait subir ; en vérité, je sais que votre volonté n'y est pour rien. Voyez-vous, vous avez cette beauté digne des femmes mythiques pour qui des guerres ont éclaté sans qu'elles l'aient souhaité ; par votre grâce seule les piliers de ce trafic immonde se sont dissous. Rapidement, les clients fortunés ne désiraient que vous, et les

scélérats ont chacun été aveuglés par votre beauté qui remplissait les coffres d'or à s'entretenir...

Elle s'arrêta le temps de me sourire désolément.

— Émilie, il vous faut moins croire la réalité que son reflet. On nous a fait porter de force les chaussures du mal pour nous empêcher de fuir, on nous aura flagellées de toutes les plus inimaginables manières ; je les ai vus vous gaver de force de ces stupéfiants qui ont détruit une partie de vous, je les ai entendus tour à tour vous arracher jalousement ; et je vous ai vue de ma fenêtre, peu après votre fugue, vous lancer dans ce lac afin d'y mourir, et sans doute y seriez-vous restée si je n'avais pas collé mes yeux à la vitre à ce moment précis.

— Attendez, vous allez trop...

— Le temps est compté, Émilie, me coupa-t-elle de nouveau en désignant la flamme mourante de ses petits yeux.

Je ne pus toutefois m'empêcher de poser une question.

— Et la sorcière ?

— Je ne l'ai qu'entendue par-delà les portes closes une fois que tous étaient morts. Nous étions toutes affairées à crocheter les serrures des chambres avec nos épingles à cheveux pour nous enfuir lorsque quelques-unes ont aperçu son ombre qui se tapissait dans la nuit en longeant les murs... De nous toutes, aucune ne l'a vue, sauf vous...

Elle marqua une pause imprévue dans son discours, prenant ensuite un air sombre et grave.

— Émilie... rappelez-vous, rappelez-vous chaque fois qu'elle est apparue où vous vous trouviez. Y avait-il un miroir, un reflet quelconque... Une flaque d'eau, la surface d'un lac...

— Je...

— Oui... oui, je le devine d'après votre regard, souffla-t-elle en écarquillant les yeux de stupeur. Alors c'est vous... C'est vraiment vous !

La petite fille, dans son petit halo de lumière vacillante, eut un mouvement de recul. Je l'appelai une fois de plus, mais la flamme s'éteignit, laissant les ténèbres nous envahir.

Mes yeux la cherchèrent inutilement dans tous les sens, mais tout ce qu'il me vint de l'obscurité fut ces quelques mots :

— As-tu seulement déjà touché ton cœur, Émilie ?

Je ne compris d'abord pas ce que cette question signifiait — j'appelai, presque follement, cette inconnue qui s'était enfuie. Et alors, sentant mes poumons se vider de leur air, le sang quitter mes membres refroidis, je posai une main juste là, sur ma poitrine.

Je n'y sentis aucun battement.

d'arrache de mon ongle un lambeau de ma chair
Comme j'étais fillette un pétale d'aster :
Je meurs, je vis, je meurs... Mon bras couvert de sang
De ce supplice heureux prémit en sévissant
À m'effiler le corps trouverai-je peut-être
Mon cœur désavoué avant de disparaître ?
En écorchant mon sein, chaque fibre crépite ;
Combien de côtes ai-je à rompre : sept ou huit ?
Ma paume enserre enfin l'organe fixe et froid
Telle une mère berce éplorée son mort-né ;
— Hypocrite miroir, ce monstre, c'était moi !
Ô funèbre vie ! Dis : le destin est morne et
Raillleur ! Ainsi je suis condamnée à souffrir
L'éternelle douleur de ne rien ressentir.

Ce qu'il faut de sang pour se maudire 1

Émilie

1. Poème tiré du recueil à ce jour inexistant *Tout ce que je ne t'aurai pas dit*, de Sire Pacius Roild.

À propos de l'auteur



L.P. Sicard a 25 ans alors qu'il achève la sombre réécriture du présent conte. S'inspirant de la théorie freudienne de l'inquiétante étrangeté, dite *unheimlich*, il a tenté de conduire subtilement son lectorat dans une indétermination angoissante, où la folie se joint à la fois au réalisme et au surnaturel.

D'abord poète, il a publié un recueil de poésie en 2012 en plus de remporter le second prix de l'association littéraire et artistique de France, *Flammes vives* (2011), le grand prix du concours international de poésie de Paris, *Poésie en Liberté*, à deux reprises (2014-2016), et le *grand prix des Univers parallèles* (2016), au Salon du livre international de Québec, avec le premier tome de sa série *Felix Vortan (Les Orphelins du roi)*, qui a en outre été traduit en braille la même année.

Page facebook : LP Sicard, auteur

Site web : www.lpsicard.com

DU MÊME AUTEUR

Série Félix Vortan

Felix Vortan et les orphelins du roi

Felix Vortan et la Forteresse rouge

Felix Vortan et l'énigme du coffre noir

Felix Vortan et le secret des ténébres

Série Malragon

L'exploration du continent maudit

Cataclysmes

Aussi disponibles

LES CONTES INTERDITS

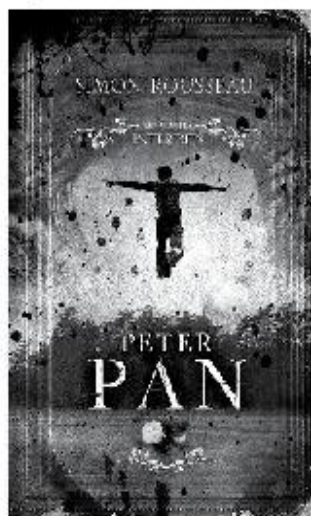
Hansel et Gretel

par Yvan Godbout



Peter Pan

par Simon Rousseau



Les 3 p'tits cochons

par Christian Boivin



Une femme coupable d'un crime
dont elle n'a plus souvenir.



Une évasion vers une forêt où la noirceur
ne vient jamais seule.



La découverte d'un manoir abandonné
aux secrets bien cachés.



Des bougies qui s'éteignent, des ombres qui se
lèvent, des objets qui se déplacent d'eux-mêmes.



Et des coups qui résonnent contre la porte,
avant qu'on ne la défonce...

Cette sombre réécriture du conte classique *Blanche-Neige et les sept nains* est un plongeon dans les eaux noires et visqueuses de la démence, du complot et du meurtre ; un pas angoissant dans les ténèbres d'un passé oublié d'où les horreurs surgissent sans bruit ni crier gare. Il est déjà trop tard pour reculer. Que fuyez-vous d'abord : le présent, ou le passé ?

LES CONTES
INTERDITS

